LA ROSERAIE

DU SAVOIR

LA ROSERAIE
DU SAVOIR

CHOIX DE

QUATRAINS MYSTIQUES

TIRÉS DES MEILLEURS AUTEURS PERSANS

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

avec une introduction
et des notes critiques, littéraires et philosophiques

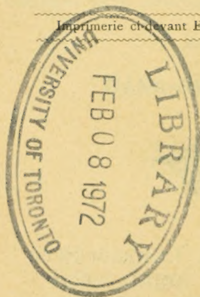
PAR

HOCÉŸNE-ÂZAD



LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT E. J. BRILL, LEIDE
E. GUILMOTO, LIBRAIRE
6, RUE DE MÉZIÈRES, PARIS
M CM VI

Imprimerie ci-devant E. J. Brill — Leide.



Qu'est-ce que le corps? Une forme pétrie d'une poignée de boue. Du cœur et encore du cœur, car c'est du cœur qu'il s'agit!

NÉZÂMI, *Makhzèn-el-asrâr.*

Ce à quoi mon cœur aspire est en dehors des couleurs et des parfums; quant à des roses, jaunes ou rouges, il y en a dans tous les jardins.

BÂBÂ FÉGHÂNI.



INTRODUCTION

L'idée première de ce livre m'est venue, il y a quelques années, à Ispahan, pendant un entretien avec un officier de l'armée des Indes. C'était un homme de goût, grand amateur de littérature ; la conversation étant tombée sur la poésie persane, monsieur N. me parla avec enthousiasme de Khèyyâm et me dit combien on l'admirait en Angleterre. Je fus très affecté de ces propos, mais un peu comme ce Tèbrizi devant lequel on vantait les pommes de sa ville natale, tandis que Tèbriz produit toutes sortes de fruits excellents [1].

1. « Du reste, la fertilité de la Perse est assez connue, et je n'en veux pour preuve que les fruits magnifiques et excellents qu'on y trouve

Khèyyâm, observai-je, est un poète de grande valeur, mais le vieil Iran a donné naissance à maints et maints génies poétiques, dont quelques uns égalent Khèyyâm et même parfois le surpassent... Une expression de doute parut sur la figure de mon interlocuteur; mais lorsque, par manière d'exemple, j'ajoutai que beaucoup de lettrés persans préféraient les quatrains d'Abou-Saïd à ceux de Khèyyâm[1], *alors le doute fit place à une surprise intense.*

L'arrivée d'un visiteur mit fin à notre causerie, mais les quelques mots échangés avaient laissé une impression durable dans mon esprit.

Pourquoi ne réunirait-on pas un certain nombre de quatrains, pensai-je, afin de bien

partout en grande abondance. (Cte de Panisse, La Russie, la Perse, l'Inde. *Paris, Jouaust, 1867.)*

1. *Un des traducteurs de Khèyyâm, M. J. B. Nicolas, en convient très loyalement (p. 111, note 3, de son ouvrage).*

Je me permettrai d'ajouter, dût cet aveu m'attirer la réprobation unanime des membres du Khèyyâm-Club *de Londres, que je donnerais volontiers, et je gagnerais au marché, pour cinquante quatrains d'Abou-Saïd tout le bagage poétique de l'algébriste de Nichâpour!*

montrer ce que la littérature persane possède en ce genre?

Depuis plusieurs années déjà que je recherchais des manuscrits, j'avais l'habitude d'en extraire les passages les plus remarquables. Parmi ces morceaux je trouvai une multitude de quatrains; j'y ajoutai continuellement en puisant dans une foule d'ouvrages imprimés ou manuscrits. Le nombre de ces pièces ayant atteint aujourd'hui deux mille, j'en ai détaché environ le quart que je donne dans ce volume.

I

Une courte définition est ici indispensable. Rappelons d'abord que dans la poésie iranienne toute pièce de quatre vers ne constitue pas nécessairement un quatrain. Ce petit poème essentiellement persan, a une forme déterminée et obéit à des règles fixes.

Le Robâ'ï *ou quatrain, qu'on appelle aussi* do-bèÿti [1], *se compose de quatre vers dont le*

1. Afin d'échapper à la confusion qu'on remarque chez certains Orientalistes, je crois utile de répéter ici ce que j'ai déjà signalé dans Les

premier, le second et le dernier doivent rimer ensemble. Quant à la mesure, je me bornerai à constater que le robâ'i admet une diversité de mètres. Ces variétés, au nombre de vingt quatre, sont toutes dérivées du mètre hazadj *au moyen de neuf altérations principales de la forme primitive.*

Il serait oiseux d'entrer dans de longs détails à ce sujet. Pour le quatrain, plus encore que pour les autres formes poétiques, on n'arrive à saisir la mesure et à bien scander les vers que par la pratique, et en se familiarisant avec les œuvres des maîtres.

Nous avons vu que le troisième vers était dépourvu de rime; c'est le cas le plus fré-

Perles de la Couronne. *C'est le* bèÿt *ou distique qui sert d'unité dans la poésie persane; le* do-bèÿti *se composant de deux bèÿts, est un quatrain (*te-trastich *en anglais). D'autre part, le* mésrè' *étant la moitié du bèÿt, correspond au vers, quoiqu'on trouve ce mot souvent traduit par « hémistiche »; comme par exemple dans un ouvrage de M. Garcin de Tassy, où on lit que le quatrain persan « consiste en deux vers, c'est-à-dire en quatre hémistiches, etc. » (*Rhetorique et prosodie des langues de l'Orient musulman. *2e éd., Paris, 1873, p. 339.)*

quent. Toutefois on rencontre aussi des quatrains où tous les vers riment ensemble: certains lettrés persans préfèrent même cette espèce. Il m'est impossible de partager leur sentiment; en effet, cette forme me parait quelque peu monotone et dénuée de caractère.

Prenons un robâ'ï composé selon la méthode la plus usitée. Sitôt qu'on a lu le premier distique, l'idée se trouve exposée, la mesure et la rime sont connues; puis vient le troisième vers (sans rime) qui marque, en quelque sorte, une suspension, et en même temps prépare le vers final. Celui-ci achève la pensée, ou la résume en une formule concise, qui frappe d'autant plus vivement qu'on y retrouve la rime attendue[1].

Le Robâ'ï est un poème qui convient on

1. *Voici l'opinion de M. James Darmesteter sur le quatrain persan: «... Manié par un vrai poète, c'est le genre le plus puissant de la poésie persane. La répercussion des rimes, enveloppant et accentuant le silence du vers blanc, produit des harmonies et des contrastes de sons qui donnent un relief étrange aux harmonies et aux contrastes de l'idée.»* (Les Origines de la poésie persane.)

ne peut mieux pour exprimer une pensée fine et ingénieuse : il est surtout incomparable pour énoncer les idées philosophiques ou les vérités mystiques et spirituelles.

C'est bien du quatrain persan qu'on peut dire :

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ? [1]

C'est sous cette forme que nous sont parvenues les paroles des sages illustres, les sentences des grands Chéÿkhs de la voie spirituelle ; les ferventes effusions d'Abou-Saïd, qui rayonnent d'une grâce et d'une beauté quasi surhumaines ; les maximes d'Afzèl, d'une philosophie si haute et si pure ; et les pensées de Sèhâbi, le pieux reclus de Nèdjèf, dont le pénétrant regard a scruté tous les replis du cœur humain [2].

1. *Alf. de Vigny*, La Maison du berger.

2. *Citons parmi ceux qui ont laissé de beaux quatrains*, Qèttâli *du Khârèzm*, Mo'mèn *de Yezd*, *Khâdjè-Ali, surnommé* Nè'îm, *etc. Et nous ne parlons pas de ceux qui se sont aussi illustrés dans d'autres genres poétiques, comme Sènâÿ, Attâr, Saadi, Djâmi, etc.*

II

Ce volume étant consacré aux quatrains mystiques, il serait maintenant peut-être opportun d'examiner un peu les doctrines des Soufis : mais, outre qu'il faudrait pour cela une plume plus autorisée que la mienne, cette étude exigerait tout un livre ; or, je ne dispose ici que de quelques pages. Toutefois, il me sera permis, j'espère, de relever certaines accusations qu'on a formulées contre le mysticisme, et qui ayant été souvent reproduites, ont acquis par là une espèce d'autorité.

Je vais les énoncer sans prendre de détour, ni de vaines précautions, puis je tâcherai d'y répondre de mon mieux :

On a donc dit que le mysticisme en montrant la vanité du monde enseignait le mépris de la société et des lois, et que la pratique du renoncement ne pouvait manquer d'aboutir à l'abandon de la vie active et de ses devoirs.

On lui a encore attribué des tendances au panthéisme ; on a amèrement critiqué les concepts étranges, et les expressions plus ou

moins choquantes qui se rencontrent parfois chez les auteurs mystiques. On a de plus accusé le soufisme de détruire le libre arbitre et de plonger l'homme dans un état dégradant d'indifférence et d'inertie[1] !

1. On a aussi blâmé les extravagances de certains ordres mendiants, derviches tourneurs, hurleurs, etc. Ces rudes censeurs auraient pu se rappeler les convulsionnaires *de Saint-Médard et d'autres faits analogues. Ils auraient dû, au moins, prêter quelque attention aux exercices de l'Armée du Salut, ce « charlatanisme spirituel avec accompagnement de fanfare et de folie délirante ».*

Mais certains érudits sont si absorbés dans leurs travaux, qu'ils ne semblent pas voir ce qui se passe à côté d'eux. L'expression ci-dessus est empruntée à un auteur anglais qui, lui, voit ce qui se passe dans le monde environnant, et en parle avec une honnête franchise. Ailleurs, le même écrivain, M. Sidney Whitman, dit : « Oui, l'existence de l'Armée du Salut est un fait horrible et dégradant. »

Qu'on me permette encore une citation : « If Sufiisme has its Mevlavis and Rafâ'is and Beshara' fakirs, its dancing and howling, and Antinomian durveshes, so European Mysticism has produced the Omphalopsychi or navel-gazing monks

Avant d'aborder l'examen de ces objections, je ferai observer qu'il y a des systèmes qui sont loin de prescrire le mépris du monde et le renoncement, et auxquels on peut néanmoins reprocher avec autant de raison, avec beaucoup plus de raison, qu'aux doctrines mystiques, d'amener l'affaiblissement de la volonté et la négligence des devoirs sociaux [1].

Voyons maintenant ce que valent ces critiques.

of Mount Athos, the Jansenist « Convulsionaries », the Anabaptists of Munster, and the Shakers. » (E. H. Whinfield, Introduction de sa trad. du Gulshan i Raz.*)*

1. Guez de Balzac raconte, d'après un vieux manuscrit grec, que le bon Fabricius causant un jour avec Cynéas, celui-ci dit, entre autres choses, « qu'il y avait un grand personnage à Athènes, nommé Épicure, qui prêchait le repos et la volupté ... » et qu'il recommandait aux sages de se désintéresser des affaires publiques, et de ne point se mettre en peine « pour des fous, pour des ingrats », etc.

Fabricius écouta patiemment ces discours, puis il dit, avec un sourire dédaigneux: « Oh! que les Romains auraient bientôt fait, si toute la terre voulait être Epicurienne. » *(G. de Balzac,* De la Vie privée des Romains.*)*

Le Soufisme, en faisant ressortir le néant du monde, tend à placer l'homme dans un certain état de détachement ; mais pourquoi celui qui, pour son compte, ne désire que médiocrement les choses mondaines et qui a appris à modérer ses appétits, serait-il porté à mépriser les lois et à se soustraire à ses obligations !

Il nous semble, au contraire, que cet homme se trouve dans les meilleures conditions pour remplir ses devoirs de toute nature. Non seulement le mysticisme ne l'en empêche point, mais il l'y invite continuellement en lui prescrivant l'humilité, l'amour de ses semblables, la bienfaisance, etc.

Il est facile de comprendre comment les détracteurs du soufisme[1] *sont tombés dans cette erreur : C'est en raisonnant d'une ma-*

1. *Notamment le Cte de Gobineau, qui, dans* Les Religions et les philosophies dans l'Asie centrale, *consacre quelques pages au soufisme.*

C'est une vue rapide et partielle, j'ajouterai même partiale, de la question. On trouve là des appréciations qui ne sont guère dignes d'un esprit aussi distingué. Peut-être, un jour, aurai-je l'occasion de revenir sur ce sujet.

nière abstraite, et en poussant certains principes jusqu'à leurs conséquences extrêmes. Mais, qui ne voit qu'en forçant et en faussant ainsi les principes, on arrive aisément à battre en brèche n'importe quel système philosophique ou religieux!

Nous avons fait une rapide allusion à l'école d'Épicure, la doctrine du Portique est-elle à l'abri de tout reproche? On connaît la grande règle des stoïciens: « Supporte et abstiens-toi », Sustine et abstine. *Un philosophe contemporain*[1] *la déclare fausse, et ajoute: « Cette maxime est la condamnation de toute civilisation. »*

Faut-il rappeler qu'on a élevé contre le christianisme des accusations du même genre que celles qu'on formule contre le soufisme? Et cela non seulement à l'époque de son apparition, mais à toutes les périodes de l'histoire. Je m'abstiendrai de faire des citations; on n'a qu'à feuilleter les écrits des Encyclopédistes, pour être amplement édifié.

Nous rencontrons tous les jours des individus qui soutiennent que le chrétien, considérant ce monde comme un lieu d'exil, est

1. M. Paul Janet.

incapable de s'y intéresser et d'en accepter les obligations. Pour ces gens trop simplistes, le « Frère, il faut mourir! » des religieux de la Trappe résume toute la doctrine chrétienne!

N'est-ce pas encore une paraphrase de ce mot que nous retrouvons dans ces vers désolés du poète:

> J'attends la récompense et j'évite la peine:
> Mon seul guide est la peur, et mon seul but
> [la mort[1]:

Passons maintenant à la Réforme, *et voyons jusqu'à quel point elle justifie son nom, je veux dire jusqu'à quel point elle est un progrès et une amélioration.*

Des critiques moroses prétendent que le protestantisme, basé sur le libre examen, mène bientôt au rationalisme et au déisme qui aboutissent finalement à la négation, ou, pour me servir d'un terme de M. Leslie Stephen, à « la religion des rêves ». Un philosophe berlinois[2] a même appelé le protestantisme

1. *Alf. de Musset*, L'Espoir en Dieu.

2. *Éd. de Hartmann*, La Religion de l'avenir, *trad. française, ch. II, (Alcan).*

le fossoyeur *du christianisme! Cependant, il y a des nations grandes et prospères qui s'accommodent fort bien de cette religion, et dont les membres croient, de très bonne foi, qu'ils possèdent encore le christianisme spécifique, véritable et épuré.*

Je suis loin d'approuver les remarques qui précèdent; si je les rapporte, c'est à seule fin de montrer ce que vaut la méthode de nos critiques, qui consiste à pousser les principes jusqu'à leurs conséquences ultimes, au risque de tomber dans l'absurde[1].

1. Puisque nos savants critiques se montrent si durs pour le mysticisme, voyons ce que la Pensée moderne est à même de nous offrir. Les lignes qui suivent sont de M. Jules Soury, qui les donne comme l'expression de la philosophie scientifique de notre siècle:

« C'est à peine s'il (l'homme) commence à comprendre la vanité de tout ce qu'il a cru, de tout ce qu'il a aimé, le néant de la beauté, le mensonge de la bonté, l'ironie de toute science humaine. Après s'être naïvement adoré dans ses dieux et dans ses héros, quand il n'a plus ni foi ni espoir, voici qu'il sent que la nature elle-même se dérobe, qu'elle n'était, comme tout le reste, qu'apparence et duperie. Seul, sur ce monde en-

Si au lieu de s'attarder à ces vaines spéculations, ils avaient consulté les livres des mystiques: s'ils avaient lu les ouvrages d'Attâr, qui font autorité en la matière, ou le Mèsnèvi, *appelé avec raison l'Évangile des soufis*[1], *ils y auraient trouvé à chaque page*

*vahi par la mort, au milieu des débris de ses idoles brisées, se dresse le fantôme de l'*Illusion. — (*Introduction à un ouvrage de M. Hugo Magnus.*)

Voilà donc le «dernier cri» de la Science? il est lugubre! Quelle conclusion une pareille manière de voir peut-elle logiquement comporter? Pour ma part, je n'en connais qu'une: le Suicide cosmique *d'Édouard de Hartmann.*

1. Deux autres livres méritent d'être mentionnés ici:

D'abord le Hèdiqè, *composé par Hakîm Sènâï dans la première moitié du XII^e siècle (J.-C.), et le plus ancien traité mystique en vers. Peu connu en Europe, en dépit du grand intérêt qu'il présente, c'est une œuvre d'une haute valeur, tant par la forme que par le fond. Le Hèdiqè a été imprimé aux Indes.*

En second lieu, le Golchèné-Râz *par Chèykh Mahmoud Chèbistèri, ouvrage moins étendu mais néanmoins fort important. Le voyageur Chardin en parle en ces termes: «Ils (les Soufis) ont un livre où tous leurs sentiments sont recueillis, tant*

des exhortations d'une haute moralité, et des règles pleines de sagesse sur la conduite envers le prochain, et ils auraient pu s'assurer que l'accomplissement des devoirs religieux y est sans cesse recommandé.

Il y a toute apparence que si le soufisme nous enjoint de ne pas compter sur nos seules œuvres, c'est afin de nous mettre en garde contre l'orgueil, cet ennemi de la foi; et quand il nous dit que sans la pureté du cœur et l'amour ('échq) *les observances légales demeurent inutiles, il se trouve absolument d'accord avec les grands mystiques chrétiens. Jésus lui-même ne faisait pas autre chose, lorsqu'il s'élevait contre le formalisme étroit des pharisiens, ces « sépulcres blanchis »* [1] *!*

sur la philosophie que sur la théologie, lequel on peut appeler leur Somme théologique. » *Ailleurs, il l'appelle* « Le Code sacré *des Soufis* ».

Cependant, le Golchèn n'a pas été, que je sache, l'objet d'un travail quelconque en France. A l'étranger, M. Hammer-Purgstall en a publié le texte avec une traduction allemande (Pesth, 1838). En 1880, M. E. H. Whinfield a donné une version anglaise du poème avec un texte plus complet.

1. « L'âme de la loi est d'aimer et de faire tout

Quant à l'accusation de tendances panthéistiques, il faudrait pour la discuter utilement une longue dissertation, avec textes à l'appui, qui dépasserait de beaucoup les limites de cette préface. Il nous suffira de constater ici que le panthéisme des soufis, en admettant qu'il existe, est d'un genre tout particulier et ne ressemble guère au panthéisme occidental ; en ce sens qu'il n'exclut ni la personnalité divine, ni l'obligation morale.

Au reste, il est bon de rappeler que la même accusation a été portée contre le mysticisme chrétien. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule analogie qu'on trouve entre les deux systèmes.

Sur une foule de points, le soufisme et le mysticisme occidental offrent une similitude qui devient parfois une quasi-identité : L'un et l'autre nous enjoignent de mourir à nous-

par amour ; le reste n'est que l'écorce et l'extérieur de la bonne vie.» (Bossuet, Médit. sur l'Évangile.*)*

Rapportons encore le mot si caractéristique de saint Augustin (In I Epist. Johannis Tract.)*: Aime, et fais ce que tu veux*, Ama, et quod vis fac.

mêmes, afin de vivre en Dieu[1]. *L'un et l'autre nous parlent de la grâce, et de l'esprit qui éclaire; de la nécessité d'aimer Dieu par-dessus tout, et d'arriver à l'union avec Dieu par l'amour, etc.*[2].

Un autre grief qu'on a produit contre les soufis, c'est le mélange dans leurs écrits du sacré et du profane, l'emploi d'expressions tendres et amoureuses, et la bizarrerie de certaines images.

Force nous est de reconnaître que ces critiques sont, jusqu'à un certain point, fondées; mais il convient de se souvenir que la forme du langage n'a ici qu'une importance toute relative: Les concepts et les symboles varient avec les temps et les lieux, et sont nécessairement en rapport avec l'état intellectuel et social des hommes.

Je me demande si nos rigides censeurs ont

1. *Tu sauras en moi-même éternellement vivre,*
Sitôt qu'en toi tu seras mort.

L'Imitation. *P. Corneille, (liv. III, ch. XXXVII.)*

2. *Je n'insiste pas ici sur cette similitude. Mieux que tous les commentaires, l'examen des rapprochements répandus dans ce volume convaincra le lecteur de la vérité de cette remarque.*

parcouru les œuvres des mystiques européens. Ont-ils lu, par exemple, les sermons de S^t^ Bernard sur le Cantique des Cantiques, ou les épanchements passionnés de S^te^ Thérèse[1] *!*

1. Voici un court extrait d'une lettre spirituelle: « *Ne raisonnez point sur ce qu'il veut de vous. Il veut, ma fille, que vous vous donniez* en proie à son amour, et que cet amour vous dévore. » *Et encore:* « *Il ne faut rien pour blesser l'époux; il ne faut que laisser aller au doux vent de son inspiration le moindre cheveu, le moindre de ses désirs. Car tout est dans le moindre et dans le seul, tout se réduit à la dernière simplicité: soyez douce, simple et sans retour, et allez toujours en avant vers le chaste époux; suivez-le, soit qu'il vienne, soit qu'il fuie; car il ne fuit que pour être suivi.* »

De qui sont les lignes qui précèdent? De quelque illuminé, de quelque mystique exalté, comme M^me^ Guyon? Nullement; elles sont d'un prélat d'une orthodoxie inattaquable, d'un grand évêque universellement respecté: elles sont de Bossuet!

M. Matter qui cite ces passages (Le Mysticisme au temps de Fénelon, *p. 263), les fait suivre de ces remarques:* « *On n'a jamais fait du* « fugit ad salices » *et du* « cupit videri » *de Virgile un usage plus direct et plus mystique. Fénelon n'eût pas tant osé.* » *(* Ibid., *p. 264.)*

Il nous reste à examiner une dernière imputation. Le soufisme, a-t-on dit, annihile la volonté et rend l'homme impropre à la vie pratique. L'assertion ne me paraît pas justifiée, du moins en ce qui concerne le véritable soufisme ; d'autre part, il n'est guère équitable d'attribuer à la doctrine elle-même les déformations qu'elle a pu subir du fait de telle ou telle secte particulière[1].

Que si on reproche au mysticisme oriental de n'avoir point fourni une solution définitive du problème du libre arbitre, je répondrai que c'est là une exigence un peu excessive. Le problème du libre arbitre est un des plus épineux de la philosophie. S'il y a un système qui en ait donné une solution absolument satisfaisante, je demande qu'on veuille bien me l'indiquer[2].

1. *C'est, à peu près, comme si l'on rendait le protestantisme responsable des écarts de certaines sectes qui en sont nées.*

2. *La science moderne a remplacé les termes de* fatalisme *et de* prédestination *par celui de* déterminisme. *Je ne sais si c'est chez moi faiblesse d'esprit, mais je ne vois pas en quoi ce changement de mot a avancé la question.*

En réalité, la doctrine soufie, telle qu'elle est exposée dans les livres classiques, ne fait que suivre et développer le principe islamique du djabr, qu'on traduit généralement par prédestination, mais qu'on pourrait rendre par « obligation », en s'en tenant au sens étymologique : Obligation pour l'homme de se conformer à la volonté divine.

« Vous nous reprochez le fatalisme. — Fatalistes, nous le sommes, comme vos ingénieurs, vos savants, vos philosophes qui règlent leurs calculs sur l'immutabilité des lois naturelles, comme tous les hommes qui se mêlent de prévoir. » (Ch. Mismer. Souvenirs du monde musulman. Hachette. 2e éd., p. 121.)

Il y a des personnes qui veulent bien faire grâce au « fatalisme musulman », et qui réservent leurs imprécations pour le « Quiétisme oriental » qu'elles appellent, avec plus ou moins d'esprit, une « hypertrophie du sentiment religieux ».

A propos de la question du libre arbitre et de la prescience divine, rappelons ici, sans remonter jusqu'à Pélage, les noms de Fonseca et de Molina, et les disputes fameuses des molinistes et des thomistes ; puis Jansénius et ses partisans les jansénistes de Port-Royal. On sait que le dogme de la prédestination fait partie de la religion de Calvin.

Cela signifie-t-il que l'on doive se croiser les bras, et attendre tout du destin! En aucune façon! L'homme doit agir; et c'est précisément dans ses actions raisonnables que se trouve l'accomplissement de la volonté suprême qui gouverne le monde [1].

Ceci n'est pas une interprétation arbi-

1. *Que certaines catégories de soufis se soient autorisées de ces préceptes, en les interprétant d'une manière abusive, pour s'abandonner à l'indolence et à l'inaction, cela ne doit pas trop nous surprendre. Le penchant à la paresse existe chez beaucoup de gens, et il est naturel à l'homme de chercher à se justifier par les prétextes les plus spécieux. C'est ainsi, que de nos jours, les « arrivistes » invoquent le principe scientifique de* la lutte pour la vie, *pour légitimer leurs pires méfaits.*

Mais, si l'on veut voir comment la même doctrine peut donner naissance à des façons d'agir différentes, et même diamétralement opposées, selon les hommes et les circonstances, que l'on considère deux sectes également issues du protestantisme, les puritains *et les* quakers*: (J'emprunte cet exemple à M. Whinfield.) Chez les premiers, on trouve l'action impétueuse jusqu'à la violence; chez les seconds, la douceur et la passivité de certains soufis.*

traire, mais ressort avec une pleine évidence de l'enseignement mystique tel qu'il est donné dans les ouvrages cités plus haut. Non seulement l'obligation morale s'y trouve toujours proclamée, et les devoirs de diverse nature minutieusement indiqués, mais la nécessité de l'action y est explicitement reconnue en maint endroit[1].

« *Ceux qui s'imaginent qu'une absorption plus ou moins fâcheuse dans le monde spirituel, est l'inévitable effet de la haute mysticite et qu'elle rend ceux qui s'y livrent moins soucieux des intérêts de ce monde, connaissent mal la vie de Fénelon*[2]. »

Ce jugement est, dans une certaine mesure, applicable aux mystiques persans. Tous les soufis n'étaient point, tant s'en faut, des anachorètes vivant en dehors du monde. Bon

1. Voyez, entre autres, le quatrain 302 qui est d'un célèbre soufi, Emâd du Kermân, auteur de plusieurs traités mystiques ; dans la note du même quatrain, on trouvera un distique bien connu du Mèsnèvi.

2. M. Matter, Le Mysticisme au temps de Fénelon, *p. 374.*

nombre d'entre eux surent concilier l'exercice de l'ascétisme avec les exigences de la vie pratique. Tel, Cheÿkh Ahmèd de Djâm qui, tout en poursuivant avec un zèle infatigable son apostolat mystique, ne négligeait pas les travaux littéraires et élevait, en outre, ses nombreux enfants[1].

Tel, encore, Né'mètollâh du Kermân qui instruisit une multitude de disciples, composa trois cents traités sur différents sujets[2] *et fonda une famille qui a si bien prospéré que sa postérité forme aujourd'hui toute une tribu, les* Né'mètollâhis.

Certains, comme Mèdjd-ed-dîn de Bagdad, le maître de Cheÿkh Attâr, exerçaient la médecine. Beaucoup professaient, enseignant non seulement la doctrine mystique, mais la philosophie, les sciences, etc.[3]

1. Il laissa quatorze fils, qui devinrent des écrivains remarquables et s'illustrèrent par leur piété.

2. Réza-Qouli Khân dit avoir réuni 62 de ses ouvrages, tant en arabe qu'en persan. (Cf. Riâz. *p. 146.)*

Il a, de plus, laissé un divan poétique qui a été imprimé à Téhéran.

3. Il ne faut pas oublier que nombre de soufis

Quelques uns s'adonnèrent à la poésie et fréquentèrent les cours des rois. Tel fut le cas de Djâmi, l'auteur de Youçof *et* Zoleykha, *et du* Nèfèhât.

Par une étrange contradiction, après avoir reproché aux soufis leur incapacité pour la vie pratique, on a sévèrement jugé leurs succès mondains et leur existence de « poète de cour ». Il serait peut-être bon de se mettre d'accord et de choisir au préalable ses arguments, on éviterait ainsi de fâcheuses inconséquences.

Ne conviendrait-il pas aussi, avant de passer condamnation, d'examiner les faits de plus près ? Si ces hommes, au lieu d'agir par cupidité ou ambition personnelle, ont profité de ce qu'ils avaient accès auprès des grands et des puissants pour faire entendre d'utiles vérités ; si leurs efforts ont réalisé quelque bien, ou empêché quelque injustice, faudra-t-il encore les blâmer ? Tel fut manifestement le cas de Saadi, de Djâmi et de plusieurs autres[1].

étaient des hommes d'une grande érudition, d'un savoir encyclopédique. Comme, par exemple, Eyn-el-Qozât de Hamadân, Nâcir-ed-dîn de Tous, Bâbâ Afzal, Bahâ d'Amol, etc.

1. Que l'on se figure l'autorité morale de tels

Cependant un grand nombre de soufis ont quitté la société pour se vouer uniquement à la vie contemplative et à la méditation. Devra-t-on dire de ceux-là, qu'ils ont mené une existence inactive et inutile? Je ne le pense pas; mais comme mon opinion pourrait ici paraître suspecte, je vais appeler à mon aide le témoignage d'un philosophe contemporain, nullement enclin au mysticisme:

« *Ce serait se faire une idée bien étroite de l'activité humaine que de ne la reconnaître que dans les actions qui frappent les sens. La contemplation du poète, du savant et du saint, tout ce qui occupe, développe, agrandit les facultés de notre âme, est action.* » *(Paul Janet.)*

hommes, alliant au génie poétique le prestige de la sainteté, et l'on comprendra tout le bien que leur influence pouvait produire.

Si l'on veut voir comment les souverains orientaux honoraient les gens de mérite, qu'on se reporte à la page 42 où se trouve relatée l'entrevue de Nézâmi et de Qézél Arselân. De même, le roi Holâkou Khan entourait de respect et d'égards Nècir-ed-dîn Toûci, l'astronome philosophe; tandis que le célèbre Soltan Sandjar faisait asseoir le poète Khèyyâm sur son trône à ses côtés!

Maintenant, nous devons dire nettement que ce genre de vie ne peut convenir qu'au petit nombre des élus, c'est-à-dire de ceux qui ont été doués de la vocation spirituelle. Quant aux autres, tout en profitant dans la mesure de leurs moyens de l'exemple idéal donné par cette élite, ils doivent se garder de couper le câble avec le monde et ses devoirs : il faut, au contraire, que chacun agisse et s'efforce d'accomplir de son mieux la tâche qui lui est échue en partage.

Saadi raconte qu'un roi, après avoir gouverné longtemps avec sagesse, voulut sur la fin de ses jours abdiquer la couronne, pour se livrer aux austérités. Il fit part de son projet à un Cheykh de la voie spirituelle. Mais celui-ci, vivement indigné, l'interrompit : « *Teukleh, s'écria-t-il, n'achève pas ! la voie qui mène à Dieu consiste dans le dévouement envers ses créatures et nullement dans le chapelet, le* Sidjadèh *(tapis de prière) et le froc... Dans la route du spiritualisme il faut des actes et non des mots : les discours ne sont rien si la pratique ne s'y joint*[1]. »

1. Le Boustan, *trad. p. M. Barbier de Meynard, p. 39.*

On m'objectera peut-être que le mysticisme de Saadi était de nature plutôt modérée. Soit : voici autre chose :

« *L'homme parfait est celui qui demeure parmi ses semblables, prend femme, s'applique à ses affaires, fréquente tout le monde, et qui néanmoins ne cesse pas un moment de penser à Dieu.* »

Ces belles paroles serviront de conclusion à cette rapide esquisse. Celui qui les a proférées est une autorité qu'on ne peut récuser raisonnablement ; car c'est un soufi incontestable, incontesté, et non des moindres, c'est Abou-Saïd *de Méhnè*[1].

III

Il me reste à dire quelques mots concernant les livres dont ces quatrains ont été tirés ; les mentionner tous, serait fastidieux et même impossible :

Pour les auteurs les plus connus, comme Saadi, Djâmi, etc., je me suis servi de Divans, *imprimés ou manuscrits. Je citerai,*

1. Cf. Riâz-ol-Aréfîn *par Réza-Qouli Khân, p. 29.*

par exemple, pour Saadi, entre les volumes manuscrits, l'édition de ses œuvres complètes Kolliât, *donnée à Tèbriz en 1257 (H.); pour Hakim Sènaï, l'édition de Tèhéran, pour Djèlal ed-din Roûmi, le divan connu sous le nom de Chèms-é-Tèbrizi, imprimé à Tèbriz en 1280 (H.).*

J'ai toujours consulté le plus grand nombre possible d'exemplaires, m'efforçant de démêler la rédaction originale à travers les variantes multipliées. Ces variantes, je n'ai pas jugé utile de les citer sauf dans certains cas exceptionnels. Car cette méthode ne sert qu'à fatiguer et à dérouter le public. A mon humble avis, le traducteur doit user de son sens critique et mettre en œuvre tout le discernement dont il est doué, puis donner le résultat de son travail en éliminant tout ce qui lui paraît fautif ou douteux.

Les Tèzkérèhs *m'ont été d'un grand secours. Le Tèzkérèh de Mohammed Aufi; celui de Daulèt-châh; le* Mèdjales-ol-Ochchâq *par Soltan Hoceïn Baiqara; l'*Atèchkèdèh *par Azèr. Mais surtout, le* Hèft Eqlim *par Emin-Ahmed Râzi, le* Mèdjmè'ol Focèhâ *et le* Riâz-ol-Arèfîn. *Ces deux derniers sont, comme on sait, de Rèza-Qouli Khân. Lorsque*

je fais allusion à ces ouvrages, j'appelle souvent le premier Mèdjmè', *et le second* Riâz. *par abréviation.*

Je me suis aussi largement servi des anthologies manuscrites, dont je possède un certain nombre dans ma collection. Entre autres, un recueil composé avec beaucoup de goût par le fameux poète Sâyeb de Tèbriz[1].

Mentionnons encore, pour Abou-Saïd, le travail publié par M. Hermann Ethé en 1875, sous ce titre: Die Rubâ'îs des Abû Sa'îd bin Abulkhair. *Et pour Bâbi Afzèl, un petit Ms. de la Bibliothèque Nationale.* Sup. Pers. *1.415 (Fonds Schefer).*

J'aurais encore d'autres volumes à citer, mais il faut savoir se borner.

1. Cette anthologie peu connue, qui porte le nom de Bèyâz-é-Sâyeb *(l'Album de Sâyeb) est mentionnée d'une manière assez vague par M. Sprenger. (Oude Catalogue, p. 147.)*

L'exemplaire que je possède a été copié d'après le manuscrit original, dans la maison même du poète en 1094 (H.), c'est-à-dire quelques années seulement après sa mort.



AU LECTEUR

Quand tu posséderais beaucoup de sciences formelles [1], tu resterais, tel un fétu, au bord de l'océan du savoir [2].

Mais si tu prends la voie de la science mystique, comme la coquille perlière, tu atteindras les profondeurs de cet océan!

La connaissance mystique est la science fondamentale; elle est la lumière qui rend clairvoyants les yeux et le cœur.

ÉMIR HOCEŸNI, *Kènz-er-romouz.*

1. *Sourèti* des formes, ou formel.

2. « Ils savent que deux et deux font quatre, que la terre tourne autour du soleil, que les pierres vont au fond de l'eau, que le coke est le produit de la distillation de la houille, que la peste et le choléra sont d'origine microbienne . . . , quoi encore? Et cela leur suffit. » (Ferd. Brunetière, *Sur les Chemins de la Croyance*, Ire Étape, p. 140.)



LA ROSERAIE

DU SAVOIR

CHAPITRE PREMIER

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU ; L'UNITÉ

Je suis la vérité souveraine et sacrée,
Je suis la vie enfin, vraie, heureuse, incréée.
L'Imitation, P. CORNEILLE, (liv. III, ch. LVI).

I

Ni l'intelligence n'atteint les bornes de ta perfection, ni l'âme ne parvient au sanctuaire de ta présence.

Si toutes les molécules de l'univers devenaient des yeux, il ne leur serait pas possible d'arriver à la (pleine) perception de ta beauté.

Attâr [1].

1. Cheÿkh Attâr est connu en Europe : son *Mantiq-uttaïr* et son *Pend-Nameh* ont été traduits en français. Il est encore plus admiré comme soufi que comme poète. La poésie semble avoir été pour lui un moyen commode d'exprimer ses idées, et il ne s'attarde pas trop à en soigner la forme : c'est ce qui explique le nombre prodigieux de ses ouvrages. Plus de vingt de ses productions poétiques ont été conservées. Daulet-châh rapporte qu'il a composé plus de 100.000 distiques, d'autres donnent le chiffre de 120.000.

La Bibliothèque Nationale possède un manuscrit (S. P., 811) contenant quinze de ses œuvres poétiques : elles renferment ensemble environ 75.000 *béïts* (150.000 vers). Il y a aussi dans ce volume le *Tezkèret-el-Aulià*, qui est en prose : M. Pavet de Courteille a publié naguère une traduction française de ce livre d'après la version turque. Souvent, quand il a voulu s'en donner la peine, Attâr a écrit des morceaux admirables, où la perfection de la forme égale la beauté du sentiment mystique.

Attâr naquit à Nichâpour ; à la mort de son père qui était un droguiste riche et considéré, il lui succéda dans son commerce. Un jour qu'en-

2

Cette raison dont longtemps j'ai fait mon guide, je l'ai consumée en recherchant la connaissance de Dieu.

touré de serviteurs empressés, il était assis dans son luxueux magasin, un pauvre derviche s'arrêta devant la porte, puis jetant à l'intérieur un regard d'une fixité étrange, poussa un profond soupir. Attâr, ennuyé, lui dit : — Qu'as-tu donc à regarder ainsi ? Passe ton chemin. — Seigneur, répondit le mendiant, mon bagage est léger, je puis facilement sortir du bazar ; mais, vous, comment ferez-vous quand il vous faudra quitter le bazar de ce monde ?

Ces paroles bouleversèrent Attâr et le plongèrent dans une rêverie pleine d'agitation : Les misères de ce monde, l'inanité de ses ambitions, la futilité et le vide de ses plaisirs, tout cela apparut à ses yeux avec une évidence implacable ; et la vocation mystique qui sommeillait en lui, se réveillant soudain, il résolut de quitter le monde et de mener une vie de renoncement et de pauvreté. Ayant donc distribué ses biens aux indigents, il alla trouver le Cheÿkh Rokn-ed-dîn, et pendant plusieurs années il étudia la doctrine mystique sous la direction de ce maître vénéré. Il profita aussi de l'enseignement d'autres soufis célèbres, et finalement reçut le manteau de sa profession des mains de Mèdjd-

Ma vie touche à sa fin, et à l'aide de cette

ed-dîn de Bagdad, qui était lui-même disciple de Nèdjm-ed-dîn le Grand.

Attâr employa une partie de son existence à rechercher les histoires et les maximes des grands Cheÿkhs de la voie spirituelle : comme une abeille sacrée, il recueillait partout le miel pur et embaumé des vérités sublimes et des divines consolations. Il a condensé ces vastes matériaux en un livre précieux qu'il a nommé *Tezkeret-el-Auliâ*.

Lors de l'irruption des Mogols de Tchènguiz Khan, la ville de Nichâpour fit une résistance héroïque : « Les assiégés se défendirent comme des lions » (Petis de la Croix, *Hist. de Genghizcan*, p. 379). Mais les Mogols ayant découvert une entrée secrète, surprirent les habitants et en firent un effroyable carnage. Un soldat avait saisi Attâr, qui était alors dans un âge très avancé, et allait le tuer, lorsqu'un autre Mogol vint à passer. En voyant cette face auguste qu'illuminait déjà l'aurore de l'éternité, le barbare au cœur endurci se sentit ému. — Arrête ! cria-t-il, épargne ce vieillard, et tu recevras mille derhèms.

Mais Attâr dissuada le soldat d'accepter l'offre, ajoutant qu'on lui en ferait de plus avantageuses. Toutefois, il ne s'en présenta point, et le Mogol se préparait de nouveau à faire mourir son prisonnier, quand un autre homme lui dit : — Ne

faible raison, j'ai juste reconnu que je ne l'avais pas connu [1].

Attâr.

tue pas ce vieillard, et comme prix de son sang je te donnerai un sac de paille hachée. — Accepte, s'écria Attâr, car c'est tout ce que je vaux!

On a diversement interprété la conduite du Cheÿkh en cette circonstance: Peut-être, faisant un retour sur lui-même, se reprocha-t-il ses premières paroles comme entachées d'orgueil. Ou bien, voyant sa patrie dévastée et la plupart de ses concitoyens massacrés, ne se souciait-il pas de leur survivre. Ou enfin. et c'est le plus probable, l'âme du mystique lasse de son exil prolongé, avait hâte de quitter le terrestre séjour pour aller rejoindre la Bien-aimée céleste . . .

Cependant, le barbare croyant qu'on se jouait de lui, et furieux d'avoir manqué une bonne aubaine, se précipita sur Attâr et le tua sans pitié. «Alors, l'âme pure du Cheÿkh, délivrée de sa prison mortelle, comme un oiseau dont on a brisé la cage, prit son vol vers les sereines hauteurs de l'empyrée.»

1. «Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout?» (Pascal, *Pensées*, ch. II, 1.)

3

Le cœur est amoureux de ta face avec une foi sincère. Depuis le premier jour, l'âme spire à s'unir à toi.

Celui qui n'a pas recherché ton union n'a rien trouvé; et celui qui t'a trouvé n'a plus rien cherché [1].

Attâr.

4

Seigneur, donne-moi un cœur pur et une âme instruite; accorde-moi les soupirs de la nuit et les pleurs de l'aube du jour.

Dans ta voie, rends-moi d'abord étranger à moi-même; puis quand je serai hors de moi, donne-moi accès auprès de toi [2].

Djâmi.

1. « O vous, Être infini qui vous montrez à moi, vous êtes tout, et il ne faut plus rien chercher après vous. » (Fénelon, *Tr. de l'exist. de Dieu*, II[e] part., Ch. V, 1.)

2. Quand verrai-je cette âme en toi bien
[recueillie,
Sans plus faire au dehors d'imprudente saillie,

5

O toi, le véritable but de tous les désirs de mon cœur! O toi, l'unique objet de toutes les pensées de ma tête [1]!

J'ai beau considérer le monde et la vie, aujourd'hui tu es TOUT, et demain tu seras TOUT!

Abou-Saïd [2].

S'oublier elle-même à force de t'aimer,
Sensible pour toi seul en toi se transformer . . .

P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. III, ch. XXI.

1. Ainsi tous tes présents autres que de toi-[même
N'ont point de quoi suffire à cette âme qui [t'aime;

P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. III, ch. XXI.

2. Abou-Saïd bén Aboul-Khéÿr de Méhnè, dans le Khoraçân, est une des plus grandes figures du Soufisme. Son nom, justement vénéré, est célèbre dans tout l'Orient, et ses paroles mémorables sont souvent citées par les sages et les lettrés. Il faut bien se garder de le confondre avec le souverain du même nom, (cela s'est vu). Abou-Saïd était un simple derviche, et si, comme le dit Djâmi, il fut le roi de son époque, cette royauté toute

6

Ô toi dont l'essence est le sommaire des secrets de l'être! les traces de ton écriture couvrent les portes et les murs de l'existence.

spirituelle, fondée sur la charité et l'abnégation, n'a rien de commun avec la royauté transitoire qui éblouit le vulgaire.

Une aventure singulière lui révéla de bonne heure qu'il porterait un jour le manteau de l'ascète. En ce temps-là, vivait un homme affolé d'amour divin, Cheykh Loqmân surnommé Medjnoûn (le fou). « Ô Amour! dit Ste Catherine de Gênes, les hommes sages, tu les fais paraître insensés.... » Un jour, Abou-Saïd passant devant la porte de la ville de Serekhs, vit ce personnage assis sur un monceau de cendres, occupé à mettre une pièce à son manteau. Il s'avança vers lui et resta un moment à le considérer. Or, il se trouvait alors placé de telle sorte que son ombre tombait sur le manteau de Loqmân. Lorsque celui-ci eut fini, il lui adressa la parole en ces termes : — Ô Abou-Saïd, je viens de te coudre avec cette pièce à ce manteau! Puis, lui prenant la main, il le conduisit au monastère du Pîr Aboul-Fazl et confia le jeune homme au Cheykh, en disant : — Veillez sur lui, car il est des vôtres.

Ce *Pîr* illustre l'instruisit et le guida dans la

Tu restes caché aux yeux des créatures, derrière le rideau de la majesté, et tu te tiens en évidence sur le marché de la création !

Afzèl.

voie du mysticisme, où Abou-Saïd progressa si rapidement, qu'il dépassa bientôt tous les Cheykhs de son temps. Il ne nous est guère possible de relater ici les différentes circonstances de sa vie : ses entretiens avec les hommes célèbres de l'époque, ses austérités, et sa retraite de quatorze années dans le désert de Khavèrân. On peut lire sa biographie dans le *Nèfèhât* de Djâmi et dans les autres livres du même genre.

Les quatrains d'Abou-Saïd sont remarquables, d'abord comme étant une des premières manifestations poétiques du mysticisme iranien ; mais surtout par leur beauté intrinsèque, qu'on ne saurait trop admirer.

Cette beauté n'est pas un effet de l'art ; ou plutôt, elle procède d'un art très particulier : Celui qui naît librement dans une âme pure et noble, de l'union d'un fervent amour avec une sensibilité vive et affinée. Chacun de ces quatrains est une rose mystique poussée d'un seul jet dans le jardin de l'Idéal ; le sens divin qu'il recèle, sous une forme colorée et brillante, est comme un parfum, doux et puissant à la fois, qui enchante l'âme et la vivifie !

7

Tout dans l'univers, que ce soit le ciel, la lune ou le soleil, a sa part du vin de ton existence.

Tu es indépendant du monde, et le monde n'est autre que Toi ; tu es hors de l'espace, et l'espace est plein de Toi [1] !

Abou-Saïd.

8

Les yeux sont tous (comme) des verres de différentes couleurs sur lesquels sont tombés les rayons du soleil de l'Existence [2] ;

Selon que le verre était rouge, jaune ou bleu, le soleil y est apparu de cette même couleur [3].

Djâmi.

1. « Vous remplissez toutes choses, et il ne reste plus de place, ni dans l'univers ni dans mon esprit même, pour une autre perfection égale à la vôtre. » (Fénelon, *Tr. de l'exist. de Dieu*, IIe part., ch. v, art. 1.)

2. Life, like a dome of many-coloured glass,
Stains the white radiance of eternity.

SHELLEY, *Adonias*.

3. Le *Mesnevi* (Djelal-ed-din Roumi), après avoir

9

Personne n'a la connaissance de la nature divine, (j'en jure) par Dieu ! Non seulement l'ignorant, mais le savant même n'en est point instruit.

Comment le (vaste) ciel se refléterait-il dans l'œil de la fourmi? La capacité d'une goutte ne peut renfermer l'Océan [1].

Abol-Haçan *Vèhy.*

10

L'essence du *Nécessaire*, qui est seul et

exprimé une idée analogue, ajoute : « Le vulgaire s'occupe des verres et des couleurs : l'homme instruit ne s'arrête qu'à la lumière. » (*Mèsnèvi.*)

« Nos systèmes, nos opinions sont des verres de couleur à travers lesquels nous voyons et jugeons mal, nécessairement, toute chose. Pour voir et juger les choses, telles qu'elles sont, il faudrait pouvoir faire en nous l'achromatisme moral. » (Auguste Guyard, *Quintessences*, 2e éd., Paris, Dentu, p. 136.)

1. Saint Paul parlant de Dieu, dit : « Il habite une lumière inaccessible ; nul homme ne l'a jamais vu et ne peut le voir. » (I Timothée, VI, 16.)

unique, est restée cachée à cause de l'excès même de son évidence.

C'et objet que tu ne peux apercevoir, est invisible à tes yeux par cela même qu'il en est trop rapproché [1].

Khâdém d'Asterabâd.

II

Tu présumes que tu peux voir l'âme, que tu peux connaître tous les secrets de l'univers?

1. « L'œil ne voit pas ce qui le touche » disait souvent l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

On sait que pour que la vision reste toujours nette à des distances différentes, il se produit certaines variations dans l'œil, principalement dans la forme du cristallin : c'est ce qu'on nomme *l'accommodation*. Le point le plus rapproché pour lequel l'œil peut s'adapter s'appelle le *punctum proximum* ; quand les objets sont plus près, la vision n'est plus distincte.

La distance de ce point a été diversement estimée : elle varie selon que l'accommodation est plus ou moins puissante, et aussi en raison de la conformation de l'œil. Ainsi, il est clair qu'à effort égal, le *punctum proximum* sera plus rapproché pour l'œil myope que pour l'œil normal.

Si jamais ta vue devient parfaite, c'est alors que tu pourras voir ton aveuglement [1] !

Attâr.

12

Autrefois je t'imaginais en dehors de moi; je te supposais au terme de ma course [2].

Maintenant que je t'ai trouvé, je sais que tu es celui que j'ai laissé au premier pas [3] !

Djâmi.

1. Quiconque en sait beaucoup en ignore encor [plus;
Et qui sans se flatter en secret s'examine,
Est de son ignorance heureusement confus.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. I, ch. II.

2. « O hommes! vous n'avez ni à franchir les mers, ni à pénétrer les nues, ni à gravir les montagnes. C'est en vous-même que vous irez à la rencontre de votre Dieu. » (Saint Bernard, *Sermons sur l'Avent.*)

3. Quand tu me crois bien loin, souvent je suis [bien proche;
Souvent quand ta langueur présume tout [perdu,
C'est lors que ton soupir est le mieux entendu :

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. XXX.

13

Lorsque ma Bien-aimée dérobe sa face à la vue, personne n'a le pouvoir de soulever son voile [1].

Mais le monde entier ne pourrait devenir un voile, là où Elle déploie et fait resplendir sa beauté !

Djâmi.

14

Les hommes clairvoyants qui parviennent à la vie éternelle, sont affranchis de la crainte et libres de tout espoir.

Dans tout ce qu'ils regardent ils ne voient que Lui [2] ; les molécules du monde

1. Ce distique fait songer à la fameuse inscription tracée sur la statue d'Isis : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui sera, et aucun mortel n'a encore levé mon voile. »

2. En Dieu sa confiance et son unique appui.
En Dieu qu'il voit partout, en soi-même, en [autrui
En Dieu qui pour son âme est tout en toute [chose.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. I, ch. xxv.

sont des miroirs qui réfléchisssent le soleil.

Sèhâbi [1].

1. Voici un mystique relativement moderne, car il était presque contemporain de S. François de Sales. Sèhâbi est né à Asterabâd, mais comme il a passé une grande partie de sa vie à Nèdjèf et qu'il y est mort, on le qualifie parfois de *nèdjèfi*.

Emîn-Ahmèd-é-Râzi, qui vivait à cette même époque, parle de lui en ces termes : « Il y a de longues années qu'il est serviteur (*littéral.* : balayeur) du sanctuaire de Nèdjèf, et il habite la mosquée qui se trouve en face du tombeau de Son Altesse (Ali). On dit que voici trente ans qu'il n'a pas mis les pieds dans la rue ni dans le bazar. Des biens méprisables de ce monde, il n'a retenu qu'une natte de jonc, une gargoulette et une brique. » (Cf. Hèft-Èqlîm, art. *Sèhâbi*.)

La gargoulette était pour les ablutions, quant à la brique, j'imagine qu'elle lui servait d'oreiller.

Outre des ghazèls et un mèsnèvi, Sèhâbi a composé six mille quatrains, d'aucuns disent un bien plus grand nombre. L'ensemble de ces quatrains porte le nom de *Hèqâïeq-é-mè'nèvi* (Vérités spirituelles). Les manuscrits n'en sont pas extrêmement rares : toutefois, malgré le concours obligeant de M. E. Blochet, il m'a été impossible d'en découvrir un exemplaire à la Bibliothèque Nationale.

Je possède dans ma propre collection un ma-

15

Comme je lui demandai la cause de la séparation, Elle[1] me répondit : « Il y a à cela une raison, je vais te l'expliquer : »

« Je suis ton œil, si tu ne me vois pas, qu'y a-t-il là de surprenant ; je suis ton âme, or personne ne voit jamais l'âme ! »

Nèqi de Kamarè.

16

L'univers clame : *Il n'y a d'autre Dieu que lui*[2] : (tandis que) l'ignorant se demande s'il lui sera hostile ou favorable[3].

nuscrit assez correct de cet ouvrage : exécuté en 1060 (H.), il comprend environ quatre mille quatrains. C'est ce livre qui m'a servi pour mon travail, sans parler des anthologies, tant manuscrites qu'imprimées.

1. La Divinité.

2. Les mots en italiques sont en arabe dans le texte. Le sens de ce vers se rapproche de ce qu'a dit saint Augustin : « Toutes les créatures m'ont alors crié d'une voix forte : c'est ce Dieu qui nous a faits » (*Et clamaverunt omnes voce grandi, ipse fecit nos*).

3. Le vulgaire, ignorant l'universelle harmonie des

L'Océan, par sa nature même, produit des vagues, le fétu s'imagine que toute cette agitation est pour lui !

Sèhâbi.

17

Toutes les choses en dehors de Dieu ne sont que des mots, quelques (vains) mots à l'usage des hommes du commun.

Les cérémonies, la prière, le pèlerinage et tout ce qui existe (d'analogue) sont des expédients pour réchauffer le zèle des gens novices [1]. Sèhâbi.

18

O Seigneur ! Tu es tout ce qu'il y a de

choses, et rapportant tout à sa chétive et insignifiante personne, ne pense à Dieu, que pour se demander s'il n'a rien à craindre ou à espérer de cette Providence qu'il croit uniquement occupée de lui.

1. Le seul amour manquant ne peut point [s'excuser :

. . . .

Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien ;
Et sans lui, foi, vertus, sacrements, tout n'est [rien.

BOILEAU, *l'Amour de Dieu.*

caché et de manifeste. Ni la raison ni la science ne peuvent parvenir là où tu te trouves.

Ouvre enfin une porte à mon cœur emprisonné, afin que je m'abîme dans le (sublime) spectacle que tu es !

Attâr.

19

Dans notre religion le chapelet et le cilice [1] sont égaux. Le temple des idoles et la Kaaba, l'homme ivre et le sobre, sont pareils.

Si, comme Yaqinî, tu te dépouilles de ton *moi*, tu sauras que dans ce jardin l'épine et la rose se valent [2] !

Yaqinî.

20

Les hommes à l'esprit pénétrant ont beaucoup réfléchi ; chacun, pour parvenir à ta porte, a choisi une autre voie.

1. Le *zonnâr* (cilice) est l'emblème de l'infidélité, tandis que le chapelet symbolise la piété.

2. Slave to no sect, who takes no private road,
But looks thro' nature up to nature's God.
Pope, *Essay on Man*, IV, 331.

Ils n'ont tous obtenu, pour seul résultat, que (la démonstration de) leur impuissance. Et à la fin, se voyant si faibles, ils ont dû renoncer (à cette poursuite)[1].

Attâr.

21

Si Dieu[2], par sa nature, ne dépassait point notre esprit et notre compréhension, il ne serait pas essentiellement immanent[3].

Dieu est le commencement et la fin pour nous; mais, il n'y a certainement pour lui ni commencement ni fin[4].

Attâr.

1. A quoi bon la lente science?
Si l'homme ne peut entrevoir,
Après tant d'âpre patience,
Que les bornes de son savoir.

SULLY PRUDHOMME, *Défaillance et scrupule.*

2. Le mot employé ici est *Haqq* qui signifie également « vérité ».

3. Impossible à nommer, à nos sens impalpable!
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable!

LAMARTINE, *La Mort de Socrate.*

4. Il convient de citer ici le grand docteur de l'Église française: « Cet objet éternel, c'est Dieu,

22

Celui en dehors duquel il n'y a rien d'existant au monde, est l'Être permanent et le Principe même de l'existence.

Quoiqu'il se soit montré sous toutes sortes de noms [1], comment la chose nommée serait-elle renfermée dans un nom [2]?

Mîr-Mèkhtoûm.

23

Pourquoi tant méditer sur la nature de Dieu ; à quoi bon, vu ton insuffisance, jeter ton âme dans la stupeur?

Toi qui n'arrives pas à connaître pleine-

éternellement subsistant, éternellement véritable, éternellement la *vérité* même... C'est dans cet éternel, que ces vérités éternelles subsistent. » (Bossuet, *De la Connais. de Dieu*, ch. IV, v.)

1. Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
   Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur !

   LAMARTINE, *La Prière*.

2. What's in a name? that which we call a rose
   By any other name would smell as sweet.

   SHAKESPEARE, *Romeo and Juliet*, a. II. sc. 2.

ment la nature d'un atôme, comment te targues-tu de posséder l'intelligence de l'essence divine[1]? Attâr.

1. On rencontre de par le monde nombre de gens professant pour la science une admiration plus enthousiaste qu'éclairée: car on sent à les entendre qu'ils parlent d'un pays qu'ils ne connaissent que par ouï-dire, et dans lequel il leur est d'autant plus facile de situer leur Eldorado qu'ils ne l'ont point exploré.

D'autres, qui semblent avoir sérieusement médité ces questions, nous disent que le domaine de la science est absolument distinct de celui de la foi; selon ces personnes, demander à la science la solution des problèmes de la conscience, c'est, pour employer une expression de Flaubert, chercher des oranges sur un pommier!

Quant à moi, qui ne possède ni les lumières ni l'autorité nécessaires pour exprimer mon opinion sur un tel sujet, je me bornerai à une simple remarque: En parcourant les ouvrages des véritables savants, on s'aperçoit bientôt que, même dans son propre domaine, l'autorité de la science est loin d'être aussi constante et aussi certaine que d'aucuns le prétendent.

Que le lecteur ouvre, s'il ne l'a déjà lu, le livre intitulé: *La Science et l'Hypothèse*, par un des maîtres contemporains: il y trouvera des choses

24

Il le trouvera à la fin, tout homme qui le cherche avec sincérité : la graine tombée

[illegible]. Il verra, par exemple, qu'en dehors de la géométrie euclidienne ou classique, basée sur le postulat des parallèles, il y en a une infinité d'autres aussi logiques et cohérentes : Dans la géométrie de M. Lowatchewski, qui est « susceptible d'une interprétation concrète » (p. 58), la somme des angles d'un triangle est plus petite que deux droits. Dans celle de Riemann elle est plus grande que deux droits ; tandis qu'elle est égale à deux droits dans la géométrie d'Euclide. (p. 54). Quant à la question : « La géométrie euclidienne est-elle vraie ? » elle n'a aucun sens. « Une géométrie ne peut pas être plus vraie qu'une autre ; elle peut seulement être *plus commode.* » (p. 66.)

Mais alors, vont dire les bonnes gens, quelle est la valeur de l'expression courante « Cela est d'une vérité mathématique » ?

Qu'on me permette encore une citation :

« Les théories mathématiques n'ont pas pour objet de nous révéler la véritable nature des choses ; ce serait là une prétention déraisonnable . . . . Peu nous importe que l'éther existe réellement, c'est l'affaire des métaphysiciens ; l'essentiel pour nous c'est que tout se passe comme s'il existait et que cette hypothèse est commode pour l'explication

sur un terrain convenable finit par germer [1].

On prétend que celui qui le trouve n'en souffle mot. Non, non, c'est une erreur, celui qui l'a trouvé en parle.

Châh-é-Badakhchâni.

25

Celui qui pour toi est (affolé comme) Mèdj-

des phénomènes. Après tout, avons-nous d'autre raison de croire à l'existence des objets matériels? Ce n'est là aussi qu'une hypothèse commode ...» (H. Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*, p. 245.)

Il me vient ici une pensée qu'on voudra bien, j'espère, ne pas trouver saugrenue: Puisque la science ne parvient souvent qu'à une vérité relative et ne se décide pour une opinion que parce qu'elle est *commode*, pourquoi cette intraitable rigueur dès qu'il s'agit de la religion?

La foi est si commode pour atteindre à un certain niveau moral, pour porter le fardeau de la vie, et remplir, tant bien que mal, la tâche qui nous incombe ici-bas; bien commode aussi au jour inévitable, quand arrive pour l'homme « l'instant suprême où l'univers n'est rien »!

1. « Une graine, jetée en bonne terre, produit. Un principe, jeté dans un bon esprit, produit. » (Pascal, *Pensées*, ch. XXV, LXIV.)

noûn [1], ne distingue point la montagne de la plaine : l'homme que ton amour a privé de raison ne fait pas de différence entre sa tête et ses pieds.

Quiconque a trouvé accès auprès de toi, a perdu toute personnalité : celui qui t'a connu ne s'est plus reconnu lui-même [2].

Abou-Saïd.

26

Ce trésor caché [3] n'avait pas manifesté toute sa grandeur, tant qu'il n'avait pas formé *l'homme*, ce prince (de la création).

1. Il y a ici un jeu de mots, *Mèdjnoûn*, qui veut dire « fou », est aussi le nom de l'amant de la célèbre Leyla. Pour sa légende, voy. *Les Perles de la couronne*, p. 14, note, et p. 20, note.

2. « Et, de bonne foi, dites-moi si vous croyez qu'il soit possible de trop aimer Dieu. Quand même on en deviendrait fou, oh ! la belle et naturelle folie ! Les avares deviennent bien fous par amour pour leurs trésors, et quelquefois un homme par amour pour une femme ! » (Mme de la Ferronnays. Lettre citée dans *Récit d'une sœur*, t. I, p. 416.)

3. Dieu. — « J'ai appelé un jour l'homme le premier entretien de la nature avec Dieu. » (Gœthe, *Convers.*, éd. Charpentier, t. II, p. 348.)

Telle une personne qui, dans la nuit noire, est rendue visible par la bougie qu'elle a elle-même façonnée.

Sèhâbi.

27

Dans la croyance des hommes sages et de ceux qui ont découvert la vérité, l'unité court dans toute la série des nombres.

Car, quoique les nombres dépassent toutes limites, ils sont, tant pour la forme que pour le fond, constitués par l'unité [1].

Djâmi.

28

Ce qui existe véritablement, c'est *l'Unité primordiale*; tout le reste est conjectural et imaginaire.

1. « Tout nombre n'est qu'une composition ou une répétition d'unités... On ne peut donc concevoir aucun nombre sans concevoir l'unité, qui est le fondement essentiel de tout nombre possible. » (Fénelon, *Tr. de l'exist. de Dieu*, Ire part., ch. II.)

« Unum si non possem, multa in corpore numerare non possem. » (S. Augustin, *De Libero arbitrio*, II.)

Tout être en dehors de Lui, qui paraît à ta vue, est comme la seconde image de l'œil strabique [1].

Nècîr-ed-dîn de Toûs.

29

Cette beauté enjouée [2] qui nous tient tous dans ses entraves, et nous enivre sans l'aide de la coupe et du vin,

A dit : « N'adorez personne autre que moi. » (Mais) où y a-t-il une personne autre que toi, pour que nous puissions l'adorer [3] ?

Rèzi d'Artimân.

1. Le mot du texte *ahwèl* signifie un homme qui louche, et cette comparaison est parfaitement juste.

Dans le strabisme, les axes visuels ne s'entre-croisent pas sur le point fixé ; l'image de l'objet qu'on regarde se formant dans l'œil dévié en dehors du centre de la rétine (tache jaune), le strabique voit les objets doubles. On dit alors qu'il est affecté de « diplopie ». Un tel individu est un *bigle* ou *bicle* (de *bis-oculus*).

2. La Divinité.

3. « Que vois-je dans toute la nature ? Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que *tout l'être est en vous*, vous épuisez

30

La Bien-aimée est *une*, mais elle a placé devant elle, pour se contempler, plus de cent milliers de miroirs ;

Chacun de ces miroirs a réfléchi son image, suivant le degré de son poli et de sa pureté [1].

Djâmi.

31

Le Nécessaire est indépendant de (l'existence) du bien et du mal. *L'Unité* est indépendante de la série de nombres.

Comme IL voit éternellement tout en soi-même, IL n'a aucun besoin de le voir hors de soi [2].

Djâmi.

et vous engloutissez, ô abîme de vérité! toute ma pensée. » (Fénelon, *Tr. de l'exist. de Dieu*, Ire part., ch. III.)

1. « La complaisance attire en nous les traits des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le miroir reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire. mais selon la capacité et mesure de sa glace : . . . » (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VIII, ch. II.)

2. « La multiplicité est pauvre dans son abondance

32

Du firmanent de l'infinité, rayonne sur chaque atôme le soleil de l'Unité.

Ceux qui ressemblent aux chauves-souris ignorent cela [1]; (mais) qu'y a-t-il de commun entre la lumière éternelle et l'incurable aveugle [2]? Sèhâbi.

33

Je lui demandai: « A qui te destines-tu, toi si belle? » Elle me dit: « A moi-même, car je suis *l'Unique.* »

apparente. l'Infini en tous sens est souverainement *Un*, et souverainement *Tout*. Il est *Tout Etre*, et non *tous les êtres.* » (Analyse de la doctrine de Fénelon par son disciple Ramsay, dans sa *Vie de Fénelon.*)

1. Ces gens, malheureusement pour eux, sont tout à fait incapables d'imiter Saint-Martin (*le Philosophe inconnu*), dont Joubert a dit: « Il s'élève aux choses divines avec des ailes de chauve-souris. » (*Pensées*, titre XXIV, III, 20.)

2. « L'intelligence humaine, sans les rayons de la foi, est comme un aveugle en présence des choses divines . . . » (S. Bonaventure, *Les sept chemins de l'Eternité.*)

« Je suis l'amour, l'amant et l'aimée[1]; je suis le miroir, la beauté et la vision[2]! »

Abou-Saïd.

1. « L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus *Dieu* que *nous*. C'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur... Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le bien-aimé. » (Fénelon, *Lettres spirituelles*.)

2. « ... But the act of seeing and the thing seen, the seer and the spectacle, the subject and the object, are one. » (Emerson's Essays. *The Over-soul*.)





CHAPITRE II

LA CRÉATION ET L'HOMME

> A travers mon sort mêlé d'ombres,
> J'aperçois Dieu distinctement,
> Comme à travers des branches sombres
> On entrevoit le firmament.
>
> V. Hugo, *Les Rayons et les Ombres*.

34

Au temps où les astres et les cieux n'existaient pas encore : alors qu'il n'y avait ni air, ni eau, ni terre, ni feu,

J'apprenais à épeler les mystères de l'Unité, et (cependant) cette forme, cette voix et ce sentiment n'étaient pas encore nés !

Abou-Saïd.

35

C'est un océan qui n'augmente ni ne diminue ; les flots s'y agitent dans un va-et-vient (continuel)[1].

Ce qu'on appelle le monde étant constitué par ces vagues, n'est point stable pendant deux heures, ni (même) pendant deux instants.

Djâmi.

36

Tantôt tu fais d'un dragon le repas d'une fourmi ; tantôt avec l'aile d'un moucheron tu façonnes un Homâÿ[2].

Tu mets en pièces les coupes de cent Khosroès pour en former l'anse de la cruche d'un mendiant[3].

Athîr-ed-dîn d'Akhsikèt.

1. Flux et reflux divin de vie universelle,
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir !...
LAMARTINE, *L'Occident*.

2. Oiseau fabuleux qui a quelque analogie avec le Phénix. (Voy. *Les Perles de la couronne*, p. 102, note.)

3. Tu peux tuer un homme au profit d'une rose,
Toi qui, pour créer l'homme, éteignis un soleil.
SULLY PRUDHOMME, *Les Destins*, III.

37

Si je contemple les formes avec les yeux de la tête [1], c'est parce que dans ces formes il y a des vestiges de l'idée [2].

Ce monde est une représentation [3] et nous sommes au milieu des formes : c'est donc dans l'image seule qu'il est possible de voir l'idée.

Auhèd du Kermân.

1. Le sens visuel, et non la vision mentale. Le mot qui revient plusieurs fois dans le texte est *sourèt* (forme, image).

2. Citons ici un distique du *Mèsnèvi :* « Ce monde est *une pensée* de l'universelle intelligence. L'intelligence suprême est un souverain et les images sont ses envoyés. »

3. Cette expression évoque le souvenir de celui qui a écrit : *Du Monde comme volonté et comme représentation*. Schopenhauer qui goûtait fort Platon, particulièrement sa théorie des Idées, dit quelque part que les idées les plus hautes nous sont communiquées directement par Dieu : mais comme elles ne correspondent à aucun objet sensible, comme d'un autre côté nous éprouvons le besoin de leur donner une expression, nous essayons de les traduire au moyen des formes et des images que nous fournit la nature. (Voy. A. Bossert, *Schopenhauer*, Paris 1904, p. 31.)

38

En cherchant le secret de ce ciel au mouvement circulaire, notre tête a beaucoup tourné comme le compas.

Ce corps semblable à une aiguille [1] a été brisé à la tâche; (mais) hélas! nous ne sommes pas parvenus à débrouiller cet écheveau [2]!

Rèzi de Nichâpour.

39

Toute figure qui apparaît sur le tableau de l'existence, est l'image de celui qui l'a formée [3].

Lorsque l'antique Océan jette une vague nouvelle, on l'appelle vague, mais en réalité c'est l'Océan.

Chèms-ed-dîn du Kermân.

1. A cause de son extrême maigreur.

2. L'écheveau ténébreux que le doute dévide
Se mêle sous leurs pas.
V. Hugo, *Les Contemplations*.

3. Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage!
L'univers tout entier réfléchit ton image...
Lamartine, *La Prière*.

40

Avance dans cette voie jusqu'à ce que la dualité s'évanouisse. S'il y a (pour toi) une dualité, elle sera dissipée par cette marche.

Tu ne deviendras pas *Lui*, cependant si tu fais des efforts, tu arriveras à un point où le sentiment de ta personnalité te quittera[1].

Afzèl[2].

1. Rapprochons du distique final, ces paroles qui furent adressées à saint Augustin : « Je ne serai pas changé en vous, mais vous serez changé en moi : c'est-à-dire à ma ressemblance, par la bonté, la sainteté, etc. » (*Confessions.*)

2. Afzèl-ed-dîn Mohammed, plus connu sous le nom de Bâbâ Afzèl, était natif de Kachân. Philosophe d'une profonde érudition et soufi accompli, il a laissé plusieurs traités fort estimés : entre autres, *Aghâz-o-Endjâm* (Le Commencement et la fin), *Médâredj-el-Kémâl* (Les Degrés de la perfection), etc.

Il a écrit, en outre, des quatrains qui sont de toute beauté, mais dont on ne connaît qu'une faible partie : mes recherches m'ont permis de réunir un certain nombre de ces quatrains disséminés dans différents ouvrages rares et peu accessibles. Je pense qu'on me saura bon gré de les donner dans ce volume.

41

O toi qui es un exemplaire du livre divin; toi qui es le miroir de la souveraine beauté!

Rien de ce qui existe au monde n'est hors de toi; demande (ce que tu désires) à toi-

Le grand Nècîr-ed-dîn de Toûs, qui était contemporain de notre auteur, a composé à sa louange les vers suivants: « Si le ciel sublime exposait les connaissances d'Afzèl et celles des (autres) savants, chacun des anges, interrompant ses cantiques, ferait entendre ce cri: — Afzèl est le plus savant! » (Cf. *Riâz* et *Hèft-Eqlîm.*) On avouera que ce n'est point là un éloge banal, surtout de la part d'un tel homme!

Il est dit dans le *Mèdjmè'ol Focèhâ* (t. I, p. 98) que pendant les guerres qui eurent lieu au temps de Holâkou Khan, la ville de Kachân fut épargnée, sur les représentations de ce même Nècîr-ed-dîn, par égard pour le grand homme qui y avait vu le jour. On ne parla, à ce propos, ni des exigences stratégiques, ni des nécessités inéluctables de la guerre.

C'est ainsi que le pouvoir absolu, rappelant en cela le sabre légendaire de M. Prudhomme, mais opérant en sens inverse, fait parfois du mal, mais peut aussi à l'occasion produire quelque bien.

même, car tu es tout ce que tu veux être[1] !

Afzèl.

42

Les êtres de l'univers sont pleins de maux qui veulent des remèdes ; ils demandent leurs subsistances à la table de la munificence (divine).

Personne ne peut exister sans besoins : le pauvre souhaite des aliments et le roi de l'appétit[2] !

Sèhâbi.

43

Les atômes des deux mondes n'ont pas de prééminence les uns sur les autres. Il

1. « Saint Augustin nous dit qu'après avoir longtemps cherché Dieu dans les objets qui l'environnoient, il le trouva enfin au dedans de lui-même. » . . . « Il est si près de nous qu'il entend le moindre mouvement de nos lèvres, la parole même la plus intime. » (Sainte Térèse, *Le Chemin de la perfection*, trad. par le P. Bouix, ch. XXIX.)

2. Some hae meat that canna eat:
And some would eat that want it;

BURNS, *Grace before Meat.*

n'existe personne n'ayant des liens de parenté avec une autre personne.

Tous les habitants du monde possèdent une égale dignité; dans une circonférence, aucun point n'est supérieur à un autre [1].

Fèÿzi du Dekan.

1. Qu'on veuille bien me permettre de rapporter ici une petite conversation survenue à propos de ce quatrain. C'est un commentaire naturel et spontané qui ne sera peut-être pas dénué d'intérêt.

Un jour, un ami ayant aperçu ma traduction, la prit et la lut avec approbation; puis il me demanda à quelle époque ces vers avaient été composés? — Vers la fin du XVI[e] siècle répondis-je. Il parut réfléchir un moment. — Après tout, s'écria-t-il, les philosophes et les moralistes ont souvent exprimé des pensées analogues. — Assurément, répondis-je, on a plus d'une fois énoncé cette maxime, mais elle n'a réellement été mise en pratique qu'à des époques privilégiées et malheureusement trop rares . . . — Surtout en Orient! s'exclama mon ami, en me regardant d'un air narquois. — Vous pourriez bien vous tromper en ceci, et il me serait facile de vous citer des exemples; avez-vous lu le récit de l'entrée du calife Omar à Jérusalem? — Je ne m'en souviens plus.

— Omar avait en commun avec un de ses

44

Ne va pas croire que j'existe par moi-même, ou que j'aie parcouru de mon propre mouvement ce redoutable chemin.

soldats un chameau, dont chacun se servait à tour de rôle : telle était la règle dans toute l'armée, une monture pour deux hommes de guerre. Or, comme en approchant de la ville, ce fut le tour de son compagnon de monter sur la bête, le calife lui céda la place sans aucune hésitation : et lors de l'entrée triomphale à Jérusalem, on vit, spectacle peu commun, le chef suprême d'une nation victorieuse s'avancer à pied, dans la poussière, à la tête de son armée !

— Voilà en effet un bel exemple : on ne peut pousser plus loin le respect de l'égalité. Mais cela remonte aux premiers temps de l'islamisme, à une époque où la ferveur du sentiment religieux... Mon ami s'arrêta court, comme quelqu'un qui craint d'en avoir trop dit ; il y eut un silence embarrassé : pour y échapper, je fis cette remarque, qui me parût, après coup, tout à fait baroque : — Oui, cela s'est passé plus de onze siècles avant la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Ensuite, je racontai une autre anecdote, qui montre qu'en Orient, le mérite et la valeur personnels peuvent souvent abolir les inégalités de fortune et de rang.

Mon être et mon non-être dérivent de son existence ; (autrement), qui suis-je, moi ? où et quand étais-je ?

Mîr Mèkhtoûm.

45

Pareil à un miroir, dans sa main, tu sem-

L'Atâbek Qézél-Arselân ayant manifesté le désir de voir Nézâmi, il lui fut répondu que le Cheÿkh n'avait pas coutume de visiter les princes et les grands. Le roi alla donc lui-même trouver Nézâmi dans sa retraite : il lui parla longuement, et le pria de lui accorder son amitié ; puis, au moment de le quitter, le « Lion rouge » (telle est la signification du surnom de ce prince) baisa respectueusement la main de l'humble vieillard. Il faut dire que ce vieillard, au corps débile mais à l'intelligence puissante et lumineuse, était le plus grand poète de l'Iran.

Qui sait si une voix secrète n'avait pas averti le terrible Atâbek que la gloire du poète durerait plus que celle du conquérant ? Toujours est-il qu'actuellement, Qézél-Arselân, comme tant d'autres monarques, est à peu près oublié ; tandis que Nézâmi, malgré sept cents ans révolus, « est jeune encor de gloire et d'immortalité ». (Cf. *Tèzkèrè* de Daulèt-châh, art. *Nézâmi*.)

bles beau ; tu te montres de ce côté-ci, quoique tu sois de l'autre côté.

Lui te voit, car il est l'œil même de ton existence [1], (mais) tu ne le vois pas, parce que tu n'es que son reflet ! Sèhâbi.

46

Ni toi, ni moi ne parviendrons à connaître les secrets de l'éternité ; nous ne trouverons, ni l'un ni l'autre, le mot de cette énigme.

La question qui nous concerne se traite derrière un rideau ; quand le rideau tombera, tu ne seras pas là, ni moi non plus [2] !

Abol-Haçan de Kharaqân.

1. Il y a ici un double sens *ihâm :* Le mot *èïn* (œil) signifie encore « essence », « la chose même ». On peut donc aussi traduire : « car il est ton existence même ».

2. Ou bien : « Il n'y aura plus de *toi* ni de *moi !* » Peut-être est-ce là une allusion à l'absorption dans le grand Tout.

Cheÿkh Abol-Haçan de Kharaqân (bourg du district de Bastâm) est un des plus grands mystiques de la Perse. Ses faits et gestes et les miracles opérés par son immense piété sont relatés dans les ouvrages spéciaux, notamment dans le *Nèfèhât* de Djâmi.

47

Tout homme parvenu à connaître Dieu, est libre, et se trouve toujours satisfait dans la bonne et la mauvaise fortune [1].

Pourquoi attaches-tu ton cœur à cette existence, lorsque, pareil à une bulle d'eau, ton être est constitué par un nœud sur du vent [2] ? Mirza Abou-Saïd.

1. « Les effets de cette liberté sont une grande suavité d'esprit, une grande douceur et condescendance à tout ce qui n'est pas péché. » « Les occasions de cette liberté sont toutes les choses qui arrivent contre notre inclination. » (Saint François de Sales, *Épitres*, liv. II, ép. 1, *A une dame veuve*.)

Saint Paul avait déjà dit : « Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » (II Corinth., III, 17.)

Quand les philosophes stoïciens déclaraient que *le sage seul est libre*, ils avaient l'intuition de cette grande vérité.

En envisageant les choses à un point de vue pratique et terre à terre, la proposition reste toujours vraie : « Elle (la liberté) est au service de l'homme ignorant comme un rasoir entre les mains d'un singe . . . Quand l'homme sera parfait, il sera libre. » (Ch. Mismer, *Principes sociologiques*, Paris, F. Alcan, 2e éd., p. 113.)

2. Le nœud c'est la partie matérielle ou corps,

48

Dans le cercle de l'être, l'homme pacifique est à la fois la ligne de l'espérance et le point de la crainte [1].

Tandis qu'il suit sa marche, c'est une caravane immense; le lieu où il descend est la primitive contrée. Sèhâbi.

49

Quand *l'Unité* se manifeste dans la pluralité, elle se trouve masquée par les voiles des différents modes [2].

Ces modalités sont la répétition de notre existence; (ainsi) nous sommes tenus éloignés de nous-mêmes par notre propre répétition [3].

Bâbâ-Châh de l'Érâq.

dont la vie est entretenue par la respiration de l'air ou « vent ».

1. L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
LAMARTINE, *L'Homme.*

2. « Plus on multiplie les nombres, plus on s'éloigne de l'être précis et réel qui n'est que dans l'unité. » (Fénelon, *Traité de l'exist. de Dieu*, IIe part., ch. V, II.)

3. « O Dieu! il n'y a que vous. Moi-même, je

50

Pour celui que toujours la grâce de Dieu accompagne, le roi est égal à un mendiant, et le mendiant vaut un roi.

Dans la forme des créatures, il voit le sens divin; car, en vérité, l'homme est fait à l'image de Dieu [1].

Kâhi de Kaboul.

51

Que tu recherches un objet, ou que tu en détournes les yeux et le repousses, il n'est autre chose que ta propre vue.

ne suis point, je ne puis me trouver dans cette multitude de pensées successives, qui sont tout ce que je puis trouver de moi... Oh! qui me tirera des nombres, des compositions et des successions, qui sentent si fort le néant? » (Fénelon, *ibid.*)

1. « Pourquoi nous aimons-nous nous-mêmes en charité? Certes, c'est parce que nous sommes l'image et ressemblance de Dieu. Et puisque tous les hommes ont cette même dignité, nous les aimons aussi comme nous-mêmes, c'est-à-dire, en qualité de très-saintes et vivantes images de la Divinité. » (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. X, ch. XI.)

Jusqu'à quand diras-tu « celui-ci est mauvais, celui-là est bon »? L'homme que tu n'es pas, comment le connais-tu [1]?

Sèhâbi.

52

Concernant la création du monde et notre existence éphémère, nous n'avons rien compris si ce n'est notre ignorance.

Nous stupéfier semble avoir été le but de toutes choses; ô Seigneur! quel est donc le but de notre stupéfaction [2]?

Sèhâbi

1. « Nous ne pouvons avoir aucune connaissance de ce qui est hors de nous que par l'entremise des idées qui sont en nous. » (*Logique de Port-Royal.*)

C'est Lamartine, je crois, qui a exprimé cette pensée profonde dans sa concision : « Le spectacle est dans le spectateur. »

2. « Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables : nous n'enfantons que des atômes, au prix de la réalité des choses. » (Pascal, *Pensées*, Ch. II, 1.)

53

Si (l'idée de) rose passe dans ton esprit, tu deviendras rose ; et si (tu songes au) rossignol éperdu, tu seras rossignol [1].

Tu es la partie, Dieu est le Tout ; si pendant quelques jours tu t'appliques à penser au Tout, tu te fondras dans le Tout [2].

Djâmi.

54

Regarde de bon œil tout homme que tu rencontres, car il est bon, ayant été créé et voulu tel par le Très-Haut [3].

1. Un esprit distingué du XVIIIe siècle, le Marquis Caraccioli, a dit : « La félicité de chaque homme est relative à ses penchants et à son état : il y en a qui la placent dans une statue, dans un tableau et qui deviennent eux-mêmes statues et tableaux, à force de s'en occuper. » (*La Conversation avec soi-même*, ch. IV.)

2. La pensée suivante du célèbre philosophe américain Emerson, résume, en quelque sorte, ce quatrain de Djâmi : « The simplest person, who in his integrity worships God, becomes God. » (Emerson's Essays, *The Over-soul.*)

3. Qui méprise le moindre au plus grand fait [outrage,

Ne critique pas mon état de pénurie et de dénûment; peut-être que l'Ami [1] aime à me voir ainsi [2].

Sèhâbi.

Parce que de ma main l'un et l'autre est [l'ouvrage.

P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. III, ch. LVIII.

1. Dieu.

2. Reportons-nous un moment à l'époque de la grande controverse sur le Quiétisme. De tous côtés on entendait parler des dangers de cette doctrine; le déchaînement contre celle qu'on accusait d'enseigner *un nouvel Évangile* était général. Mme Guyon fut enfermée dans le donjon de Vincennes, puis de là transférée à Vaugirard, où elle restait toujours prisonnière. Son dénûment était extrême. et les détails qu'elle en donne dans sa correspondance sont navrants; manquant de linge et de hardes. elle emprunte aux sœurs une jupe qui se trouve être trop petite. Alors. elle écrivit au curé de Saint-Sulpice pour se plaindre et pour lui reprocher les *tromperies* qu'il lui avait faites.

Dans une de ces lettres, la noble femme écrit ces mots qui font tressaillir le cœur: « Je prie Dieu qu'il vous fasse sentir que je suis à lui. et que c'est lui en moi que vous maltraitez. » (Cf. M. Matter. *Le Mysticisme au temps de Fénelon*, 2e éd., Paris, Didier, ch. XIV.)

55

Sur la page de l'existence, comme la plume, *nous passons* : après y avoir tracé l'expression de nos chagrins, *nous passons*.

Dans cet orageux océan qui est sans limites, pareils aux flots consécutifs, l'un après l'autre, *nous passons* [1] !

Fékri du Khoraçân.

56

Tout homme à qui l'Unité a dévoilé ses mystères, a vu et entendu *Un* dans tout et tout dans *Un*.

Je me disais que je décrivais mon propre état : lorsque j'eus considéré la chose, c'était l'état du monde entier [2] !

Sèhâbi.

1. Like as the waves make towards the pebbled [shore,
So do our minutes hasten to their end;
SHAKESPEARE, *Sonnets*.

2. Alors, j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la [terre . . .
LAMARTINE, *A M. F. Guillemardet*.

57

Seigneur! qu'il est doux de rire sans (ouvrir) la bouche. Sans le secours des yeux, de considérer les créatures du monde.

Assieds-toi et voyage, car il est excessivement agréable de parcourir la terre sans se fatiguer les pieds [1] ! Afzèl.

58

O compagnons! nous qui avons chacun nos douleurs, nous tirons tous notre origine de la même essence pure.

Pourquoi nous blesser mutuellement le cœur, ô Gheÿrèt? en un clin d'œil nous allons tous redevenir poussière [2] !

Gheÿrèt de Hamadân.

1. Le sens de ce quatrain est conforme à la théorie aristotélique du plus grand bonheur accessible à l'homme. Par l'acte de la pensée qui contemple, le sage peut arriver à la béatitude parfaite. (*Eth. Nicom.*)

Pour le philosophe de Stagire, la pensée étant la forme la plus indépendante et la plus noble de notre activité, cette vie contemplative rapproche l'homme de la vie même des dieux.

2. Une femme d'un esprit délicat, grande admiratrice de Khèyyâm, et qui mérite d'être écoutée,

59

L'existence (première) est un océan, et ces formes sont des poissons; nous sommes les poissons ayant la mer pour milieu.

Quoique le poisson se trouve plongé dans l'Océan, comment posséderait-il la connaissance de cet Océan [1]?

Hèdâÿèt.

car elle a connu les vicissitudes et les amertumes de la vie, a écrit :

« A quoi bon ces ambitions, ces jalousies, ces haines et ces plaintes? A quoi bon ces malices? Pourquoi faire, ces convoitises insensées, ces âpres poursuites?... Demain, ce soir, tantôt peut-être, un son de cloche sinistre va retentir, un coup mystérieux va être frappé à la porte de la vie... » (Mme Blanchecotte, *Le long de la vie*, p. 81.)

1. Réza-Qouli Khân, dont Hèdâÿèt est le surnom poétique, a pour ainsi dire, condensé dans ce quatrain un apologue familier aux mystiques persans :

Djâmi raconte dans son *Sèbhèt-ol-Abrâr* (Eqd VI) que certains poissons, entendant toujours vanter l'Océan et enthousiasmés par ces récits merveilleux, conçurent un violent désir de le connaître. Ils se dirigèrent de différents côtés; cependant, malgré leurs ardentes recherches, « ils n'en trouvèrent ni

60

Celui qui t'a accordé la couronne et le pouvoir royal, nous a donné en partage tous les éléments de la misère.

Il a revêtu d'habits tous ceux chez qui il a vu des défauts; à ceux qui en étaient exempts il a laissé pour (tout) vêtement leur nudité!

Sèrmèd de Kachân.

61

O Seigneur! fais-moi parvenir la bonne nouvelle de l'union; délivre-moi de l'accessoire et donne-moi le principal.

nom ni trace ». Mais voici qu'un pêcheur pose ses filets, prend les poissons et les étend tous sur la terre ferme. Quelques unes de ces malheureuses bêtes parvenant à s'échapper, se traînent péniblement vers la mer où elles se jettent à demi mortes.

Vivifiés par l'onde bienfaisante, les poissons connurent alors cet Océan, qu'ils n'avaient pas découvert « tant qu'ils y étaient plongés »!

La nature et les hommes, disait Gœthe, sont tellement pénétrés de divin, que ce divin nous soutient: « nous vivons, nous nous mouvons, et nous existons en lui . . . » (*Conversat.*, t. II, p. 266.)

Jusqu'à quand faut-il voir ces saisons toujours pareilles [1] ? Accorde-moi une saison en dehors des quatre saisons (connues) [2] !

Bèhâï d'Amol.

62

Qu'est-ce que le cœur? une ardeur qui brûle dans notre poitrine. Et le corps? la cible des peines, des douleurs et des calamités.

En un mot, nous voyons liguées contre notre existence, d'un côté la mort, et de l'autre côté la vie [3] !

Mo'mén de Yèzd.

1. Le vieux Kant disait aussi avec indifférence : « C'est de même chaque année, et toujours de même. » (Cf. V. Cousin, *Fragments et Souvenirs*, 1857.)

2. « Ce sera au Ciel où tout sera printemps quant à la beauté, tout automne quant à la jouissance, tout été quant à l'amour. Il n'y aura nul hiver . . . » (Saint François de Sales, *Épitres*, liv. VIII, ép. 46.)

3. Tu te dis en tremblant, mon frère : « Il faut [mourir. »
Cependant la Mort seule est clémente et [délivre.

63

L'homme est la plus noble des créatures; les deux mondes sont des signes [1] qui proclament son rang illustre.

Dans l'annihilation de son néant [2] il y a des sommes d'existence; après la négation de la négation tout devient affirmation [3].

Adjèm-Qouli Bèg.

64

Quelque complète et variée que soit la

Chaque jour te vieillit et te fait plus souffrir ;
Tu devrais avoir peur en songeant: « Il faut
[vivre. »

FRANÇOIS COPPÉE, *Bon conseil.*

1. Ou des « versets » le mot *âyât* (plur. de *âyèt*) ayant les deux sens.

2. Ou « non-être » c'est-à-dire son existence terrestre.

3. Suivant la doctrine de Descartes, la limite étant une négation, le Fini est une idée négative; il en est de même de l'Indéfini qui est l'idée d'une limite pouvant toujours être reculée. Tandis que l'*Infini* qui est la négation de la limite, c'est-à-dire la négation d'une négation, est une idée positive.

conformation de l'homme, sans l'amour il ne parvient à l'intelligence d'aucune chose [1].

Voici une chambre obscure pleine de peintures et d'ornements, voyons sur quel endroit va tomber un rayon de soleil.

Sèhâbi.

65

Nous sommes des marionnettes et le Ciel est un joueur de marionnettes; ceci est au propre et non au figuré.

Nous jouons (un moment) sur la scène de l'existence; puis voici que nous rentrons l'un après l'autre, dans le coffre du néant [2].

Khèyyâm.

1. « A mind might ponder its thought for ages, and not gain so much self-knowledge as the passion of love shall teach it in a day. » (Emerson, *Essays*.)

2. En un langage plus relevé, Guez de Balzac a écrit : « Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel . . . » (*Socrate chrestien*, discours VIII.)

Le texte qui m'a servi est pareil à celui de M. J. B. Nicolas (quat. 231). Parfois, comme dans le manuscrit publié par M. E. H. Allen, l'ordre

66

Je crains de partir sans avoir connu le royaume de l'âme, de sortir de ce monde sans avoir exploré le monde.

Comment de la contrée du corps passerai-je dans le royaume de l'âme, n'ayant pas visité ce royaume pendant mon séjour dans le monde corporel [1] ?

Fakhr-é-Râzi.

des deux premiers vers se trouve interverti, ce qui, à mon avis, est moins bon.

1. Le poète veut dire, je pense, que celui qui prétend à l'immortalité doit, pour ainsi dire, faire son apprentissage dès cette vie, en fortifiant son âme et en réprimant les instincts de la nature grossière. Car, comment pourrait-il vivre de la vie de l'esprit, si dans ce monde il n'a jamais réussi à se détacher de la matière ?

« Ne serez-vous pas bien heureuse de commencer en ce monde la vie que vous continuerez éternellement en l'autre. » (Saint François de Sales, *Épitres*, liv. VI, 78.)

Dans la *Relation de l'ambassade au Kharezm*, publiée et traduite par M. Schefer, on trouve ce quatrain (p. 100 du texte), avec une leçon différente pour les deux premiers vers. La variante n'est pas très bonne : le second vers n'a même

67

Tu n'étais rien lorsqu'on t'a donné un corps et une âme; on t'a doué de la faculté et du pouvoir d'accomplir des œuvres.

Pourquoi te plains-tu de ce que l'on t'a accordé ou refusé, puisque tout ce que tu possèdes tu l'as reçu gratuitement?

Nèzirî de Nichapoûr.

68

Tantôt je me vois lumière des régions sublimes, tantôt je ne suis qu'ombres et ténèbres.

Ma vision s'étend au delà des cieux, et ma personne est dans la terre; que faire Seigneur! et que dois-je penser de moi [1]?

Sèhâbi.

pas la mesure : naturellement la traduction se ressent de ces défectuosités.

Le texte qui m'a servi concorde avec celui du *Riâz-ol-Aréfîn* (p. 228) et fournit un sens cohérent. Rappelons, en passant, que les deux ouvrages susdits sont du même auteur: Réza-Qouli Khân, surnommé Hèdâÿèt.

1. « Le monde est dans les ténèbres, mais

69

Ah! comment mon cœur pourrait-il jamais se détacher de toi, ou chercher à connaitre d'autres personnes que toi?

S'il renonçait à ton amour, qui pourrait-il aimer? Et s'il quittait ta rue, où pourrait-il aller?

Nèdjm-ed-dîn du Khârèzm. [1]

l'homme est plus élevé que son séjour: il porte ses regards plus haut.... » (Jean-Paul.)

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient [des cieux;

LAMARTINE, *L'Homme.*

1. Quel était ce cheykh à l'âme enthousiaste, se demandera peut-être le lecteur. Nèdjm-ed-dîn est une des plus nobles figures du mysticisme iranien: ses paroles remarquables et ses actions édifiantes se trouvent consignées dans le *Nèfehât* et les autres ouvrages spéciaux. Douze de ses disciples devinrent à leur tour des maîtres illustres (Rèza-Qouli Khan, *Relation*). Bornons-nous à citer Mèdjd-ed-dîn de Bagdad, Seyf-ed-dîn de Bâkhèrz, Nèdjm-ed-dîn Râzi et Sa'd-ed-dîn Hèmèvi.

Son intelligence était si vive, qu'à l'époque où il étudiait encore, il sortait invariablement vainqueur de toutes les discussions. S'il avait vécu en Europe, on aurait pu lui décerner le titre de

70

Le vin dont j'ai goûté, n'est pas tel qu'on puisse reprendre connaissance après en avoir bu; l'ivresse où je me trouve n'est point de celles dont on se réveille.

doctor irrefragabilis; ses concitoyens l'appelèrent Nèdjm-ed-dîn le Grand. Certes, ce surnom lui convenait, car il fut grand, non seulement par son enseignement, mais encore par sa vie, et aussi par sa mort, comme on va le voir.

Un jour, il réunit ses disciples et leur parla ainsi: « Un immense incendie va bientôt s'étendre de l'Orient à l'Occident; il faut que chacun de vous retourne dans sa patrie. » Les compagnons étonnés demandèrent s'il n'était pas possible d'arrêter le fléau? « Non, répondit-il, et je sais que je dois périr en cette occasion. » Les disciples voulaient emmener le cheÿkh avec eux; mais à toutes leurs objurgations, il répondait par ces simples mots: — *Il ne m'est pas permis de partir.*

Bientôt, comme un ouragan dévastateur, les hordes de Tchènguîz Khan fondirent sur le Khârèzm, pillant et massacrant tout sur leur passage. Lorsque les Mogols approchèrent de la ville, le Cheÿkh ayant revêtu son manteau, fit une ample provision de pierres, prit une lance et s'avança bravement à leur rencontre, leur jetant d'abord les pierres qu'il avait sur lui.

Une (seule) coupe (du vin) de ta resplendissante beauté suffit pour me dégoûter à jamais de l'existence et du néant !

Nèdjm-ed-dîn du Khârèzm.

Le combat se termina par une lutte corps à corps, et lorsque Nèdjm-ed-dîn tomba enfin, percé de flèches, il tenait un Mogol par la natte (*Kâkol*) de ses cheveux. La constance qui caractérisait tous ses actes, ne se démentit point même alors : sa main, après sa mort, demeura aussi ferme que son cœur l'avait été durant sa vie. Malgré des efforts répétés, il fut impossible de dégager le barbare, et finalement on dut sacrifier le précieux appendice. Cet évènement eut lieu en 618 (H.), ou 1221 (J.-C.).

On a observé (Lucien, dans son Dialogue du Parasite), que de tous les philosophes de marque, Socrate est le seul qui ait jamais été à la guerre : l'exemple de Nèdjm-ed-dîn nous montre qu'un vrai mystique peut aussi, à l'occasion, combattre et mourir pour la terre des ancêtres.

Réza-Qouli Khân qui a visité le tombeau du Cheÿkh, lors de son ambassade au Khârèzm, en parle dans la *Relation* qu'il a donnée de ce voyage, et rapporte sommairement les circonstances de sa mort. (Cf. trad. de M. Schefer, pp. 141, 142.) Dans le *Riâz*, il donne un récit plus détaillé et qui se rapproche du nôtre, basé principalement sur le *Hèft-Èqlîm*.



CHAPITRE III

LA SCIENCE ET L'IGNORANCE

CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

. . . — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité?

A. DE MUSSET, *L'Espoir en Dieu.*

71

Si pendant un moment tes passions se trouvent subjuguées, la science de tous les prophètes te sera révélée.

Cette image invisible que l'univers recherche, se reflètera dans le miroir de ton entendement.

Djèlal-ed-dîn Maulèvi.

72

Jusqu'à quand t'attacheras-tu aux conjectures et à l'imitation (d'autrui)? Laisse là les quatre éléments et les cinq sens [1].

Si c'est la connaissance de ton Dieu que tu recherches, scrute ta propre personne et reconnais ton Dieu [2].

Afzèl.

73

Je lui dis: « Tout l'empire de la beauté t'appartient intégralement. Le soleil du firmament est un atôme sous ton ombre protectrice ».

1. Les quatre éléments: l'eau, la terre, l'air et le feu. C'est-à-dire abandonne les controverses oiseuses.

2. « Il ne faut point la chercher, cette lumière, au dehors de soi: chacun la trouve en soi-même; elle est la même pour tous... Elle n'est point nous-mêmes: elle n'est point à nous: elle est infiniment au-dessus de nous: cependant elle nous est si familière et si intime, que nous la trouvons toujours aussi près de nous que nous-mêmes. » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, IIe partie, ch. IV.)

Elle répondit : « Tu te trompes ; on ne peut pas trouver notre trace ; tout ce que tu connais de nous n'est que ton propre fonds ! »

Afzèl.

74

Si tu lis un seul feuillet de notre livre, tu en demeureras éternellement stupéfait ; ô heureuse stupéfaction [1] !

Et si, pendant un instant, tu assistes aux leçons du cœur, tu pourras faire assister les maîtres à tes leçons [2].

Soltân-Vèlèd.

75

Celui qui possède la science divine, ne peut parler des mystères cachés ; celui qui

1. O mystère d'amour ! ô mystère profond !
Abîme inexplicable où l'esprit se confond !
Qui de nous osera, philosophe ou poète,
Dans cette sombre nuit plonger avant la tête ?

TH. GAUTIER, *Magdalena.*

2. Si ton cœur était droit, toutes les créatures
Te seraient des miroirs et des livres ouverts...

P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. II, ch. IV.

est parvenu à l'union, ne peut en décrire la nature.

Lorsque la goutte a rejoint la mer et y a disparu, la (partie) perdue ne peut pas désigner le (tout) dont elle était séparée [1].

Hakîm Mirza Mohammed.

76

O Sâdeq! puisque pour toute denrée tu n'as que du savoir, ne t'afflige point, car c'est ici une question d'offre et de demande [2]:

Si personne ne te recherche, cela est facile

1. « Cet esprit, purifié et perdu en Dieu, est chose si subtile et si anéantie en elle-même, que l'homme ne peut ni la connaître ni la comprendre; il est semblable à une goutte d'eau jetée dans la mer; si vous essayiez de rechercher cette goutte, vous ne trouveriez que de l'eau de mer: et, de même, si vous recherchiez cet esprit, après qu'il s'est perdu en Dieu, vous ne le retrouveriez que devenu comme Dieu par participation. » (Sainte Catherine de Gênes, *Vie*, édit. de Gênes, ch. XXXV, p. 92; cité par le Vte M. T. de Bussierre.)

2. J'emploie à dessein cette expression moderne, pour mieux rendre la pensée du poète. Le texte porte: « c'est une question de négoce » (*saudâgari*).

(à comprendre) : les marchandises de grande valeur sont moins souvent demandées [1].

Mirza Sâdeq.

77

Ces gens qui ont reconnu le chemin et sont partis, nous ont quittés sans donner à personne des indices de la certitude.

Ce nœud que nul homme n'a été capable de dénouer, chacun d'eux y a ajouté un (autre) nœud, puis s'en est allé !

Nècîr-ed-dîn de Toûs [2].

1. « Il se vend plus de harengs que de soles. » (Dicton populaire français.)

2. Nècîr-ed-dîn de Toûs, connu principalement comme astronome, était de plus un grand philosophe. Le roi Holâkou Khân, qui estimait son caractère et son vaste savoir, le traitait avec beaucoup d'égards et faisait grand cas de ses avis. Plus d'une fois il eut à se louer d'avoir écouté ce sage conseiller.

Quand Holâkou se fixa à Marâghè, il fit construire un magnifique observatoire, au sommet d'une montagne située au nord de la ville. Là, Nècîr-ed-dîn, avec l'aide de quelques autres astronomes, fit ses observations et dressa ses éphémé-

78

Tu n'as besoin de questionner personne, ni d'entendre des réponses ; adresse-toi (seulement) aux prunelles de tes yeux.

Tu as des yeux, et le monde se déroule devant tes regards ; après cela, quel maître et quel livre te faut-il [1] ?

Sèhâbi.

rides célèbres dans tout l'Orient : les fameuses *Tables Ilkhaniennes*.

Outre ses ouvrages scientifiques, Nècîr-ed-dîn a laissé plusieurs traités sur des questions de philosophie et de morale. Qu'il nous suffise de citer l'*Auçâf-ol-Achrâf* et l'*Akhlâq-é-Nâcéri*. Ce dernier livre, qui est une œuvre d'une très haute valeur, est universellement connu et apprécié.

1. Heaven
Is as the book of God before thee set.
Wherein to read his wondrous works.

MILTON, *Paradise lost*, (VIII, 67.)

« C'est un livre qui contient la parole de Dieu ; mais en un langage que chacun n'entend pas. Ceux qui l'entendent par la méditation, font fort bien de s'en servir, comme faisait saint Antoine, qui n'avait nulle autre bibliothèque. » (S. François de Sales, *Épitres*, liv. I, 31.)

79

Plus tu poursuivras la philosophie, plus tu t'éloigneras (du but) : tandis que tu comptes les étoiles, tu es dans la plus grande obscurité [1].

Cet aveugle à qui tu demandes ton chemin, comprend bien que tu es encore plus aveugle que lui.

Fèÿzi du Dekan.

1. La certitude — hélas, insensés que nous [sommes
De croire à l'œil humain! —
Ne séjourne pas plus dans la raison des [hommes
Que l'onde dans leur main.
V. Hugo, *Les Voix Intérieures.*

Feÿzi assimile le savant à un astronome comptant les étoiles au milieu des ténèbres ; comparaison aussi juste que poétique. Voici maintenant une image moins noble, elle est du célèbre physiologiste Magendie : « Quant à moi, je suis beaucoup plus humble, *je me compare à un chiffonnier* : avec mon crochet à la main et ma hotte sur le dos, je parcours le domaine de la science, et je ramasse ce que je trouve. » (*Éloge de Magendie* par Claude Bernard.)

Voilà donc le rôle du savant défini par un savant ! Notez que ce n'est point là un cas isolé : telle a été, telle est encore la disposition d'esprit d'un certain nombre de savants.

80

Le mystique formera ton cœur et ton âme ; il en arrachera les ronces, et en fera un parterre de fleurs.

L'homme accompli peut amender tout le monde, comme une bougie allume mille autres bougies.

Qâdéri de l'Indoustan.

81

Ô toi qui, semblable à l'écriture, est parvenu à l'union avec le *papier*; pour tout profit tu n'as que les caractères et les taches du *papier* [1].

Personne ne progresse par la (seule) science des livres [2]. Oui vraiment, on ne

1. Les mots *khatt* et *khâl* de ce distique offrent un double sens : Le premier désigne, outre l'écriture, le duvet qu'on remarque parfois sur un jeune visage. Quant à *khâl*, il signifie « moucheture, tache » et aussi « grain de beauté ».

2. « Ce n'est pas l'étude, mais la grâce qui nous donne cette lumière ; ce n'est pas la science, mais la conscience qui la saisit pour en jouir. » (Saint Bernard, *Livre de la conversion.*)

peut pas voler avec des ailes de *papier* [1] !

Ghyaça Halvâï.

82

Sur l'origine et la fin des choses, écoute une parole que tu n'entendras de personne autre que nous :

L'univers, de toute éternité et jusqu'à la perpétuité des temps, n'est qu'un seul discours ; celui qui le prononce est Dieu et celui qui l'entend, Dieu [2] !

Zèhirâ.

83

Celui dont la nature et le caractère ne sont pas purs, n'offre point de stabilité dans son enseignement, ses discours et sa doctrine.

Chez les hommes d'un méchant naturel,

1. Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

LAMARTINE, *Dieu*.

2. Si je ne me trompe, c'est d'Alembert qui a dit : « L'univers n'est qu'un fait unique, une seule et grande vérité. »

la science retourne à l'ignorance [1]; dans l'organisme du serpent, l'eau de la vie se change en venin [2].

Ali-Réza *Tèdjèlli.*

84

Le cœur est l'habitation de l'amour, et non des facultés intellectuelles [3]; comme tu

1. Hakîm Sènâÿ a écrit: « C'est lorsque tu auras acquis la science que tu devras (surtout) craindre la cupidité: car le voleur qui vient de nuit avec une lumière, enlève les effets les plus précieux! »

Sous une forme moins pittoresque, Nicole exprime une idée analogue, quand il dit: « Ce n'est point la raison qui se sert des passions, mais les passions qui se servent de la raison pour arriver à leurs fins. »

Learning itself, received into a mind
By nature weak, or viciously inclined,
Serves but to lead philosophers astray...

COWPER.

2. Pour l'eau de la vie ou de l'immortalité, voir *Les Perles de la couronne*, p. 29, note.

3. Love seldom haunts the breast where learning [lies.

POPE.

y as logé la raison, il s'en est trouvé attristé.

Tiens ceci pour certain : elle tombe vite en ruines la maison où descend tout autre que son propriétaire [1].

Sèhâbi.

85

Dans la recherche de la coupe de Djèm [2], par l'effet de ta courte vue, à tout moment tu te livres à de vaines conjectures.

Va, procure-toi des yeux ! car chaque atôme

« C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » (Pascal, *Pensées*, ch. IX, XIX.)

1. On peut voir par ceci que les Persans ont une certaine répugnance à laisser des étrangers occuper leurs maisons. De fait, jusqu'à ces temps derniers, il fallait quelques circonstances particulières, comme un long voyage ou des revers de fortune, pour décider un Persan à louer sa maison. Toutefois depuis un quart de siècle, les habitudes ont changé à cet égard, surtout dans la capitale, grâce à l'affluence des Européens.

2. Pour la coupe, ou le miroir, de Djem et ses propriétés merveilleuses, voyez *Les Perles de la couronne* (p. 94, note).

de poussière est, pour celui qui sait voir, un miroir qui révèle un monde [1] !

Afzèl.

1. Il fut un jour question de ce quatrain, un des plus beaux de la littérature persane, au cours d'un entretien que j'avais avec Mirza Abdol-Rahîm d'Ispahan, homme fort instruit et poète distingué. Le Mirza me soutint que dans ces vers, Bâbâ Afzèl, par une intuition de génie, avait prévu la découverte du microscope. Il me fit observer que le nom persan de cet instrument, *zèrrè-bîn* (qui voit les atômes), reproduit exactement les termes du quatrain.

Quoi qu'il en soit, environ trois siècles après Bâbâ Afzèl, le microscope était inventé, et l'homme, pourvu de cet *œil* nouveau, découvrait un monde encore inexploré : « le monde des infiniment petits ». On sait comment de nos jours ce domaine a été élargi par les magnifiques travaux de Pasteur, et quels précieux avantages l'humanité a retirés des découvertes de l'illustre savant.

Puisque j'ai signalé cette opinion de Mirza Abdol-Rahîm, j'ajouterai que de telles rencontres ne sont pas rares chez les mystiques persans. Voici un second exemple, c'est un distique du *Golchènè-Râz*, poème célèbre composé en 1317 (J.-C.) : « *Le noir*, si tu savais, est *la lumière* essentielle ; au milieu des ténèbres est située l'eau de la vie. » Il me semble, qu'avec un peu de bonne volonté, on

86

Si on boit une gorgée de la coupe du savoir (mystique) et qu'on arrive à ne plus connaître ces entraînements des passions,

Oh ! alors, comment le cœur du sage pourrait-il tenir sous le ciel ; comment un océan serait-il couvert par une bulle d'eau ?

Sèhâbi.

87

S'il n'y a pas de cécité dans l'œil de ton savoir, aucun voile ne sera capable de te cacher l'existence divine.

Tu es resté en arrière à cause de la diversité des questions. Si Dieu seul est ton but, la distance est supprimée [1].

Sèhâbi.

pourrait trouver dans ces vers la prévision des rayons X. ou de la « lumière noire » du docteur Gustave Le Bon.

Voici le persan :

Syâhî gar bédâni, nouré zât èst ;
Bè târikî doroûn âbé hèyât èst.

(Cf. *Gulshan i Raz*, Persian text and engl. transl. by E. H. Whinfield, London 1880, distique 124.)

1. « Il est de la plus haute importance qu'on

88

Si l'œil de ta certitude n'est pas défec-

rappelle à l'homme que les sciences, avec leurs méthodes et leurs classifications, leurs divisions et leurs subdivisions, et leurs arrangements un peu artificiels, sont très-belles sans doute, mais que souvent la vie manque à ces chefs-d'œuvre d'analyse, et qu'elle a été surtout donnée aux vérités éternelles, à l'opération primitive et spontanée qui les révèle à l'ignorant comme au savant . . . » (V. Cousin, *Hist. gén. de la philosophie*, I[e] leçon.)

Il paraît que cet excellent conseil n'a pas été assez écouté, car M. Camille Flammarion accuse les savants actuels d'un manque d'élévation dans l'esprit, et de mesquinerie dans leur manière de raisonner : « La science contemporaine, dit-il quelque part, à propos des arguments un peu puérils d'un de ses collègues contre la pluralité des mondes, la science contemporaine, il faut l'avouer, est aussi peu philosophique que possible. Elle s'est partagée en casiers de bois, et chaque savant n'est plus guère aujourd'hui que le *formica-leo* d'un casier. »

Voilà les savants sévèrement jugés, et par un des leurs ! Le célèbre astronome continue : « Où sont en effet les penseurs qui faisaient autrefois la gloire de la science européenne ? Où sont les Pascal, les Descartes, les Leibniz, les Euler ?

tueux et déformé, le chrétien ira à l'église et ce sera un pèlerinage [1].

Tout ce qui existe, doit être tel qu'il est [2] : si ton sourcil était droit, c'est alors qu'il serait de travers [3] !

Nècîr-ed-dîn de Toûs.

L'esprit synthétique est mort. Il n'y a plus de penseurs ! »

Cette fois, M. Flammarion va peut-être un peu loin; car si, comme il le prétend, il n'y a plus de penseurs, l'esprit synthétique n'est point mort pour cela, et nous avons toujours la synthèse . . . chimique !

1. *Hèdjj* ou pèlerinage de la Mecque.

2. Tout est bien, tout est bon, tout est grand [à sa place;

LAMARTINE, *L'Homme*.

« ... Il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesme : rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. » (Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. I.)

3. Surtout pour les Persans, qui aiment les sourcils bien arqués : au reste, les poètes occidentaux sont tout à fait du même avis :

Sur un front blanc comme l'ivoire,
Deux petits arcs de couleur noire
Étaient mignardement voûtés . . .

VOITURE.

89

O ombre! tu n'es pas faite pour la société de la lumière; va, fais en ton deuil, car tu ne seras point de cette fête!

Il ne t'est point permis de songer à l'union avec le soleil. Contente-toi de ce que tu n'en es pas éloignée.

Émir Hocéÿni.

90

Tu as vu comme Bèhâï, s'étant déchargé la tête des (vains) soucis, a quitté l'école et a fait sa demeure de la taverne [1]?

Toute cette collection de livres traitant des sciences coutumières, il l'a mise en pièces et en a fait du papier à *halvâ* [2]!

Bèhâï d'Amol.

1. Ce mot ne doit pas être pris au propre, mais au figuré; il signifie la société des mystiques.

2. Sorte de sucrerie. Jadis, on en usait de même en Europe avec les livres qui ne trouvaient pas d'acheteurs; ils servaient à confectionner des sacs et des cornets, témoin ce distique de Boileau:

Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier.

L'Art poétique, chant II.

91

Tâche de parvenir auprès d'un homme

A notre époque utilitaire, les choses se passent différemment : quand un éditeur ne parvient pas à écouler un ouvrage, il s'en défait en cédant au rabais tous les exemplaires à un libraire qui les met en vente à prix réduit. Il y a même des libraires qui se font une spécialité de « solder » ainsi les volumes invendus.

Mais, pour en revenir à Cheykh Béhâi, c'était un homme d'un vaste savoir : théologie, jurisprudence, mathématiques, astronomie, etc. il avait tout approfondi. L'observation suivante de Cousin, à propos de Gerson, peut s'appliquer à lui : « Remarquez que ce n'est plus un solitaire tombant naturellement dans le mysticisme sans le savoir : c'est un théologien, un homme d'école, un esprit pratique qui renonce volontairement à la science, et qui, en préférant le mysticisme, sait parfaitement ce qu'il fait, ce qu'il prend et ce qu'il quitte. » (*Hist. gén. de la philosophie*, V^e leçon.)

Voici maintenant un homme d'un tout autre genre : un poète, « âme des plus égarées » : un Parisien, qui, selon son propre aveu, se plaisait dans la « mécréantise ». Il nous fait savoir comment un jour, après avoir réfléchi, il s'attendrit, versa des larmes, et bien vite quitta :

avancé dans la science spirituelle, car c'est là que se rejoignent le *contingent* et le *pré-existant*.

En dehors de l'homme, qui est une Kaaba florissante [1], le monde entier n'est que le désert du néant [2] !

Sèhâbi.

Tout cet appareil d'orgueil et de pauvres malices,
Ce qu'on nomme esprit et ce qu'on nomme la [Science,
Et les rires et les sourires où tu te plisses,
Lèvre des petits exégètes de l'incroyance !

PAUL VERLAINE, *Un Conte*.

1. La *Kaaba* ou temple de la Mecque, voyez *Les Perles de la couronne*, p. 70, note.

2. Ce jugement qui, de prime abord, peut paraître excessif, est conforme à la manière de voir de nombre de grands philosophes, depuis Platon jusqu'à Kant et ses disciples Fichte et Hegel.

Descartes doutait de la réalité des objets extérieurs : Spinoza niait les substances secondes et n'admettait que la substance infinie; Berkeley niait absolument l'existence des corps. Selon Malebranche, l'esprit de l'homme ne peut apercevoir que ce qui lui est intimement uni; nous n'apercevons pas le monde, puisqu'il ne nous est point uni. Pour ce métaphysicien, le monde extérieur

92 -

Si l'homme dénué d'intelligence a les yeux

est comme s'il n'était pas. (Cf. V. Cousin, *Hist. gén. de la philosophie*, VIIIe leçon.)

D'après Kant « toute notre expérience n'est que la connaissance du phénomène et de l'apparence, et non des choses elles-mêmes; par conséquent les lois de la connaissance ne peuvent s'appliquer aux choses en soi; » « Voici maintenant ce que dit Platon : Les choses de ce monde que perçoivent nos sens n'ont pas d'être véritable: elles deviennent toujours, elles ne sont jamais. »

Ce rapprochement a été fait par Schopenhauer (*Le Monde com. volonté et com. représentation*, liv. III, § 34), qui remarque que ces deux doctrines s'accordent pour ne voir « dans le monde visible qu'une apparence, une illusion, une *maia*, comme disent les Indiens, qui en soi est comme un rien ... »

M. Paul Janet qui cite ce parallèle et l'approuve dans son ensemble, ajoute : « Ce n'est pas nous, c'est Schopenhauer, le hardi penseur, qui retrouve dans Kant la pensée favorite de Platon, la pensée de tous les grands mystiques, idéalistes, spiritualistes, à savoir : que le monde qui nous enveloppe et nous tient par tant d'attaches n'est pas le monde réel, le vrai monde, que le vrai monde

rivés sur un livre, il ne verra pas la face de l'idée (même) en rêve [1].

Comment les gens sans cervelle pourraient-ils connaître le fond d'une question ? La bulle d'air est incapable de plonger dans la mer.

Ghèni du Cachemire.

93

C'est la raison qui est la source de cent ennuis (divers) ; heureux celui qui n'est pas informé des choses de ce monde [2] !

c'est le monde des idées, le monde des choses en soi... » (Cf. P. Janet, *Les Maîtres de la pensée moderne*, p. 292.)

1. Expression persane pour marquer une chose impossible.

2. Boileau avait écrit :

Souvent de tous nos maux la raison est le pire.

J.-J. Rousseau renchérit sur lui quand il dit que « la réflexion est un état contre nature » et que « l'homme qui pense est un animal dépravé. »

Enfin, voici comment s'exprime le père du pessimisme moderne : « Ainsi, selon que la connaissance s'éclaire et que la conscience s'élève, la misère va croissant. Elle atteint son plus haut degré dans l'homme ; et là encore elle est d'autant

Les oiseaux ne crient point dans l'œuf, et cependant l'œuf est bien plus étroit que la cage.

Ghèni du Cachemire.

94

Dieu est avec tous et personne n'a reconnu sa présence [1]; chacun a conçu quelque chose dans la mesure de ses moyens.

Souvent un novice, dans son ignorance, a exprimé une pensée; puis lorsque arrivé au terme, il l'a examinée, il a reconnu que c'était la perfection (même) [2].

Sèhâbi.

plus grande que l'individu est plus intelligent et plus éclairé. » (*Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, liv. IV, § 56; cité par M. A. Bossert.)

1. « N'est-il pas étonnant que, Dieu étant si proche de nos âmes, si peu d'hommes s'appliquent à le contempler en eux-mêmes? » (Saint Bonaventure, *Itinéraire de l'âme à Dieu.*)

2. « De même que Renan écrivit vingt volumes d'histoire religieuse, pour arriver aux conclusions que le gavroche parisien atteint sans effort... »

Que les admirateurs du grand écrivain me pardonnent si cette remarque leur semble quelque

95

L'homme accompli trouve le monde parfait et bien ordonné; l'ignorant dit qu'il est insuffisant et de peu de valeur.

C'est le même jeu, le même échiquier, les mêmes pièces; si les uns gagnent et d'autres perdent, cela provient de leur savoir ou de leur ignorance [1].

Sèhâbi.

96

Grâces au ciel! je ne suis pas du nombre

peu irrévérencieuse, je n'en suis point l'auteur: elle a été cueillie dans une étude de M. J. Bourdeau intitulée *Taine et Paradol* (Journal des Débats du 5 juillet 1902).

Je me bornerai, pour ma part, à faire observer que le *mobtèdi* (commençant, novice), dont il est ici question, ne ressemble nullement à Gavroche, mais qu'il rappelle plutôt les artisans et les laboureurs « plus sages et plus heureux que des Recteurs de l'Université » dont parle Montaigne en ses *Essais* (liv. II).

1. « Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre: mais l'un la place mieux. » (Pascal. *Pensées*, ch. IX, IX.)

des non-avertis. Tantôt je me trouve enivré du vin de l'union, tantôt de celui de la séparation.

Les sages pleurent tous sur mon état, tandis que moi, dans ma folie, je me ris des sages[1] !

Rèzi d'Artimân.

97

Où y a-t-il un cœur pour connaître un mot de ses secrets, où y a-t-il des oreilles pour entendre un instant ses paroles[2] ?

1. Voici quelques lignes d'un penseur que Cousin a proclamé le plus grand philosophe français du XIXe siècle, et dont Royer-Collard disait : « Il est notre maître à tous ! » : « Ce que je prenais pour la réalité, pour le propre objet de la science, n'a plus à mes yeux qu'une valeur purement phénoménique ..... et je ne trouve de science vraie que là précisément où je ne voyais, avec les philosophes, que des rêveries et des chimères. » (Maine de Biran, *Pensées*.)

2. « L'enfant, à force d'être savant, ne connaît plus son père, il y a dans la science des gens qui, perdus dans leur savoir et dans leurs hypothèses, ne savent plus ni voir ni entendre. » (Conversations de Gœthe, Mai 1824.)

La Bien-aimée, nuit et jour, fait resplendir sa beauté, (mais) où y a-t-il des yeux pour profiter de ce spectacle [1] ?

Né'mèt-ollah du Kermân.

98

Les mystères de la vérité ne sont point éclaircis en posant des questions, ni par le moyen des richesses ou d'une vie fastueuse.

Tant que tu n'auras pas, pendant cinquante ans, fait saigner tes yeux et ton cœur, jamais il ne te sera donné de sortir des discours, pour atteindre à la connaissance [2].

Auhèd du Kermân.

1. « Ouvrez donc les yeux, prêtez l'oreille de votre âme, déliez vos lèvres, appliquez votre cœur, afin de voir Dieu en toutes ses créatures, de l'entendre, de le louer, de l'aimer... » (Saint Bonaventure, *Itinéraire de l'âme à Dieu.*)

Ce quatrain se trouve dans le *Mèdjmè'ol Focèhâ* (t. II, p. 48), tel que nous le donnons ici. Le *Hèft Eqlîm* l'attribue à Mèdjd-ed-dîn de Bagdad.

2. Whence is thy learning? Hath thy toil
O'er books consumed the midnight oil?

GAY, *Shepherd and Philosopher.*

99

Une science dépourvue d'œuvres est un opprobre [1], le chapelet qui ne sert pas à compter les louanges de Dieu, est un *zonnâr* [2].

Tout homme qui n'agit pas et s'enorgueillit de son savoir, n'est pas un savant mais un aveugle qui porte un flambeau [3] !

Mîr Ali de Djèrpâdeqân.

100

Si tu percevais le parfum de cette chevelure ambrée, il te serait difficile de distinguer ta tête de tes pieds [4] !

1. « Il y a une science du siècle, dit saint Bernard, qui n'enivre point l'âme de charité, mais la remplit de curiosité, la laisse vide, l'enfle et ne l'édifie point, la surcharge et épuise ses forces. »

2. Le *zonnâr* est une ceinture (parfois une corde) que portent, en Perse, les non-musulmans, tels que chrétiens, guèbres ou juifs : en poésie, il symbolise l'infidélité.

3. Car il marche, ignorant son âme,
Tel qu'un aveugle errant qui porte un vain flambeau.

V. Hugo, *Odes et Ballades*.

4. Expression persane qui signifie : tu en per-

Honteux de ton (vain) savoir, tu fondrais en eau, si tu éprouvais les délices de notre ignorance [1] !

Rèzi d'Artimân.

101

J'ai rompu les fils du livre de la raison ; j'ai dispersé les feuilles qui contenaient ces fables [2].

Si je me glorifie tant, c'est à bon droit ; car je sais bien qui j'ai fréquenté [3] !

Sèhâbi.

drais la raison. Dans le vers suivant, il y a une allusion à la sudation abondante provoquée par un vif sentiment de honte.

1. « La vraie science est celle du sentiment religieux, qui est l'intuition immédiate de Dieu par l'âme. Quand on a cette intuition immédiate, on a la vraie science. » (Gerson cité par V. Cousin.)

2. « La théologie mystique, menant directement à Dieu, peut se passer de la science de l'école, et la science de l'école ne peut se passer du mysticisme si elle veut arriver à Dieu. » (La doctrine de Gerson analysée par Cousin.)

3. C'est presque le mot de saint Paul : « Je sais à qui j'ai cru ! *Scio cui credidi !* »

102

L'être suprême est l'*Unique*, exempt de toute couleur: la gloire et l'ignominie, la foi et l'infidélité n'altèrent point sa pureté (essentielle).

Le soleil est toujours le même et invariable, que tu le considères dans le pays de Roûm ou au Zanguebar [1].

Sèhâbi.

1. « — Monsieur Naaman, lui dis-je, je commence à vous comprendre. La vérité pour vous, c'est le soleil, que nous voyons chacun suivant l'horizon qui nous enferme. Il est midi, sans doute, à l'Église presbytérienne, tandis que l'heure est passée pour les baptistes, et n'est pas encore venue pour les méthodistes. » (Éd. Laboulaye, *Paris en Amérique*, ch. XX.)

Le pays de *Roûm* désigne la Turquie et la Grèce. L'expression a dû prendre naissance lors des guerres entre les Grecs de Constantinople et les musulmans. Byzance étant alors la capitale de l'empire romain, fut appelée *Roûm* et ses habitants *Roumis*.

Notez que les Africains sont noirs, tandis que les Roumis ont le teint fort clair: il résulte de là une antithèse assez agréable.

103

Quoique mon esprit ait beaucoup parcouru ce désert [1], il n'a pas appris la valeur d'un cheveu (de science), et pourtant il a fendu des cheveux [2].

Mille soleils ont brillé dans mon cœur, et finalement, il n'est point parvenu à la parfaite connaissance d'un atôme [3] !

Bou-Ali Sinâ.

1. Le champ des connaissances humaines..

2. Il s'est livré à des recherches minutieuses. On dit en français « fendre un cheveu en quatre ».

3. Ainsi parle Avicenne (Bou-Ali Sinâ), un des esprits les plus extraordinaires qu'ait enfanté le vieux sol de l'Asie; l'homme au vaste savoir, qui en une vie de cinquante et quelques années, et malgré une existence active et tourmentée, a produit plus de deux cents ouvrages sur toutes les branches des connaissances humaines; Avicenne dont les *Canons*, selon l'expression de M. James Darmesteter « ont tyrannisé la médecine jusqu'au siècle dernier »... Mais, dira-t-on, la science a fait depuis d'immenses progrès! Assurément : elle vous a donné la lumière électrique, la télégraphie sans fil, le radium, d'autres choses encore, mais il ne faut pas lui demander ce qu'elle ne peut vous donner.

104

Quoique le mystique tienne des discours peu étendus, ils rend tes yeux capables de pénétrer le monde des secrets [1].

Que si vous prétendez l'interroger sur la véritable nature des choses, la science vous répondra, par la voix d'un de ses représentants les plus autorisés, que c'est là une prétention déraisonnable, et elle ajoutera :

« Un jour viendra peut-être où les physiciens se désintéresseront de ces questions, inaccessibles aux méthodes positives et les abandonneront aux métaphysiciens. Ce jour n'est pas venu : l'homme ne se résigne pas si aisément à ignorer éternellement le fond des choses. » (H. Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*, p. 258.)

On trouve ce quatrain, avec quelques différences, dans H. Ethé (*Quat. d'Abou Saïd*, N° 7). Cependant, il est universellement attribué à Avicenne. M. Schefer le donne aussi dans sa *Chrestomathie persane* (t. II, p. 253). Mais les deux premiers vers y sont légèrement défectueux.

1. « Il faut avertir les simples que le phénoménisme pur n'aboutit qu'au bégaiement et à la tautologie, et qu'il reste du mystère dans le monde, en telle façon que nous y sommes plongés : . . . » (Paul Desjardins, *Le Devoir présent*.)

Fais-y attention ; car une clef a beau être petite, elle peut ouvrir la porte d'une très vaste maison.

Sèhâbi.

105

Qu'un homme pense à toutes les créatures du monde, s'il y réfléchit bien, c'est toujours sa propre conception.

Il ne peut pas sortir de sa propre pensée, lors même qu'il concevrait la terre et le ciel [1] !

Sèhâbi.

1. « ... Toute matière, et, par suite, la réalité tout entière n'existe que pour l'intelligence, par l'intelligence, dans l'intelligence. » (Schopenhauer, *Le Monde com. Vol. et com. Représ.*)

Quelques exemples ne seront pas inutiles :

« Les caractères de Sophocle ressemblent tous en quelque façon à l'âme auguste du grand poète ; il en est de même pour Shakespeare . . . Shakespeare même va plus loin encore ; il fait de ses Romains des Anglais... » (*Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, année 1827.)

Taine dit la même chose : « Les personnages de Shakespeare sont tous des Anglais ou plutôt des hommes du seizième siècle, et non des Romains, des Barbares, des Italiens. » (*Corresp.*, t. II, let. à M. Hatzfeld.)

106

Jamais mon cœur n'a été privé de science ; il n'y a guère de secrets que je ne sois parvenu à élucider.

Pendant soixante-douze ans, nuit et jour, j'ai médité ; et j'ai compris... que je n'avais rien compris[1] !

Fakhr-é-Râzi.

On connaît « l'esthétique abstentionnelle » de Flaubert, qui s'appliquait avec un soin scrupuleux à faire œuvre *objective*. Voulez-vous savoir comment il y a réussi ? Un critique très distingué, familiarisé avec toutes les productions du maître, va nous renseigner : « Les rêves et les aspirations de *Madame Bovary* ne sont que les rêves et les aspirations de Flaubert : il a décrit à son insu les romantiques sentimentalités de sa jeunesse, etc. » (Ant. Albalat, *Ouvriers et Procédés*, Paris, G. Havard 1896, p. 247.)

Et si cela ne vous suffit pas, écoutez Flaubert lui-même : « J'ai toujours péché par là, moi, c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait — à la place de saint Antoine, par exemple, c'est moi qui y suis.... » (*Correspondance*, t. II, p. 82.)

1. Telle est la modestie du mystique et du vrai philosophe : quant à ceux qui n'ont qu'un demi-

107

Les hommes qui suivent ta voie et connaissent le sens mystérieux des choses, restent

savoir et qui en sont aussi glorieux que l'homme aux quarante écus pouvait l'être de « sa fortune », on connaît leur vanité ridicule et puérile.

Chevreul s'intitule modestement le plus vieil étudiant de France, M. Homais prononce sur toutes choses avec l'autorité de celui qui posséderait la science définitive et universelle. Plus ambitieux que le personnage de Molière, le Purgon moderne n'aspire à rien moins qu'à purger l'humanité des superstitions et des erreurs *d'un autre âge!*

Avec son air majestueux et magistral et sa solennelle niaiserie, il semble dire à tout venant: « Je suis Sir Oracle: quand j'ouvre la bouche qu'on ne laisse pas un chien aboyer. »

L'auteur des *Essais* donne à ces demi-savants le nom pittoresque de « métis »: et il les juge en quelques mots, avec une grande sagacité: « Les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu joindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels je suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns: *ceulx cy troublent le monde.* » (Montaigne, *Essais*, livre I, ch. LIV.)

cachés aux regards des gens à courte vue [1].

Le plus étrange, c'est que celui qui a reconnu Dieu, et qui est devenu (vraiment) croyant, est tenu par le peuple pour un infidèle [2] !

Afzèl.

108

Ô néant ! tu es le miroir de notre être ; cela signifie qu'on ne peut nous connaître que par nous-mêmes.

Tout ce qui se voit est une apparence,

Ce quatrain figure dans la *Relation de l'ambassade au Kharezm* (p. 100 du texte), avec de légères différences.

On trouve aussi dans le livre de M. Nicolas, un quatrain (N° 113) qui paraît être celui-ci très défiguré : le premier distique y est même quelque peu incohérent.

1. La voie de Dieu : c'est-à-dire les mystiques.

2. Fénelon, malgré son génie, a pu éprouver la triste vérité de cette remarque, lui qui écrivait à madame de Maintenon : « Pourquoi donc vous resserrez-vous le cœur à notre égard, madame, comme si nous étions d'une autre religion que vous ? ... » (Lettre du 6 mars 1696 ; citée par M. Matter.)

et non une existence (réelle)[1]: le bleu que tu aperçois (là-haut) est l'espace et non le firmament[2].

Sèhâbi.

1. Un savant contemporain M. Jules Soury, dans son introduction, à une étude sur le *Sens des couleurs* par Hugo Magnus, dit: «... Ce monde, tel qu'il nous apparaît, n'est qu'un phénomène cérébral ..... Ce que nous appelons les propriétés de la matière, les qualités des choses, est une création de notre esprit.»

2. Le père Kircher, savant jésuite qui a expliqué le miroir d'Archimède, traitant de la couleur du ciel, en donne une explication basée sur les causes finales: D'après lui, la nature prévoyante a teinté de bleu la voûte céleste parce que c'est une couleur moyenne, ni trop sombre ni trop brillante, qui repose agréablement notre vue.

Dans sa *Théorie des couleurs*, Gœthe, qui attribue toutes les couleurs à un mélange d'ombre et de lumière, explique la teinte azurée du ciel par la présence de vapeurs dans l'air atmosphérique. Sur les montagnes, ces vapeurs étant fort légères, la nuance sera d'un bleu foncé; mais elle paraît plus claire dans les vallées, et devient presque blanche en raison de l'épaississement de ces vapeurs.

Sèhâbi qui a quitté ce monde en 1601, à peu

109

Il ne faut pas aller à chaque moment auprès d'une personne différente, ni fréquenter d'autres gens que les hommes de mérite.

On ne doit point, comme l'eau, passer dans tous les lieux, ni entrer par toutes les portes, comme le vent.

Emâd du Kermân.

110

Cette raison orgueilleuse, quoiqu'elle t'ait rendu célèbre, ne t'a point instruit (des secrets) de l'amour.

La nuit, tu ne peux pas voir au loin à la clarté d'une bougie, tandis que tu es vu de celui qui te cherche de loin [1].

Sèhâbi.

près à l'époque où le P. Kircher y faisait son entrée, ne cherche point à expliquer, mais constate simplement qu'il n'y a là qu'une illusion. De nos jours, la science attribue cette couleur bleue du ciel à la présence de poussières ténues dans l'atmosphère. Nous nous en tiendrons à cette explication.

1. Dans une lettre à son disciple Doss, Scho-

III

Si tu es le roi de l'époque ou le premier ministre ; si tu es un faucon chassant à travers le monde, ou un (simple) passereau ;

Si tu es un homme enivré d'amour mystique ou un pieux reclus, tant que tu ne seras pas arrivé à te connaître toi-même tu ne seras qu'un présomptueux [1] !

Qâcém-el-ènvâr.

penhauer écrit (le 22 juillet 1852) : « Nous avons beau allumer notre flambeau et éclairer l'espace devant nous, notre horizon sera toujours limité par une nuit profonde ..... Ne perdez jamais de vue ce qu'est proprement notre intelligence : un simple instrument pour accomplir les fins misérables de nos manifestations volontaires : ce qu'elle fait de plus est presque un abus. » (Cité par M. A. Bossert, *Schopenhauer*, p. 289.)

Gœthe, avant lui, avait dit : « Mieux le professeur est armé de son appareil scientifique, plus l'obscurité augmente avec la présomption ... » (*Conversat.*, an. 1809.)

1. « Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. » (Pascal, *Pensées*, ch. XXV, LVIII.)

112

Plût à Dieu que j'apprisse qui je suis, dans quel but j'erre à travers le monde.

Si je devais compter parmi les élus, je vivrais joyeux et tranquille, sinon je pleurerais comme si j'avais un millier d'yeux [1].

Bou-Ali Sinâ.

Know then thyself, presume not God to scan,
The proper study of mankind is man.

POPE, *Essay on Man*, II, 1.

1. On rencontre ce quatrain avec toutes sortes de variantes. Je donne celle qui m'a paru la meilleure; d'ailleurs, cette leçon est celle du *Mèdjmè'* et du *Riâz*.

Une de ces variantes est curieuse en ce qu'elle est produite par le déplacement du point de la première lettre du mot *bèdânèmi* qui devient alors *nèdânèmi*, ce qui modifie complètement le sens du distique: « Plût à Dieu que j'ignorasse qui je suis, etc. » Cette version ne me semble guère acceptable; car la liaison entre les deux distiques n'étant plus perceptible, il en résulte une certaine incohérence.

Quant aux erreurs occasionnées dans l'écriture persane par le déplacement des points, leur omission, etc., elles sont assez fréquentes. Que faut-il pour faire d'un confident (*mahrèm*) un

coupable (*modjrém*)? Simplement un point sous la seconde lettre. En revanche, si l'on rapproche les deux points de *ghâfél* (étourdi), on a de suite *âqél* (sage).

Quelque chose d'analogue se produit en français, lorsque dans certains mots, une lettre est substituée, par erreur, à une autre. Voici, comme exemple, un cas cité par M. Éd. Fournier (*l'Esprit dans l'Histoire*) :

« En pleine Terreur, dit M. Clément de Ris, l'abbé Sieyès, corrigeant l'épreuve d'un panégyrique dans lequel il défendait sa vie politique, vit ces mots si terribles alors : J'ai *abjuré* la République, au lieu de : j'ai *adjuré*. « Malheureux ! dit-il à l'imprimeur, voulez-vous donc m'envoyer à la guillotine ? » (*Revue franç.*, 20 oct. 1855, p. 21.)





CHAPITRE IV

L'ORGUEIL ET L'HUMILITÉ

FAUX DÉVOTS ET HYPOCRITES.

Cette unique leçon, dont le parfait usage
Consiste à se bien voir et n'en rien présumer,
Est la plus digne étude où s'occupe le sage,
Pour estimer tout autre et se mésestimer.

L'Imitation, P. CORNEILLE, (liv. I, ch. II.)

O rose, si on t'achetait, non pas à prix d'argent, mais même au prix de la vie, lorsqu'une nuit se serait écoulée, on ne voudrait plus proférer ton nom.

Oui, tantôt tu seras honorée, et tantôt

méprisée ; les gens te placeront sur leurs têtes, puis te fouleront aux pieds [1].

Sènâÿ.

114

Autant que tu le pourras, évite de blesser qui que se soit ; dans le feu de ta colère,

1. All that's bright must fade, —
The brightest still the fleetest;
All that's sweet was made
But to be lost when sweetest.

MOORE, *National Airs.*

Hakîm Sènâÿ, l'auteur de ce quatrain, a débuté comme poète de cour, puis un jour touché de la grâce, il embrassa la doctrine mystique et devint bientôt une des lumières du soufisme persan.

Comme poète, il compte parmi les plus grands ; par la noblesse des pensées, la vigueur de l'expression, l'éclat et la variété des images, et la facture magistrale du vers, il atteint aux plus hauts sommets de son art, et se place à côté de l'illustre Nézâmi. Non moins admirable comme soufi, Sènâÿ se montra toujours un mystique sincère, conformant en toute occasion ses actes à ses paroles.

Soltan Bahrâm-châh le Ghaznèvide, qui prisait hautement sa piété et son génie, voulut lui don-

ne place personne sur des charbons ardents.
Si tu désires vivement atteindre à la joie

ner sa sœur en mariage: mais le poète ne consentit jamais à quitter la vie de pauvreté et de renoncement qu'il avait librement adoptée. Il a fait allusion à cette circonstance dans un distique devenu célèbre: « Je ne suis pas homme à rechercher une femme, l'or ou les dignités; je jure par Dieu que je n'en prendrai point, et que je n'en désire (même) pas! »

Il avait l'habitude d'aller toujours nu-pieds: ses amis, qui s'affligeaient de tant d'austérités, lui présentèrent un jour une paire de souliers, en le suppliant de s'en servir. Sènâÿ, pour leur complaire, les chaussa; mais dès le lendemain, il leur rendait les souliers, en disant: — Il me semble que depuis que je les porte, je suis devenu tout différent de ce que j'étais auparavant. Et il ajoutait ce mot sublime: — Ces souliers m'empêchent d'avancer dans la voie de la perfection! (Cf. *Tèzkérè* de Daulèt-châh.) En parlant ainsi, le pieux mystique de Ghaznè se rencontrait, à son insu, avec un illustre Père de l'Église, qui a dit: « Ne mettons pas à nos pieds ces lourdes chaussures, qui sont l'image des œuvres mortes. » (S. Jérôme, *Lettre à Marcella sur la mort de Lea.*)

Outre un divan (imprimé à Téhéran), Sènâÿ a composé de nombreux poèmes mystiques dont le

éternelle, souffre toujours et ne cause aucune souffrance à personne.

Attâr.

115

Maint individu inférieur à un rustre prétend à la prééminence, (tandis que) l'homme de haute valeur se met au niveau de tous.

J'ai dû acquérir beaucoup de mérite et de savoir, avant de reconnaître que je ne valais pas mieux qu'un autre [1] !

Sèhâbi.

116

Tout homme qui n'a pas renoncé à la considération (du monde), n'a pas travaillé pour Dieu, mais pour lui-même.

plus connu est le *Hadiqè*. Djèlal-ed-dîn, l'auteur du Mèsnèvi, a dit, avec une modestie qui l'honore : « Attâr était une âme et Sènâÿ était ses deux yeux ; quant à nous, nous ne venons qu'après Sènâÿ et Attâr. »

1. By ignorance is pride increas'd;
   They most assume who know the least.

GAY, *Fables*.

L'amour veut de la soumission, des gémissements et des supplications; ce n'est point par la force qu'on peut faire d'une personne son amie [1].

Sèhâbi.

117

Ces hommes qui n'ont qu'une dévotion hypocrite, sais-tu dans quel but ils rassemblent ces accessoires de la piété?

Le *mesvâk* [2], pour aiguiser les dents de la convoitise; le chapelet, pour compter les défauts des gens.

***

118

O bigot, tu ne t'es pas familiarisé un seul instant avec l'Amie; tu n'as pas été admis

1. « Tout ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes, et à ce qui regarde notre satisfaction. Le moins que puisse faire une âme qui a commencé à servir Dieu véritablement, c'est de lui faire l'offrande de sa vie, après lui avoir donné sa volonté. » (Ste Térèse, *Le Chemin de la perfection*, ch. XIII.)

2. Sorte de brosse à dents faite d'une baguette de bois fibreux.

dans le sanctuaire de l'union avec la Bien-aimée [1].

Tu es devenu savant, mollah, soufi et cheÿkh ; oui, tu es devenu tout cela, (mais) tu n'es pas encore devenu un *homme* [2] !

Bâ'és de Hamadân.

1. L'Amie, la Bien-aimée, c'est-à-dire la Divinité.

2. Il me revient en ce moment une petite histoire que j'ai ouï conter en Perse : Un brave homme, peu opulent mais instruit et probe, avait un fils qu'il élevait de son mieux. C'était un garçon assez intelligent, mais d'un méchant caractère, vaniteux, sournois et menteur. Le père quelquefois à bout de patience, disait avec un gros soupir : — J'ai beau faire, c'est en pure perte ; hélas ! tu ne seras jamais un homme !

Les années passent ; l'enfant, devenu jeune homme, quitte le toit paternel pour aller chercher fortune. Grâce à son entregent, il fait assez vite son chemin ; un beau jour, il est nommé gouverneur de sa ville natale, où il arrive en grande pompe. Selon l'usage consacré, les principaux habitants se rendent en procession au devant de lui, et parmi eux le vieillard, tout joyeux de revoir son fils. Mais M. le Gouverneur ne montre nul empressement à lui parler.

Ce n'est qu'après avoir répondu aux salutations

119

O religieux, dans l'ivresse (du triomphe), ne nous regarde pas avec mépris; notre existence a été consumée dans la voie de l'anéantissement.

Nous sommes ivres d'amour, et toi, tu es ivre d'orgueil. Il y a une (grande) différence entre ton ivresse et la nôtre!

Fèÿzi de Torbèt.

120

A quoi bon le *méswâk*, ô dévot à la conscience pure [1], tandis que la cupidité a jeté

et aux compliments officiels, qu'il daigna s'occuper de lui. Ayant donc tiré son père à l'écart, il lui dit sans aucun préambule: — Eh bien! te rappelles-tu le temps où tu ne cessais de me répéter: « tu ne seras jamais rien »?

Le pauvre vieillard, un moment interloqué, lui fit cette réponse: — Je n'ai pas prétendu que tu ne pourrais pas devenir gouverneur, ou même ministre .. j'ai dit que tu ne serais jamais un *homme*, et ta conduite d'aujourd'hui prouve que je n'avais que trop raison!

1. Ironie à l'adresse des mollahs ou prêtres orthodoxes.

cent racines dans ton cœur et dans ton âme?
Pendant que tu récites hypocritement ton chapelet, les grains en font entendre un son pareil à un douloureux grincement de dents [1].

Aghâ Hoceÿn de Khonsâr.

1. Une personne pieuse ayant lu ce quatrain, ainsi que quelques autres du même genre, me demanda pourquoi les poètes mystiques s'acharnaient ainsi à railler les religieux? Je lui répondis qu'ils ne s'en prenaient qu'aux faux dévots et aux hypocrites, tandis qu'ils respectaient les croyances sincères. — Mais, répliqua cette personne, avec un accent qui m'affecta, l'hypocrisie n'est pas l'apanage exclusif des faux dévots: et si Molière vivait encore, m'est avis qu'il pourrait donner un fameux pendant à son Tartufe!

Aussurément dis-je, tandis que, pareil à un diptère importun, bourdonnait à mes oreilles certain distique de Victor de Laprade, assurément... mais pour en revenir à nos mystiques, c'étaient des hommes d'un caractère doux et tolérant: la loi suprême, pour eux, c'est la Charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu, de nos semblables, et des créatures en général. (Voy. les quatrains 88, 102, 232, 262, 325, 349, etc.) De là leur aversion naturelle pour l'hypocrisie, et surtout pour le fanatisme persécuteur, qu'ils ont flagellés sans ménagement. Ils ne manquent point, non plus, de

121

Je suppose que tu saches par cœur mille ouvrages pieux, que feras-tu avec la nature impie que tu as?

Pourquoi dans tes prières, poses-tu ta tête sur le sol : dépose plutôt à terre ce que tu portes dans la tête [1] !

Nè'îm.

flétrir l'outrecuidance des savants, ou soi-disant tels : quant à l'intolérance, ils en ont attaqué la forme qui leur était familière, celle des prêtres...

— Le monde a marché depuis, et on a vu d'autres formes d'intolérance et d'autres variétés d'hypocrisie!

— « La malice et la bonté du monde est en général la même » a dit Pascal : on se borne souvent à changer les étiquettes, et cela constitue ce qu'on appelle pompeusement le Progrès.

— Ces gens qui parlent de progrès, sont, peut-être à leur insu, des apôtres de décadence!

Voyant que l'entretien menaçait de dévier, je le terminai par une citation :

Old pictures in new frames,
Old wine in new bottles.

1. Les pensées coupables, les mauvais desseins, etc.

122

Ces gens prétentieux qui n'ont pas trouvé la (vraie) voie et qui lèvent la tête pour se targuer de leur pauvreté,

Ce n'est pas un manteau rapiécé [1] que ces hommes portent sur eux, c'est un assemblage de pièces qu'ils ont formé pour (établir) leurs prétentions [2].

Rèfi' *Vâ'éz.*

123

L'abaissement est la gloire des hommes sages ; ne recherche pas les honneurs, tant que l'humilité te sera possible.

Ne t'assieds pas avec ceux qui occupent les premières places [3], car dans la balance,

1. *Moraqqa'* vêtement cousu de pièces et de morceaux, tel que ceux que portent les derviches.

2. « Il n'y a pas grand mérite à se faire un visage triste et pâle, et à simuler ou affecter le jeûne ; de se garder ses revenus, et de faire parade d'un vil manteau. » (Saint Jérôme, *Lettre à Paulin de Nole.*)

3. *Sadr-néchîn*, qui occupe la première place. On observe en Perse une étiquette assez sévère

c'est l'extrémité la plus légère (du fléau) qui s'élève [1].

Qodsi.

124

Ton cœur est tout plein d'idolâtrie, à quoi bon prosterner ta face contre terre? Avec une âme impure, que sert de porter des vêtements nets?

Le péché est un poison et la pénitence en est l'antidote; (mais) quand le poison a

à l'égard des préséances. Le *sadr*, qui est la place la plus honorable, se trouve d'ordinaire à l'extrémité de la salle opposée à la porte: il est en outre marqué par un petit tapis de luxe, et des coussins. Tous les visiteurs sont rangés, à partir de ce point, dans un ordre strictement déterminé par leur importance et leur position sociale; les moins distingués se tenant près de la porte.

1. M. de Bonald a exprimé une pensée qui a beaucoup d'analogie avec celle de Qodsi:

« Les hommes trop souvent se placent entre eux, dans la société, comme les corps dans les fluides: les plus pesants descendent, les plus légers s'élèvent. » (*Pensées diverses.*)

atteint la vie [1], de quelle utilité est l'antidote?
Abou-Saïd.

125

Chaque chose est mise en relief par son contraire; sans les ténèbres, personne ne saurait ce qu'est la lumière [2].

L'humilité accroît la valeur de l'homme qui suit la voie spirituelle. Le soleil paraît plus grand lors de son lever et de son coucher [3].
Sèhâbi.

126

Tous les talents devinrent soudain des

1. Le texte porte *djân* mot qui signifie également la vie et l'âme.

2. « Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Épaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité:.. » (Pascal, *Pensées*, ch. VIII, IX.)

3. Tout lecteur attentif reconnaîtra la justesse de cette remarque. Le phénomène en question a été étudié maintes fois. Dernièrement, le journal *La Nature* (9 juillet 1904) en offrait une nouvelle explication, dans un article intitulé: *L'agrandissement apparent des astres à l'horizon.*

défauts (à mes yeux)[1], quand un rayon du monde invisible[2] tomba sur mon existence.

Un matin, le nénufar déployait avec ostentation sa beauté, mais le soleil s'étant élevé (sur l'horizon), il s'enfonça dans les profondeurs[3].

Sèhâbi.

127

Renonce à l'ostentation, car ce n'est point la manière (d'agir) de la foi. Mieux vaut que la graine des (bonnes) œuvres ne soit pas visible[4].

1. « Sachez que ce que l'homme estime *perfection en soi* est *défaut* aux yeux de Dieu : ... » (Sainte Catherine de Gênes, *Traité du Purgatoire*, ch. XII.)

2. Il s'agit de la grâce divine.

3. Observateur sagace autant que fin psychologue, Sèhâbi n'emploie généralement que des comparaisons justes et des images vraies. Le fait mentionné dans le distique final est parfaitement exact : on pourra s'en assurer en consultant les ouvrages spéciaux.

4. « Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour être vus d'eux ... » (*Évang.* Matth., VI, 1.)

Tu sais qu'une semence ne germe pas et n'arrive point à fructifier tant qu'elle ne reste pas cachée sous la terre [1].

Khalifè-Soltân.

128

Tous ces hommes qui se sont mis sous la sauvegarde de la barbe [2], sont des loups revêtus de peaux de brebis [3].

S'étant détournés de l'Islam, ils se sont absorbés en eux-mêmes; ils ont rétrogradé et ils s'imaginent avoir avancé.

Rèfiqâ de Yèzd.

129

Un Cheÿkh dit à une prostituée: « Tu es ivre; à chaque instant tu te trouves dans les filets d'un nouvel individu! »

1. Humility, that low, sweet root,
From which all heavenly virtues shoot.

Moore, *Loves of Ang.*

2. Les mollahs ou prêtres orthodoxes; ils portent généralement de longues barbes.

3. He's the greatest monster, without doubt,
Who is a wolf within, a sheep without.

Denham.

Elle répondit : « Ô Cheykh, je suis en effet tout ce que tu dis ; mais toi, es-tu (bien) ce que tu prétends être [1] ? »

Khèyyâm.

130

Que sert de porter le vêtement de bure [2] quand on a les reins ceints du *zonnâr* : à quoi bon aller dans le monastère, quand on a son cœur au marché ?

Tu cherches tes aises en tourmentant les autres ; à quoi sert l'aise d'un seul, au prix de cent mille tourments (pour autrui) ?

Râfé'i de Nichâpour.

131

Plus tu fréquenteras les gens orgueilleux,

1. Bear a fair pretence, though your heart be [tainted ;
Teach sin the carriage of a holy saint.
SHAKESPEARE, *Comedy of Errors*, a. III, sc. 2.

2. *Soûf* étoffe grossière de laine, dont se revêtent les derviches : quelques étymologistes en font dériver le mot *soûfi* qui désigne les mystiques ou contemplatifs. Le *Zonnâr*, qu'on pourrait rendre par « cilice », est chez les poètes persans l'emblème de l'infidélité.

plus tu t'éloigneras de la miséricorde de ton créateur.

Que tu boives du vin et que tu fasses ensuite pénitence, cela vaudra mieux que de faire des prières et d'en tirer vanité [1].

Nè'îm.

132

S'ils connaissaient les desseins cachés du Très-Haut, comment penseraient-ils à ce qu'ils peuvent perdre ou gagner?

Combien de gens qui s'imaginent tous posséder la certitude; (tels) des aveugles qui voient en rêve qu'ils sont clairvoyants [2]!

Sèhâbi.

1. Saadi rapporte dans son Boustan une belle histoire intitulée: *Jésus, le dévot orgueilleux et le pécheur repentant*, où l'idée de ce quatrain est présentée sous une forme très dramatique. En voici la conclusion: « Le pécheur plein de la crainte de Dieu l'emporte sur le juste qui fait parade de sa dévotion. » (*Le Boustan*, trad. p. M. Barbier de Meynard, p. 188.)

2. « Le rêve parfois est le fruit de la science positive. C'est elle surtout peut-être qui aujourd'hui engendre les utopies. » (L. Ollé-Laprune, *Le Prix de la vie*, Paris, Belin, 1894, p. 23.)

133

Ô tambour au bruit retentissant, et vide à l'intérieur [1] ! comment t'en tireras-tu sans provisions, le jour du départ?

Détourne des gens la face de la convoitise, si tu es un homme; ne tourne pas dans ta main le chapelet aux mille grains.

Saadi.

134

Heureux celui qui est parvenu à la pleine possession de soi-même; qui a échappé aux entraves des aises et des difficultés.

Ne t'enorgueillis point des honneurs, et ne t'indigne pas des humiliations. Que de fois cette même terre [2] a été fleur, puis est redevenue boue [3] !

Sèhâbi.

1. Le poète s'adresse aux faux dévots pleins de faconde et de prétention, mais dépourvus de mérite. Par « provisions » il entend les bonnes œuvres.

Strong in his words but in his actions weak,
His greatest talent not to do — but speak...
BYRON, *Lara*.

2. L'argile dont le corps humain a été formé.

3. Ce vers a un sel particulier en persan, à

135

O Mo'mén, personne ne t'égale pour la méchanceté ; et, chose merveilleuse, les gens te considèrent comme bon !

Durant toute une vie, tu as été ce que tu sais bien ; sois pendant quelque temps tel qu'on te croit.

Mo'mén de Yèzd.

136

Avec les gens simples le mystique se fait simple lui-même ; tout homme non averti ne se doute pas de sa perfection [1].

cause de la grande ressemblance des mots *gol* (fleur) et *guél* (boue).

Voici maintenant quelques lignes de Ste Catherine de Sienne, qui ne seront pas déplacées ici : « L'âme qui se connaît s'humilie, car elle ne voit pas en elle de quoi s'enorgueillir... Sachant qu'elle n'est point par elle-même, tout ce qui est en elle, elle le rend à Celui qui est... » (Lettre de Catherine au Pape Grégoire XI.)

1. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis. » (Pascal, *Pensées*, ch. VIII, XXXVII.)

Chacun le voit comme s'il était de sa propre couleur, quoiqu'il se soit entièrement dépouillé de toute couleur [1] !

Binèvâ du Badakhchân.

137

O cagot plein de suffisance, comment te portes-tu ? Quel avantage te revient-il de ton asservissement à tes pareils ?

Je me tue en cherchant à satisfaire une seule personne [2] ; ô toi, l'esclave de cent mille personnes, quel est ton état [3] ?

Tèdjrîd.

1. Il y a dans le texte *bi-rèngui* (absence de couleur), expression qui caractérise l'état du mystique, dépouillé de sa personnalité et libre de tout attachement.

C'est pour une raison du même genre qu'on donne l'épithète de « libre » (*âzâd*) au lys (*soucèn*), parce qu'il est exempt de toute couleur.

2. Dieu.

3. « ... Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. » (Pascal, *Pensées*, ch. XXIV, LXII.)

« Qu'est ceci, Dieu de mon cœur ? Quel profit croyons-nous donc retirer, de contenter les créatures ? Et que nous importe que toutes ensemble

138

Nous disions que nous étions des saints, nous n'en sommes pas; ou bien des soufis du banc [1] de la pureté, nous n'en sommes pas.

Notre extérieur est orné, il n'en est point de même de l'intérieur; bref, nous ne sommes pas tels que nous paraissons être [2].

Bèhâï d'Amol.

nous condamnent, pourvu que vos regards, Seigneur, ne trouvent aucune faute en notre âme? » (Ste Térèse, *Le Chemin de la perfection*, ch. XVI.)

1. *Soffa* (banc, banquette) mot arabe dont dérive le français « sofa ».

2. Tel que l'on croit complet et maître en toute [chose
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose...

A. de Vigny, *La Flûte*.

Voici maintenant un distique que je détache d'un des plus beaux ghazèls d'Auhèd du Kermân. Il faut y prendre le mot « libertin » dans l'acception qu'il avait autrefois en français (indévot) :

« L'état des libertins se laisse voir tel qu'il est; heureux celui qui peut découvrir tout ce qu'il a de caché! »

139

La goutte (d'eau) qui est devenue plus légère que l'onde, est montée au faîte ; puis étant tombée, elle est devenue perle.

Par sa légèreté elle s'est élevé et à cause de son abaissement elle a été changée en perle et a servi à orner une couronne [1].

Hemmèt.

140

Si ta dévotion n'a pour objet que de détourner les maux, c'est pour toi-même (que tu t'y livres), et non pour Dieu.

Cette piété que tu caches aux hommes, crainte d'ostentation, si tu t'en faisais un mérite à tes propres yeux [2], ce serait encore de l'ostentation.

Nèqi de Kamarè.

1. Cf. *Boustan* de Saadi « Apologue de la perle », au commencement du chap. IV.

2. Dans le bien que tu fais, fuis la présomption,
Et garde que la propre estime
Ne corrompe le fruit de ta bonne action.
P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. III, ch. IV.

141

Celui qui a cru que le cœur est (uniquement) ce qui se trouve dans la poitrine, ayant à peine fait deux pas, s'est imaginé qu'il avait tout obtenu.

Le chapelet, le *sèdjjâdèh* [1], les pénitences, la retraite et les austérités, tout cela constitue le chemin, (mais) monsieur s'est figuré que c'était le but du voyage [2] !

Afzèl.

142

Dans la fontaine de la loi, je marche tortueusement comme l'écrevisse. Dans la forêt de la religion, je suis semblable au renard plein d'astuce.

Je me tiens sur la chaire de la science

1. Petit tapis de prière.

2. Ste Catherine de Sienne a dit : « Ignorant, ne sais-tu pas que la pénitence corporelle est un moyen, non un but ? Ne sais-tu pas que l'austérité et la retraite sont inutiles, si nous ne soumettons pas notre volonté ! » (Voy. la vie de la Sainte par la Csse de Flavigny, p. 192.)

comme le léopard dans la montagne [1]. Couvert de mon manteau bleu, je suis pareil au crocodile dans le Nil [2] !

Chèrèf de Yèzd.

1. A cause de sa présomption. L'orgueil du léopard (*Kibr e pèleng*) est proverbial en Perse. On y raconte à ce sujet les histoires les plus extraordinaires. Tel est, dit-on, cet orgueil, que le léopard ne peut supporter la vue d'une étoile brillant au-dessus de sa tête : parfois il s'élance pour la saisir et va se briser contre les rochers ; d'autres fois, dans sa rage impuissante il se déchire de ses propres griffes.

Je ferai remarquer, à titre de curiosité, que le léopard est l'emblème d'une grande nation moderne qui, à tort ou à raison, passe pour très orgueilleuse.

Au léopard farouche il imposa le frein . . .

dit Marmontel, dans son épitaphe du maréchal de Saxe. (Voy. *Mémoires de Marmontel*, liv. IV.)

2. Le trait final est bien plus joli en persan, à cause de la double signification du mot *nîl* : 1° Bleu, indigo ; 2° le fleuve Nil.

Ce quatrain vise les mauvais prêtres. Kheyyâm, qui a tant fustigé les mollahs hypocrites, n'a rien écrit de plus vigoureux. Notez que chaque vers forme un tableau, présentant un animal différent dans son milieu approprié. L'auteur,

143

Si dans la Kaaba ton cœur est tourné vers un autre que Lui [1], toute ta dévotion n'est qu'iniquité, et la Kaaba est pour toi une taverne.

Mais, si ton cœur est à Dieu et que tu demeures dans un temple d'idoles, sois tranquille, tu auras une heureuse fin!

Ghazâli de Mèchhèd.

144

L'homme clairvoyant fait plus de cas des autres que de lui-même; car il les considère comme des miroirs dans lesquels il se reflète [2].

Cela signifie que l'homme supérieur à tous

Chèrèf-ed-dîn Ali Yèzdi, est surtout connu comme historien; son *Zafèr-nâmè Teÿmouri* est un ouvrage classique. Il a été traduit en français par Pétis de la Croix, et publié sous ce titre: « *Histoire de Timur-Bec*, connu sous le nom du grand Tamerlan. »

1. Dieu.

2. Littéral.: « des porte-miroir ». Il y avait autrefois à la cour, des officiers qui remplissaient cette fonction.

les autres est celui qui se voit lui-même dans tous les autres [1].

Sèhâbi.

145

Renonce à un domaine qui ne t'appartient pas; ne décris point les signes d'un mal [2] qui n'existe pas dans ton âme.

C'est manquer de sagesse que de te vanter, devant des joaillers, d'avoir des pierres précieuses qui ne sont pas en ta possession.

Afzèl.

146

Si j'inscrivais sur un pain la somme de

1. Le mot *'èïn* a ici un double sens: 1° Celui que nous avons rendu, la personne ou la chose même. 2° L'œil. On peut donc aussi traduire: « qui considère les autres comme ses propres yeux », ou, pour employer une expression courante, qui aime les autres comme la prunelle de ses yeux.

« Cet homme que nous méprisons, que nous ne daignons pas regarder, dont la seule vue nous soulève le cœur, c'est notre semblable, formé du même limon, composé des mêmes éléments: . . . » (Saint Jérôme, *Lettre à Oceanus*.)

2. Le mal d'amour.

mes dévotions et plaçais ce pain dans un plateau auprès d'un chien ;

Et que ce chien ait été tenu affamé dans une prison [1] pendant un an ; devant une telle ignominie, il n'y donnerait pas un coup de dent [2] !

Nèdjm-ed-dîn du Khârèzm.

147

Poursuis ton chemin de façon qu'on ne te salue point ; vis avec les gens de manière à ce qu'ils ne se lèvent pas (à ton approche).

Si tu te rends à la mosquée, vas-y de telle sorte qu'on ne te mette point en évidence [3] et qu'on ne fasse pas de toi un Iman.

Châh-é-Sèndjân de Khâf.

1. Je lis, avec le Riâz. *zéndâni* à la fin du 3e vers.

2. Nèdjm-ed-dîn était un contemplatif très avancé dans la voie spirituelle ; il ne faut voir en ceci qu'un effet de sa grande humilité et des scrupules d'une conscience délicate. « Aussi les saints s'avouent-ils de plus en plus indignes à mesure qu'ils s'élèvent davantage devant Dieu par la pratique des vertus ; car plus ils s'approchent de la lumière, mieux ils découvrent ce qui était caché en eux. » (Saint Grégoire.)

3. « Malheur à vous, pharisiens, qui aimez à avoir

148

Ce n'est point par ostentation que je remplis les fonctions de *pîch-nèmâz* [1] : Dieu sait qu'il n'y a là aucune ostentation.

Mais, voici : il m'est agréable, pendant la prière, d'avoir le dos tourné aux créatures et mon visage vers Dieu !

Nè'îm.

149

N'afflige jamais le cœur de quelqu'un sans

les premières places dans les synagogues et à être salués dans les places publiques ! » (*Évang.* Luc. ch. XI. v. 43.)

1. Le *pîch-nèmâz* est celui qui préside aux prières publiques dans une mosquée. C'est généralement un homme d'une vie irréprochable et d'une piété exemplaire. Notre poète, Khâdjè-Ali (Nè'îm est son surnom poétique) occupait ce poste dans la ville sainte de Mèchhèd.

Pour bien saisir le sens du second distique, il est bon de se rappeler que pendant leurs prières, les musulmans se tournent uniformément du côté de la Mecque : c'est cette direction, variable selon les localités, qu'on nomme *Qiblè*. Le pîch-nèmâz étant placé à la tête des fidèles, a forcément le dos tourné de leur côté.

une (juste) cause, afin que soudain il ne profère entre ses lèvres [1] un « O mon Dieu ! »

Ne te fais pas illusion sur ta fortune ou ta beauté ; car l'une te sera dérobée en une nuit, et l'autre te sera enlevée par une fièvre [2] !

Khèyyâm.

1. *Harpagon*. Tu murmures entre tes dents ?
La Flèche. Pourquoi me chassez-vous ?
MOLIÈRE, *L'Avare*, a. I, sc. 3.

2. Cette beauté que l'air, le vent, la fièvre efface...
Les *Quatrains* de Pierre Matthieu.

« La beauté est une fleur que la maladie peut flétrir, et que le temps fait disparaître. » (Isocrate, *Discours à Démonique*.)

Ce quatrain figure sous le N° 398 dans le livre de M. Nicolas, où il se trouve rendu d'une manière assez bizarre. Voici le second distique : « Ne te repose donc ni sur tes richesses ni sur ta beauté, car celles-là te seront enlevées dans une nuit, et l'autre aussi dans une nuit te sera ravie. »

Puis vient une note tout aussi singulière, que je transcris fidèlement : « Allusion à l'arbitraire des gouvernements despotiques de l'Orient, qui, au milieu de la nuit, envoient des agents aux personnes riches et suspectes de trahison, pour confisquer leurs biens. Allusion aussi à la brutalité de ces agents, qui, dans ces circonstances,

150

Que l'homme instruit prêtant l'oreille à la vérité (éternelle), passe un moment avec

se croyant tout permis, ne respectent ni jeunesse ni beauté. »

Cette dernière remarque serait bien touchante, si elle n'était absolument gratuite, et d'ailleurs elle n'explique rien. Admettons un moment, que les choses se passent comme l'affirme M. Nicolas, le vers de Khèyyâm en devient-il plus intelligible? Notez qu'il s'agit de la perte de la beauté, et non de celle de la virginité et de l'honneur. La Fontaine, dans un de ses contes, nous dit « comment l'esprit vient aux filles »: faut-il supposer que du même coup, elles perdent leur beauté?...

Ajoutez qu'un « gouvernement despotique et arbitraire » ne fait pas tant de façons et procède d'une manière plus directe, plus franche, ou si l'on veut, plus brutale: il n'a donc nul besoin d'envoyer les agents « au milieu de la nuit », comme cela se fait ailleurs.....

M. Nicolas semble ignorer que « quand vient le soir charmant, ami du criminel », les vols sont plus fréquents à Téhéran, tout comme à Londres et à Paris. Voilà l'explication bien simple de la phrase ci-dessus: point n'est besoin de chercher midi à quatorze heures.

le roi ou le mendiant, il s'en trouve (également) charmé.

Dans l'art du flûtiste, quelle différence peut-il y avoir de jouer une mélodie sur un ton élevé, à la jouer sur un ton bas[1]?

Sèhâbi.

151

L'arrogance et l'orgueil ne prouvent pas qu'on possède la sagesse; ils ne servent qu'à nous aliéner une multitude de gens[2].

Il est plus facile de déclamer contre l'arbitraire que d'examiner et de redresser un texte défectueux : Les Orientalistes se reportant au texte de M. Nicolas (Q. 398), verront que le mot *chèbi* (une nuit) revient à la fin de chaque vers. Un mot ne peut rimer avec lui-même : d'autre part, *chèbi* n'est pas un « rèdif », puisqu'il n'est précédé d'aucune rime au dernier vers. Le quatrain, tel qu'on le trouve là, est donc dépourvu de rimes, il est par conséquent défectueux.

1. In small proportions we just beauties see;
And in short measures life may perfect be.
BEN JONSON.

2. Toujours l'humilité gaigne le cœur de tous :
Au contraire l'orgueil attise le courrous.
RONSARD, *Au roi Henry III*.

Les créatures de ce monde sont toutes les membres d'un même corps, les honorer toutes c'est s'honorer soi-même.

Sèhâbi.

152

Le mystique est devenu tout vision, tandis qu'une poignée de gens de rien font assaut d'efforts pour se mettre en évidence.

Ces hommes sont les étincelles de la fusée du destin ; on sait la durée de leur éclat et la hauteur de leur ascension [1] !

Sèhâbi.

1. Nous voulons être grands plutôt qu'humbles [de cœur ;
Et tout ce bruit flatteur de notre renommée.
Comme il n'est que fumée,
Se dissipe en vapeur.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. I, ch. III.





CHAPITRE V

LA VANITÉ DU MONDE : LA RETRAITE

Tout n'est que vanité : gloire, faveurs, richesses,
Passagères douceurs, trompeuses allégresses ;
Tout n'est qu'amusement, tout n'est que faux appui.
Hormis d'aimer Dieu seul, et ne servir que lui.

L'Imitation, P. CORNEILLE, (liv. I, ch. XXIV.)

153

Ce jardin (plein) de couleurs et de parfums, est agréable à voir, mais il n'est pas bon d'en user ; renonce à cette façon d'agir.

Ce rameau chargé de désirs, qu'on appelle le monde, porte des fleurs éclatantes, mais les fruits en sont amers.

Sèhâbi.

154

Un jour, comme j'étais en quête d'eau de rose, je vis au milieu du feu une rose au visage flétri.

Je lui demandai: « Qu'as-tu donc fait pour être ainsi brûlée? » Elle me dit: « Hélas! j'ai, pendant un moment, souri dans ce jardin [1]! »

Abou-Saïd.

155

Je suppose que tu sois le fils du prophète Soleÿmân; que, reposant sur le vent comme sur un siège, tu parcoures l'univers [2].

1. Ou bien: « je me suis pendant un moment épanouie etc. » Le mot *Khèndidèn* (rire, sourire) signifiant aussi parfois « s'épanouir. » On dit bien en français « un visage épanoui », pour un visage riant.

2. Ceci est une allusion à la manière de voyager de Salomon. La légende prétend que ce roi possédait un immense tapis magique, sur lequel on posait son trône; sa suite et son armée y prenaient également place, d'un côté se rangeaient les hommes, de l'autre les génies. Tout étant bien disposé, sur un ordre de Salomon, le vent enlevait le tapis et le transportait, avec tous ceux qui se trouvaient dessus, à l'endroit désigné.

Je suppose que le monde se conforme nuit et jour à tes désirs; considère ce que ton père a emporté et (vois) ce que tu peux emporter (à ton tour). Afzèl.

156

L'homme d'une nature élevée, initié au divin amour, a son lieu de repos marqué en dehors des deux mondes.

L'importance de la terre est uniquement due à ses habitants; la valeur de la paille et de l'orge provient du grand nombre des ânes et des bœufs! Sèhâbi.

157

Attacher son cœur à ce monde décevant, ou être épris d'une existence (rapide) comme l'éclair,

C'est ressembler au nageur inexpérimenté, qui, au milieu d'un tourbillon, agite les mains, se débat, et finalement se trouve englouti [1]!

Achrèfi de Samarqand.

1. Et, tel qu'un naufragé, jouet du gouffre amer,
Je m'épuisais, criant: « Au secours!... Je [m'enfonce ... »

Fr. Coppée, *A. M. l'abbé Bouquet.*

158

Toute personne existante, vers quelque but qu'elle tende, souhaite ce qui est conforme à sa nature.

Ce sont les hommes à tête creuse que la timbale royale [1], avec tout son vacarme, appelle à ses côtés.

Sèhâbi.

159

Tant que l'homme est dans ce sejour d'illusions et d'artifices, s'il se croit un seul moment en sureté, il est insensé.

Dans ce monde, la joie dénote une vue imparfaite; c'est pour cela que pendant le rire, les yeux de chacun sont rétrécis.

Sèhâbi.

1. Le *koûs*, dont il est ici question, est une sorte de timbale. Suivant un usage très ancien, les rois et les princes sont salués matin et soir, souvent même cinq fois par jour (*pèndj naubèt*), par un concert de ces instruments. C'est à ce privilège de la souveraineté que fait allusion la boutade humoristique et quelque peu irrévérencieuse du poète. « La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. » (Pascal, *Pensées*, ch. VI, VII.)

160

Un coin où l'on est tranquille vaut mieux que le commerce du monde; à ses passagères dignités l'indépendance est préférable.

Le monde est une femme laide, et ceux qui le recherchent sont des aveugles. Oui, c'est un aveugle qu'il faut pour épouser une vilaine femme[1] !

Mohammed-Sâdeq.

161

Si les ennemis des hommes[2] devenaient tous du feu, ils se consumeraient eux-mêmes comme l'éclair.

Qu'un chien, par exemple, s'avance dans

1. Le vers (*mésra'*) final est un dicton. Il se trouve textuellement dans le *Gulistan* de Saadi. (Voy. la traduction de Defrémery, p. 151.)

Une remarque en passant: le *mésra'* est la moitié du *béyt* ou distique, c'est donc bien un vers: et je ne comprends pas pourquoi on traduit le mot par « hémistiche » comme cela se voit généralement et comme le fait M. Defrémery dans l'exemple ci-dessus.

2. Des mystiques.

la mer; celle-ci ne sera pas souillée [1], (mais) le chien sera noyé.

Abou-Saïd.

162

Que cent calamités s'abattent sur la tête

1. On sait que pour les musulmans, le chien est un animal impur; son contact souille, et nécessite des ablutions en règle. Néanmoins, on s'en sert à la chasse, et on l'utilise également pour la surveillance des troupeaux et la garde de la maison. Il n'est maltraité en aucune manière, et les allusions à ses qualités fourmillent chez les écrivains persans, notamment dans les poésies de Cheÿkh Kèmâl de Khodjènd, où son nom revient très souvent.

Citons, parmi les célébrités de la race canine, le chien des sept Dormants (*ashabé kahf*), qui est tout à fait illustre.

Mais pourquoi le chien est-il tenu pour impur? Au lecteur que cette question intéresse, je conseille de prendre *Souvenirs du monde musulman*, par Ch. Mismer (Paris, Hachette, 2e éd.), il y trouvera (p. 114) le récit d'une curieuse conversation sur ce sujet, entre l'auteur et G. Flaubert, en présence de V. Hugo, de Paul de Saint-Victor et d'autres personnages célèbres.

des grands, le vulgaire ne songe qu'à continuer (son train de vie).

On dit à un ânier que le cheval du roi était mort; il répondit: « Puisse mon âne boiteux se bien porter! »

Sèhâbi.

163

Le sourire me vient aux lèvres quand je songe au prestige du *Homây* [1]; je me perds en réflexions sur ce sujet.

O Qodsi, pourquoi te réfugier sous l'ombre d'un oiseau qui est occupé à guetter les os des gens?

Qodsi.

1. Homâÿ, oiseau fabuleux qui n'est pas sans analogie avec le phénix. Il y a dans le second distique une double allusion: 1° A la croyance que l'ombre du Homâÿ porte bonheur, et attire sur celui qui en est couvert une fortune éclatante. 2° Au fait que cet oiseau se nourrit exclusivement d'os. Pour plus de détails, on peut se reporter aux *Perles de la couronne* (p. 102, note).

Je pense que le Homâÿ est ici une figure emblématique symbolisant le pouvoir, la faveur royale, ou la popularité, toutes choses également décevantes et périlleuses.

164

Tout ce qui est plaisir ou attachement n'est qu'impéritie; car c'est la crainte des peines qui est le (vrai) guide de l'homme.

Dans le séjour de ce monde, où tout est vanité, le rire est une chose acquise, tandis que les pleurs sont innés [1]. Sèhâbi.

165

Où est celui qui a dit que le vide était impossible, pour qu'il voie ma bourse et avoue qu'il existe effectivement.

Interroge les coupeurs de bourse sur mon état; voilà bien longtemps que je suis couvert de honte devant cette corporation [2]!

Mohammed-Sâdeq.

1. « C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer: endure, souffre, et tais toy. » (Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. XIII.)

2. Un certain P. Regnault, traitant la question du vide, dans ses *Entretiens physiques*, dit: « Voyons s'il y a du vide ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse. » (Cité par M. Lud. Lalanne.)

166

Quoique le souci amoureux soit une habitude du cœur, ce sont les yeux qui mettent ce faible cœur en péril.

J'avoue que c'est l'Idée qui est la bien-aimée du cœur, mais que faire du moment que l'œil ne perçoit que la forme [1] ?

Cheÿkh Erâqi.

167

Puisque ma triste situation est agréable aux yeux de l'Ami, puisse l'ennemi, dans sa fureur, m'écorcher vif.

Comme l'ennemi impitoyable est envoyé par Lui, je serais un homme sans foi si je n'aimais pas cet ennemi [2].

Saadi.

1. J. de Maistre rapporte dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (2e entret.) ces paroles de saint Thomas d'Aquin : « L'intelligence, dans notre état de dégradation, ne comprend rien sans image. »

2. « Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime et... puisqu'il l'appelle ami. » (Pascal, *Le Mystère de Jésus*.)

168

O monde vil, qui ne possèdes ni foi sincère, ni vraie justice! Pas un seul habitant n'est heureux dans ta cité de chagrins.

Mon cœur est plein de tristesse dans l'exil de la vie; ô séjour familier du néant, que ton souvenir est doux! Sèhâbi.

169

En ce monde, toute œuvre réalisee se gâte, dès qu'elle a atteint son plein achèvement.

Aucun désir ne gagne à être complètement satisfait; quand la page se trouve finie, la feuille est retournée [1]. Qodsi.

Ta Grâce me suffit, et si je suis tenté,
Battu d'afflictions, trahi, persécuté,
Je ne craindrai rien avec elle.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. LV.

1. « Mieux vaut que l'homme parvienne tard à la satisfaction de ses désirs; car, avec leur accomplissement l'œuvre de la vie est terminée. — Le rubis, qui se forme avec lenteur, a une longue durée: la tulipe vient promptement, et s'en va legère et rapide. » (Nézâmi, *Hèft Peÿkèr*.)

170

Cette rose qui avait à peine vu le jour, un vent furieux l'a enlevée avant qu'elle fut entièrement épanouie.

La pauvrette avait beaucoup d'espérance dans son cœur, (mais) à quoi bon de longs espoirs avec une vie si courte [1]?

Saadi.

171

Il te faudra abandonner la totalité des créatures; c'est-à-dire que tu les laisseras toutes pour te tourner vers Nous.

L'attachement à d'autres que nous amène le repentir. Ne serre pas trop ce nœud, car tu auras (bientôt) à le dénouer [2].

Sèhâbi.

1. Las! voyez comme en un peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las, ses beautez laissé cheoir!
RONSARD, *A Cassandre*.

2. Toujours! songes-y bien, d'un éternel amour
Il n'est dans l'univers qu'un seul être capable,
Et cet être, c'est Dieu. — car il est immuable:
L'homme d'un jour n'aime qu'un jour.
THÉOPHILE GAUTIER, *Albertus*.

172

O toi, qui t'imagines posséder toutes sortes de biens! Tu partiras de ce monde et tu laisseras toutes tes richesses.

C'est en renonçant à ce qui périt que tu trouveras ce qui dure; c'est quand tu ne posséderas rien, que tu auras tout [1]!

Mohsén-é-Fèÿz.

173

O mon cœur, tu te réjouis dans les fêtes; c'est pourquoi tu as tout lieu de t'affliger. Tu es étranger au monde des soucis; c'est (à vrai dire) un (grave) sujet de souci [2].

1. Hors ce qui vient de moi, tout passe, tout [s'envole;
Tout en son vrai néant aussitôt se résout;
Et pour te dire tout d'une seule parole,
Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. III, ch. XXXII.

2. A première vue, ces vers paraîtront peut-être un peu obscurs; le passage suivant de Pascal aidera à en éclaircir le sens :

« La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est

Comment! l'enfer serait insuffisant pour te rétribuer, et tu demandes le paradis? Voilà justement ta géhenne!

Rèzi d'Artimân.

174

Plus je suis vêtu, plus je me sens dénudé. Plus je suis près, plus je me trouve éloigné.

Bonté divine! dans ma stupéfaction, plus je vois cette beauté, plus je suis aveuglé[1]!

Rèzi d'Artimân.

175

Aux yeux de celui qui a dit adieu aux désirs, l'univers entier est beau et les dispositions en sont louables.

C'est rechercher le monde que le blâmer;

la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. » (Pascal. *Pensées*, ch. V, II.)

1. « LE SEIGNEUR . . . Mon goût éteint tout autre goût. Ma lumière aveugle quiconque la voit. » (Ste Catherine de Gênes. *Dialogues*. liv. III, ch. VII.)

tel l'acheteur qui a coutume de déprécier la marchandise [1].

Sèhâbi.

176

Si (même) tu montes au ciel, on te fera revenir à terre; si tu vis dans les délices, on te jettera dans l'indigence.

Bref, entends de ma bouche cette vérité absolue: « Ne fais pas de mal, afin qu'on ne t'en fasse point. »

Afzèl.

177

De quelque façon que la fortune te suscite des peines et des tracas, patiente; autrement, elle t'en suscitera de pires.

On ne peut pas avec la main repousser les vagues de la mer; car le mouvement de cette main fait naître une autre vague.

Sèhâbi.

1. *Chi biasima vuol comprare*, qui déprécie veut acheter. *Malum est*, *malum est*, *dicit omnis emptor*, cela ne vaut rien, dit tout homme qui achète. (Cf. M. C. de Méry, *Histoire générale des proverbes*, t. I, p. 336.)

178

Tant que les révolutions de la sphère céleste dureront et que la lune suivra sa marche, il y aura beaucoup de mauvais jours et de situations misérables [1].

Cherches-tu la pureté morale? Résigne-toi au trouble et à l'anxiété; le polisseur de miroirs a toujours les mains noires.

Sèhâbi.

179

Où y a-t-il un homme consumé (par la passion) pour que j'en fasse mon ami; ou un affolé d'amour, en qui je puisse trouver un confident?

Alors, tous deux assis à l'écart dans un coin, nous nous lamenterions, moi sur mon propre sort et lui sur le sien [2]!

Baÿèzîd de Bastâm.

1. Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
LAMARTINE, *L'Homme.*

2. O, take me in a fellow-mourner with thee:
I'll number groan for groan, and tear for [tear; . . .
ROWE, *Fair Penitent.*

180

Tant qu'un homme participe à toutes sortes de profits, il se doute peu qu'il y a un autre être que lui-même.

Si le ciel ne se conforme pas à tes désirs, c'est afin que tu comprennes qu'il y a une autre existence que la tienne [1].

Sèhâbi.

Baÿèzîd de Bastâm est un des plus anciens et des plus grands mystiques de la Perse. Il employa trente années à errer dans le désert de Syrie (*Châm*), et passa douze ans dans les austérités et les mortifications. Il mourut en 261 de l'hégire (Ibn-Khallikan).

Des Cheÿkhs illustres, tels que Djoneÿd de Bagdad et Abou-Saïd, ont parlé de lui en termes enthousiastes; on lui attribue une foule d'actions merveilleuses qui sont rapportées en détail dans le *Tèzkérèt-ol-Auliâ* de Attâr, le *Nèfèhât* de Djâmi, etc. Son tombeau se trouve à Bastâm, petite ville du Khoraçân non loin de Dameghân.

1. « Celui qui ne se sent atteint d'aucun mal, chargé d'aucune faute, celui-là ne songera pas à élever ses pensées au-dessus des intérêts de ce monde. » (Éd. de Hartmann, *La Religion de l'avenir*, trad. franç., ch. VII, F. Alcan.)

181

Je n'ai, ni du bois le jour, ni de l'huile la nuit: mes yeux et mon corps ont appris à se passer de ces deux choses.

Dans ma prison, je me contente de la lune et du soleil: celui-ci me réchauffe durant le jour, et celle-là m'éclaire pendant la nuit [1].

Mèç'oud Sa'd Sèlmân.

1. Mèç'oud Sa'd Sèlmân, qu'il ne faut pas confondre avec Sèlmân de Sâvè (*Sâvèdji*), était un homme fort remarquable, doué d'aptitudes brillantes et variées. Poète et érudit sans égal, il était en outre « un émir incomparable, un lion qui faisait sa proie des ennemis. » (Cf. *Mèdjmè'ol Foççhâ*, t. I, p. 514.) Il prit part à plusieurs expéditions et remporta de nombreuses victoires dans l'Inde.

Pendant longtemps il vécut puissant et honoré, à la tête de son gouvernement dans la région du Pendjâb. Puis un jour il se trouva impliqué dans quelques intrigues politiques, et Soltan Ibrahîm le Ghaznévide le fit enfermer dans la forteresse de Nâÿ, où il resta 12 ans. Une seconde fois, il fut emprisonné pour une période de 20 ans. Les quatrains que nous donnons ont été composés pendant cette captivité. Mèç'oûd Sa'd a laissé

182

Je n'ai aucune espèce de joie à ma portée, et je ne puis confier mes peines à nul être humain.

Chacun de mes instants recèle cent chagrins; considérez ma situation et rendez mille grâces à la Providence!

Mèç'oud Sa'd Sèlmân.

183

Celui qui est le plus instruit, parmi les créatures de ce monde, devient le plus pauvre, le plus silencieux, ainsi que le moins occupé [1].

trois divans: l'un en arabe, l'autre en persan et le 3e en hindoustani. (Cf. *Lubabu'l-Albab*, of Muhammad 'Awfi, edit. by prof. Ed. G. Browne of Cambridge, part II, p. 246.)

Ses poésies persanes, justement admirées, ont été imprimées à Téhéran.

1. A rapprocher de cette pensée de Fontenelle: « Ce sont les passions qui font et qui défont tout. *Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien.* »

Dans le jardin, un horticulteur disait au cyprès: « L'arbre qui donne les fruits les plus savoureux, est celui qui en porte le moins. »

Sèhâbi.

184

Dans la croyance des partisans de l'amour, celui-là est (véritablement) un homme, qui est séparé des créatures et libre de tout attachement.

O Haqqi, le soleil, ornement de l'univers, a le cœur lumineux parce que (dans sa course perpétuelle) il marche solitaire.

Haqqi de Khonsâr.

185

La société des hommes, même pendant un seul instant, est un poison. L'opium donne de l'amertume, même s'il n'y en a que la valeur d'une lentille.

Nous n'avons pas besoin du commerce des hommes; la douleur causée par la perversité de notre propre nature nous suffit.

Mo'mén de Yèzd.

186

Nombre de gens pensant aux trésors, s'imaginent qu'il y en a d'enfouis dans chaque lieu en ruines [1].

Mais en réalité, ô Modjrém, le seul trésor que recèlent les ruines, c'est l'avertissement (qu'on y peut trouver) [2].

Modjrém.

187

Quitte le monde et renonce à son tumulte et à ses agitations; n'y reste pas embarrassé comme les gens sans discernement [3].

Lorsque le navire se brise en mer, une outre pleine de vent est plus utile au marchand qu'une bourse d'or.

Sèhâbi.

1. Voy. *Les Perles de la couronne* (p. 58, note).

2. Dis-moi, qu'est devenu l'Empire d'Assyrie,
Des Mèdes, des Persans, des Romains, des [Grégeois . . .

Les Quatrains DE PIERRE MATTHIEU.

3. « Ne soyons pas les amis de ce monde, de crainte de devenir les ennemis de Dieu . . . » (S. Bernard, *Sermons*.)

188

Sais-tu ce que j'ai remporté du monde?... *Rien*! Et ce qui me reste en main du produit de ma vie?... *Rien*!

Je suis le flambeau de la joie; que deviendrai-je une fois consumé?... *Rien*! Je suis la fameuse coupe de Djèm, mais que serai-je quand j'aurai été brisé?... *Rien*!

Khâqâni.

189

La nuit dernière, il m'arriva de passer par la plaine désolée de Toûs[1]; j'y aperçus

1. Toûs, dans la province du Khoraçân, était sous les premiers califes une des villes les plus importantes de la Perse. Les ruines en sont situées au nord et à environ 17 milles anglais de la ville de Mèchhèd qui a pris naissance après le déclin de Toûs. (J. B. Fraser.)

Cette cité a produit un grand nombre de docteurs, de savants estimés, et d'hommes remarquables dans tous les genres. Bornons-nous à mentionner le célèbre et sage ministre Nézâm-ol-Molk, et l'illustre Ferdauci, l'auteur du Livre des Rois (*Châh-nâmè*.)

un hibou, posé là où jadis on voyait le paon [1].

Je lui dis : « Quelle nouvelle as-tu de ces ruines ? » Il me répondit : « Voici la nouvelle : *Hélas* ! HÉLAS [2] ! ! »

Chèhîd de Bèlkh.

190

Ce globe de boue (pareil à un tumulus), marque la place d'un *sépulcre* ; le ciel est une tablette placée au-dessus d'un *sépulcre*.

Le monde est un caveau funéraire, et nous y sommes tous des morts [3] ; le soleil un cierge brûlant au-dessus d'un *sépulcre* !

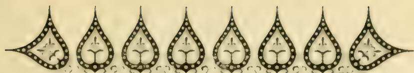
Rochdi de Rostèmdâr.

1. A la fin du 2e vers, au lieu de *tâvous* (paon), quelques manuscrits portent *khorous* (coq.)

2. We talk of love and pleasure — but 'tis all
A tale of falsehood. Life's made up of gloom ;
The fairest scenes are clad in ruin's pall,
The loveliest pathway leads but to the tomb.

J. G. PERCIVAL. (Poète américain.)

3. « La vie des mortels, a-t-on dit, est plutôt une mort qu'une vie . . . » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XIII, ch. X.)



CHAPITRE VI

LE VÉRITABLE AMOUR

Connais-tu bien l'Amour, toi qui parles d'aimer?
L'Amour est un trésor qu'on ne peut estimer:
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable;
Il est seul à soi-même ici-bas comparable . . .

L'Imitation, P. Corneille, liv. III, ch. v.

191

Avant que la voûte du firmament sublime fut édifiée; avant que le pavillon azuré du ciel fut dressé,

Tandis que, de toute éternité, nous reposions mollement dans la Cité du néant, on a imprimé sur nous, à notre insu, le sceau de ton amour.

Abou-Saïd.

192

Le cœur ne poursuit jamais d'autre voie que celle de ton amour; il ne recherche rien hormis les peines et les soucis qui viennent de toi.

Ta passion a fait du champ de mon cœur un désert aride, afin qu'en aucun cas, il n'y puisse germer d'affection pour personne [1] !

Abou-Saïd.

193

Tant que tu ne sortiras pas des habitudes et des règles de la raison, tu ne deviendras pas d'une parcelle, supérieur à ce que tu es [2].

Je te ferai voir une lueur du visage de

1. « Si nous avions un seul filet d'affection en notre cœur, qui ne fut pas à lui et de lui, ô Dieu! nous l'arracherions tout soudainement. » (S. François de Sales, *Épîtres*, liv. II, ép. XXXVII.)

2. Fénelon, parlant à son disciple le chevalier de Ramsay, disait: « Faites taire votre raison. Dites sans cesse à Dieu, instruisez-moi par le cœur et non par l'esprit; faites-moi croire comme les Saints ont cru; faites-moi aimer comme les Saints ont aimé. » (Ramsay, *Vie de Fénelon.*)

Leÿla; je veux bien passer pour sage si tu n'en deviens pas fou[1].

Bèhâï d'Amol.

194

Du sommet de la tête jusqu'aux pieds, je serai tout yeux, le jour où ta beauté se manifestera à moi.

Quand tu me regarderas, tout mon corps deviendra âme; et quand je te contemplerai, tout mon cœur ne sera qu'yeux!

Sèhâbi.

195

Mon cœur nourrissait l'espoir du paradis

1. Le mot *Mèdjnoûn* (fou), est aussi le nom de l'amant de Leÿla; de là, dans le texte, un rapprochement assez piquant. Pour la légende de Mèdjnoûn, on peut se reporter aux *Perles de la couronne* (p. 14, note, et p. 20, note).

Aux lueurs du cerveau s'ajoute
L'éclair jailli du sein : l'amour!
Devant qui s'efface le doute
Comme un rôdeur louche au grand jour.

SULLY PRUDHOMME, *La Vertu.*

et de la béatitude sans fin [1], l'amour est venu et désormais il n'y a plus lieu de faire d'autres vœux.

Je me suis plongé dans cet amour dévorant qui consume les désirs; maintenant ce serait un enfer que de souhaiter le paradis [2] !

Mo'mén de Yèzd.

196

D'un bout à l'autre de la plaine de Khavèrân [3], il ne se trouve pas une pierre qui

1. *Littér.*: « ... semait les graines du désir du paradis etc. »

2. On rapporte que Ste Catherine de Sienne disait: « Je ne suis point au service du Seigneur pour un salaire, même pour un salaire éternel, mais par pur amour. » (Voir sa vie par la Csse de Flavigny, p. 33.)

3. *Khavèrân* est le nom d'un district du Khoraçân situé entre Abivèrd et Sarèkhs. *Méhnè*, bourg important de cette région, était la patrie d'Abou-Saïd.

Selon l'auteur du Riâz-ol-Aréfîn, le grand mystique, au début de sa carrière, passa quatorze années à errer dans la plaine de Khavèrân, se livrant aux austérités et n'ayant pour toute nourriture que les plantes du désert.

ne soit teinte du sang des cœurs et des yeux.

Il n'y a aucun pays et aucune (étendue d'une) parasange, où ne se tienne un homme, le cœur angoissé [1] par ton amour!

Abou-Saïd.

197

Il est bon que tu aies deux mains, deux pieds et deux yeux; mais, pour ce qui est du cœur et de la bien-aimée, la dualité est une erreur.

La bien-aimée n'est qu'un prétexte, le seul amour est Dieu; celui qui en a conçu deux, est un Juif et un infidèle!

Djèlal-ed-dîn Maulèvi.

198

O Qodsi, ne soupire pas après la conver-

1. Il y a dans le texte *dél-tèng* (le cœur serré), expression qui signifie triste, affligé. Je me suis servi, faute de mieux, du mot « angoissé » qui, par son étymologie (*angustia*), rappelle ce sens. Au reste, le français présente des expressions du même genre: « serrement de cœur », « serrer le cœur », etc.

sation des belles; prends garde de laisser ta tête suivre tes yeux.

Ta bien-aimée est dans ton cœur, on ne peut la voir; tout ce que les regards peuvent atteindre, ne t'en occupe point [1] !

Qodsi.

199

La raison a beau nier ceci ou cela, a-t-on jamais vu diminuer d'une parcelle la perfection de l'amour [2] ?

1. Meurs à tous les mortels appas,
Afin qu'en Dieu par le trépas
Tu puisses commencer à vivre...

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. I, ch. XXIII.

2. Les superbes aspirations de l'intelligence à la domination universelle... n'ont jamais pu comporter aucune réalisation...» « C'est que l'esprit n'est pas destiné à régner, mais à servir, et, quand il croit dominer, *il rentre au service de la personnalité*, au lieu de seconder la sociabilité. » (*Système de Politique positive*, t. I.)

M. Brunetière, qui rapporte ces passages d'Aug. Comte, les fait suivre de ces réflexions : « En fait, la domination de l'intelligence aboutit toujours à la théorie du « Surhomme ». Les « conducteurs de

La nuit peut couvrir tout un monde de ses voiles, mais elle ne saurait cacher la moindre étincelle !

Sèhâbi.

200

Si le cœur sait s'accommoder des peines de l'amour, il parvient à dompter le coursier des désirs [1].

Si le cœur n'existait pas, où résiderait l'amour? et s'il n'y avait pas d'amour, à quoi servirait le cœur?

Sa'd-ed-dîn Hèmèvi.

201

Abandonne cet amour de deux jours, ô

peuples » se croient aisément d'une autre espèce que le troupeau qu'ils mènent : . . . » (*Sur les Chem. de la Croyance*, p. 41.)

A mon tour, je me permettrai de faire remarquer que parfois le « Surhomme » peut n'être que le « Surhomais ».

1. « Alors . . . l'amour charnel disparaîtra, absorbé par l'amour spirituel, et l'infirmité des affections humaines sera transformée en affections divines. » (St Bernard, *Lettres*.)

mon cœur! car une passion de si faible durée ne peut rien produire (de bon).

Choisis un amour tel, que tu puisses au jour de la rétribution, le porter avec toi pour te reposer dans le séjour du (vrai) repos [1].

Djâmi.

202

J'allai chez le médecin, et lui parlai de mon mal caché [2]. Il me dit: « Garde le silence sur tout ce qui n'est pas l'Amie. »

Je lui dis: « Quel aliment (dois-je prendre)? » Il me répondit: « Le seul sang de ton cœur [3]. »

1. Au lieu de cet amour charnel
Dont l'impure chaleur souille ce qu'elle en-
[flamme,
Fais couler au fond de mon âme
Celui de ton nom éternel.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. XXVI.

2. *Dèrd*, mal d'amour.

3. « Mes larmes m'ont servi de pain le jour et la nuit, lorsqu'on me dit tous les jours: Où est ton Dieu? » (Psaumes, XLI, 3.)

Il y a dans le persan le mot *djégar* (foie). Au sujet de cette apparente confusion entre le foie et le cœur, j'ai déjà eu lieu de constater qu'elle

Je lui demandai: « De quoi m'abstenir? » Il me dit: « Des deux mondes. »

Abou-Saïd.

203

L'amour est venu et m'a rendu vif et agile, il m'a emporté hors du domaine du corps et de l'âme.

De mes yeux, comme d'une source [1], l'eau

existait également en Europe, et j'ai cité à l'appui un vieux texte français. (Voir *Les Perles de la couronne*, p. 48, note 2.)

Voici un passage du philosophe Cornutus, qui montre que les anciens considéraient le foie comme le siège de l'amour. Cornutus avait été le maître de Perse, et plus tard il commenta ce poète. Or, à propos de ces paroles de la première satire: *Sum petulanti splene cachinno*, il remarque: « Physici dicunt homines splene ridere, felle irasci, jecore amare, corde sapere ... »

Le grammairien Dumarsais, à qui j'emprunte cette citation (*Des Tropes*, seconde partie, II), termine en ajoutant: « Aujourd'hui on a d'autres lumières. » Certainement, mais j'espère que ces quelques mots auront aussi jeté un peu de lumière sur un point jusqu'ici obscur.

1. Il y a une grande ressemblance entre les

de la vérité est sortie en bouillonnant et m'a complètement lavé de la poussière des vanités.

Sèhâbi.

204

Nos flèches ne touchent pas toujours la cible; tant que Dieu n'en donne pas le signal elles n'y parviennent point.

C'est à nous de lancer une flèche vers le but, (mais) il ne dépend point de nous qu'elle l'atteigne ou ne l'atteigne pas.

Mochtâq d'Ispahan.

205

Les hommes ont poussé leur marche vers

mots persans *tchèchmè* (source) et *tchèchm* (œil). Cette similitude est-elle un simple effet du hasard? Lisez ces lignes d'un grand écrivain contemporain, artiste d'une sensibilité exquise, mais qui ignorait vraisemblablement cette particularité de la langue persane: « On aveugle une source, on aveugle une voie d'eau, c'est que l'eau avec son luisant, son mouvement, a bien la vie d'un regard. » (Alphonse Daudet, *Notes sur la vie*, Paris Charpentier 1899, p. 76.)

le monde de la vérité, les lâches sont restés (en arrière) sous divers prétextes.

Mais, je vais te découvrir un point, si tu veux bien m'entendre: Celui-là a trouvé sa voie vers l'Ami, qui y a été appelé [1].

Akhkèr du Kermân.

206

Le sultan dit (en ses discours): « les richesses de mon trésor. » Le soufi dit: « mon manteau de laine. »

L'amant dit: « ma passion toujours la même. » Quant à moi, je suis seul à savoir ce qu'il y a dans ma poitrine [2].

Ghazâli de Mèchhèd.

1. Ni tes efforts d'esprit, ni ceux de ta ferveur
N'enfantent ce désir qu'il me plaît de produire:
Il est un pur effet de ma haute faveur...

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. XLIX.

2. « Ne faites point paraître la dévotion que vous avez dans le cœur si quelque grande nécessité ne vous y engage. Mon secret est pour moi, disaient saint Bernard et saint François. » (Ste Térèse, *Avis à ses religieuses.*)

Ce quatrain se trouve, avec une différence insignifiante au 3e vers, parmi les quatrains d'Abou

207

L'homme de peu de capacité a incendié par l'amour la moisson de son existence : l'homme de cœur y a acquis la lumière vitale.

Par l'effet de l'amour, la raison a décru et la folie a augmenté ; la bougie a été éteinte par le vent et le feu a été allumé [1].

Achénâ.

208

Personne n'a pleinement approfondi les mystères de l'amour. O Sâyer, nul homme n'a parcouru ce vaste champ comme toi.

Saïd publiés par M. H. Ethé (quat. 70.) Le savant orientaliste ne cite pour toute autorité qu'un manuscrit de la collection Elliot (N° 292). Or, le *Riâz-ol-Aréfîn* (p. 118) donne ces vers comme étant de Ghazâli. En outre, dans deux exemplaires du *Hèft-Eqlîm* (Bibl. N[le], Sup. Pers. 356 et 357), je les ai trouvés sous le nom du même poète.

Cuique suum. Abou-Saïd est assez riche de son propre fonds et n'a besoin de rien emprunter à de moins fortunés que lui.

1. Love never fails to master what he finds,
But works a different way in different minds...

DRYDEN, *Cymon and Iphigenia.*

Tandis que le sage (resté) sur la rive, cherchait un pont, le fou aux pieds nus a traversé l'eau [1] !

Sâÿer d'Ordoubâd.

209

Si tu veux te lancer dans le champ de l'amour des belles, il faut te résigner à brûler comme le flambeau.

Sais-tu pourquoi la bougie est aimée dans toutes les réunions? Parce qu'elle sacrifie sa propre existence au bien-être de l'assemblée.

Sèhâbi.

1. Ce distique est devenu proverbe en Perse.

Whilst timorous knowledge stands considering,
Audacious ignorance hath done the deed:

S. DANIEL, *Philotas*.

Voici maintenant un passage de Guez de Balzac, qui ne manque pas d'à-propos :

« Il en est comme de cette rivière merveilleuse, de laquelle quelques anciens ont parlé : Elle est basse aux petits et aux modestes, et profonde aux grands et aux superbes : Les brebis y passent à gué, et les éléphants s'y noyent. » (*Socrate chrestien*, discours VI.)

210

Depuis que j'existe, je n'ai jamais été séparé de toi; c'est là ce qui prouve mon heureuse fortune.

Je disparais dans ta nature, si je cesse d'être; et quand je suis existant, c'est dans ta lumière que je parais [1].

Abolvèfâ du Khârèzm.

211

L'ivresse où je me trouve ne provient pas du vin vermeil; ce vin n'existe que dans la coupe de mon imagination.

1. « Mon amour est vôtre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous dois aimer comme mon premier principe, puisque je suis de vous: je vous dois aimer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous; ... » (St François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. X, ch. x.)

Ces vers sont donnés par M. H. Ethé parmi les quatrains d'Abou Saïd publiés par lui (Q. 61); et cela sur l'autorité d'une anthologie manuscrite (Elliot Coll. 292). Comme le *Riâz* (p. 34) attribue le quatrain à Abolvèfa, ainsi que le *Hèft-Eqlîm*, j'ai cru devoir le restituer à ce poète.

Tu es venu pour répandre mon vin? je suis ce buveur dont le vin n'est pas visible[1]!

Djèlal-ed-dîn Maulèvi.

212

La folie vaut mieux que la patience et le repos; la terre étrangère est préférable aux amis et au pays (natal).

J'ai offert à mon cœur les biens des deux mondes, il m'a dit: « O homme sans souci, mieux vaut te soucier de l'Amie[2]! »

Abol-Haçan Bigânè.

213

O Seigneur! ce que je vais te demander,

1. La même pensée a été exprimée par un autre poète de génie:

« Dans la coupe de la tulipe nous buvons un vin imaginaire: arrière le mauvais œil! car sans vin ni musiciens, nous avons l'ivresse. » (Hâféz, édit. Brockhaus, Leipzig 1863, Ghaz. 393, distiq. 6.)

2. « Oui, mieux vaut pour moi vous embrasser dans l'affliction, vous posséder dans l'épreuve qui me purifie, que d'être sans vous au ciel. » (Saint Bernard, *Sermons*.)

moi mendiant, dépasse les souhaits de mille monarques.

Chacun se présente à ta porte pour solliciter quelque chose; je suis venu, moi, pour te demander à toi-même [1] !

Abdollah Ansâri.

214

N'ajoute pas au corps, de crainte que la chair ne se rebelle; ne t'enveloppe pas dans la raison, car ta nature en deviendrait vaine.

Consume-toi dans la fournaise de l'amour afin de devenir lumière, (tel) le papillon qui alimente l'esprit du feu [2] !

Fèÿzi du Dekan.

1. Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire :
C'est toi seul que je veux.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. I, ch. III.

2. Pour le papillon, emblème de l'amant sincère, voyez *Les Perles de la couronne*, p. 107, note.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, et l'évapore comme
Un parfum . . . .

Paul Verlaine, *Sagesse.*

215

L'amant qui ne possède ni maison ni magasin, porte la marque de Celui qui n'a pas de résidence (fixe) [1].

Le cœur vivifié par Lui a le corps en horreur : il ne se couche pas dans la tombe, celui qui est encore en vie !

Sèhâbi.

216

O toi par qui le cénobite et l'amoureux sont (plongés) dans les soupirs et les gémissements ; ceux qui t'approchent et ceux qui se trouvent éloignés de toi sont également perdus.

Il n'y a personne qui soit capable de t'échapper : celui-ci, tu le fais périr par ton apparente indifférence ; et celui-là, par tes regards !

Sèhâbi.

1. Dieu présent partout, n'est cependant enfermé dans aucun lieu déterminé.

« Ma joie et mon contentement est parfait, d'être le ballon de la Providence, sans feu, sans lieu, errante, sans ressource. » (Mme Guyon, cit. p. M. Matter, *Le Mysticisme au temps de Fénelon*.)

217

Dans l'école, tous les entretiens des compagnons, dans le monastère, tout ce que supportent ceux qui suivent la règle,

J'ai compris, depuis que j'ai choisi ton amour, que tout cela n'était bon qu'à occuper les désœuvrés [1] !

Châhé-Badakhchâni.

218

Tu m'as délivré du souci des gains et des pertes; tu m'as mis à l'abri des misères de ce monde.

O amour, quelles actions de grâces puis-je t'offrir? car tu m'as rendu tel que je voulais (être).

Néchât d'Ispahân.

1. « La théologie mystique met seule dans l'âme la paix et le bonheur. La science de l'école n'est qu'un exercice stérile où l'homme, en croyant s'approcher régulièrement de Dieu, s'en écarte en s'écartant de lui-même; » (La doctrine de Gerson résumée par V. Cousin dans son *Hist. gén. de la Philosophie*, V[e] leçon.)

219

Personne n'a obtenu le trésor de ton union par ses (seuls) efforts; mais, chose admirable, nul n'est parvenu sans effort à ce trésor [1].

Tous ceux qui ont couru n'ont pas pris d'onagre dans la plaine; mais celui-là seul a pris l'onagre, qui a couru [2].

Djâmi.

1. « Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis..... mais j'ai travaillé plus que tous les autres: non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. » (Saint Paul. I Corinth., ch. XV, v. 10.)

2. « Commencer, beaucoup le font: mais aller jusqu'au bout, c'est le mérite d'un petit nombre. *Ceux qui courent dans le stade, courent tous, mais un seul gagne le prix.* » (Saint Jérôme. *Lettre à Lucinius.*)

L'onagre, ou âne sauvage, est assez commun en Perse. De taille plus grande que l'âne domestique, il a des formes moins massives et plus élégantes. Doué d'une grande vivacité et d'une légèreté merveilleuse, l'animal n'est pas facile à atteindre à la course.

Morier dans son *Second voyage en Perse* (trad. franç., t. I, p. 435), donne d'intéressants détails

220

Quoique chaque ami ait aussi d'autres amis, l'Ami éternel possède une autre importance.

Il n'existe pas sur le corps de l'oiseau une seule plume sans emploi, mais la plume de l'aile a une autre utilité.

Sèhâbi.

221

Dans l'oasis de l'amour, tout n'est que prière et soumission; les différents modes illusoires sont ici totalement abolis.

En ce séjour, on peut se prosterner dans

sur l'onagre: Pour le chasser, dit-il, on place sur son chemin habituel et de distance en distance, des bandes de cavaliers qui le poursuivent, pour ainsi dire, en se relayant. Il ajoute qu'on le chassait de la même manière du temps de Xénophon et cite des passages de cet auteur.

Quant à la couleur de l'âne sauvage, le voyageur anglais nous apprend qu'elle est « un gris de souris clair ». Je dois dire, à ce propos, que les onagres que j'ai vus, et dont j'ai pu observer l'un de très près, avaient le pelage d'un fauve clair, assez semblable à celui de la gazelle.

toutes les directions. Dès qu'on est dans la Kaaba on peut prier en se tournant de n'importe quel côté [1].

Nèqi de Kamarè.

222

Dans la religion de l'Amour, le roi et le mendiant sont semblables. La douceur du miel et l'amertume de l'aiguillon sont pareilles.

C'est dans les plateaux de la balance de la sagesse qu'il y a le *plus* et le *moins*; là où réside l'amour, le plus et le moins sont égaux [2] !

Adjèm-Qouli-Bèg.

223

L'amour m'a tellement envahi de la tête

1. Rappelons ici que les musulmans, lorsqu'ils font leurs prières, se tournent toujours du côté de la *Kaaba* ou temple de la Mecque. C'est cette direction qu'on appelle *Qéblè*.

2. « O Amour! tu fais que le grand homme s'estime le plus petit de la terre, et que le riche se regarde comme le plus pauvre du monde! » (Sainte Catherine de Gênes, *Dialogues*, liv. III, ch. V.)

aux pieds, qu'il n'a pas laissé dans mon esprit de place pour moi-même !

Aujourd'hui ce cœur serré (par le chagrin) est si plein de Lui, que le souci du lendemain ne peut y trouver accès [1].

Sèhâbi.

224

O toi dont la beauté porte un nom différent dans chaque lieu, et dont le message parvient à tous les affolés d'amour !

Il n'y a personne qui ne participe à tes bienfaits ; chacun toutefois selon ses mérites, obtient soit une gorgée, soit une coupe [2].

Chèrif du Djordjân.

1. « Quand la charité a tout embrasé, il ne reste plus de place pour la vanité, car la charité parfaite est l'accomplissement de la loi et la plénitude du cœur. *Dieu est charité* (Jean) . . . » (Saint Bernard, *Sermons sur le Cantique des Cantiques.*)

2. Excepté ceux qui, selon l'expression de saint François de Sales, « tandis qu'ils ont pu l'aimer, ne l'ont pas voulu » et se sont ainsi, par leur propre aveuglement, voués à une éternelle misère.

« Un jour on faisait des exorcismes sur une personne possédée, et le malin esprit étant pressé

225

En écoutant les chants, le cœur trouve le chemin de la vision; l'âme parvient au tabernacle des mystères.

Cette mélodie est comme un coursier qui enlève ton âme et doucement l'emporte dans les régions qu'habite la Bien-aimée [1].

Sa'd-ed-dîn Hèmèvi.

de dire quel était son nom: *Je suis*, répondit-il, *ce malheureux privé d'amour.* » (S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VI, ch. XIV.)

1. Selon Kant la musique est: « un beau jeu de sensations ». D'aucuns trouvent cette définition quelque peu incomplète: car, si la musique affecte en premier lieu les sens, elle agit également sur l'esprit qu'elle ravit, et jette dans de sublimes extases. Aussi, a-t-elle été appelée le plus idéaliste de tous les arts.

« Aucun autre art ne peindra aux yeux de l'âme, et les splendeurs de la nature, et les délices de la contemplation . . . » (George Sand.)

« Si le mot *infini* pouvait avoir un sens pour l'homme, créature finie, c'est la musique qui lui révélerait l'infini. » (Émile Deschanel, *Essai de critique naturelle*, 2me partie.)

226

O toi, à qui chaque fleur du jardin doit sa couleur, dont l'amour inspire aux oiseaux leurs mélodies!

J'ai confié à la montagne le secret de ma passion pour toi; de chaque pierre il s'est élevé un écho pareil à un gémissement!

Abou-Saïd.

227

Mon cœur porte ta marque [1], sans cela je m'en déferais; c'est toi qui occupes mes yeux, autrement, je les fermerais.

Mon âme est ta résidence; sinon, cent fois par jour, je la brûlerais comme du *sepènd* en ta présence [2]!

Rouzbehân de Chirâz.

1. *Dâgh* (brûlure) désigne aussi la marque qu'on fait aux chevaux, mulets, etc. avec un fer rouge. Les chevaux du roi et des grands princes sont ainsi marqués; c'est pourquoi il est fort difficile de les vendre.

2. Le *sepènd* est la graine de la rue sauvage (*Ruta sylvestris*). Notre auteur fait allusion à l'antique usage de brûler ces graines en certaines

228

L'amour est un point, et l'univers un compas; chaque cercle a son centre en ce point.

Dans un cercle, le centre de la circonférence est un; (mais) d'innombrables voies mènent de la circonférence au centre.

Mohammed-Qâcém.

229

Dans la religion des amants il y a une méthode différente; et ce vin sans mélange produit une autre ivresse.

Toute la science qu'on acquiert dans les

occasions, et particulièrement dans le but de détourner les effets du mauvais œil. Pour plus de détails, on peut consulter Morier. (*Second voyage en Perse*, trad. franç., t. I, p. 236.)

Voici, à propos de ces fumigations, un petit madrigal d'un vieux poète peu connu:

« Ma bien-aimée jetait du sepènd sur le feu, pour éviter les atteintes du mauvais œil. — Mais elle n'a que faire de sepènd et de feu, avec une joue couleur de feu et un grain de beauté pareil au sepènd. »

Hènzèlè de Bâdghîs.

écoles est une chose, et l'amour en est une autre [1].

Djèlâl-ed-dîn Maulèvi.

230

Aussi longtemps que ton cœur ne sera pas initié aux secrets de l'amour, ta dépendance des autres ne se trouvera point diminuée d'une parcelle.

Acquiers de l'affection pour Dieu, (ne serait-ce que) la valeur d'un grain d'orge : afin de ne pas rechercher le blé, comme le fit Adam [2].

Tènhâ.

1. C'est alors qu'en secret une de mes paroles
Lui fait comprendre mieux ce qu'est l'Éternité,
Que si toute la poudre et le bruit des écoles
Avaient lassé dix ans son assiduité.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. XLIII.

2. Le Qorân ne se prononce pas sur la nature du fruit défendu, et il y a à ce sujet des divergences parmi les musulmans, tout comme chez les chrétiens. Cependant selon l'opinion la plus répandue, c'est le froment qui a été l'occasion de la fatale désobéissance. Les exemples abondent ; je me contenterai d'en citer deux :

231

Sois juste et reconnais que l'amour est une belle chose; tout le mal vient de ce que ta nature est perverse.

Tu as donné le nom d'amour à ta sensualité. Ah! la distance est grande de la sensualité à l'amour!

Djèlal-ed-dîn Maulèvi.

« Casse un pain d'orge et prends patience, plutôt que de manger de ce blé qui a séduit Adam. »

NÉZÂMI, *Makhzèn-el-asrâr*, (maqâlè I.)

Le mot *âdèm* signifie en persan Adam, et en outre les hommes en général: il y a donc ici un double sens (*ihâm*): mais comme la seconde interprétation n'a rien d'incongru, ainsi que cela arrive parfois, et s'harmonise avec le premier sens dont elle étend la portée, il me semble qu'il faut plutôt en savoir gré au poète, qui, tout en rappelant la faute du premier homme, nous met en garde contre « ce blé qui tente les hommes ».

Le blé est ici un symbole qui résume en lui toutes les satisfactions du luxe et du bien-être.

Voici maintenant le second exemple:

« Mon père a cédé le jardin du paradis pour deux grains de blé: je serais un fils dégénéré si, moi, je ne l'abandonnais pas pour un grain d'orge! »

HÂFEZ. (édit. Brockhaus, ghaz. 420, distiq. 8.)

232

Je suis ivre de toi, je n'ai nul besoin de la coupe et du vin. Je suis ton oiseau, je me trouve affranchi du grain et du piège [1].

Dans la Kaaba ou le temple d'idoles, tu es pour moi le (seul) but souhaité; autrement, je n'ai que faire de ces deux stations [2].

Abdollah Ansâri.

233

O amour, pour (résister à) tes maux il faudrait une (autre) tête; comme proie, il te faudrait un plus fort que moi.

1. Dans le second vers, je lis avec mon manuscrit, *morgh* (oiseau) au lieu de *sèyd* (gibier, proie) que porte le Riâz (p. 31); cette leçon me paraît préférable, puisqu'il est question de piège et de grain.

2. Ce distique est comme une réponse anticipée à la réflexion suivante d'un célèbre philosophe du XVIIIe siècle: « Insensés que vous êtes, détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées, élargissez Dieu: voyez-le partout où il est, ou dites qu'il n'est point. » (Diderot, *Pensées philosophiques*, édit. orig. 1757, p. 32.)

Je suis l'oiseau qu'une seule flamme peut griller ; épargne-moi, car c'est une salamandre qui conviendrait à un tel feu [1] !

***

234

Lève-toi nuitamment, car les amoureux font leurs confidences la nuit ; ils volent autour de la porte et de la terrasse de la bien-aimée.

Partout où il se trouve une porte, on la ferme quand vient l'obscurité, hormis la porte de la bien-aimée, qu'on ouvre la nuit [2].

Abou-Saïd.

1. On connaît la légende de la salamandre vivant au milieu du feu :

> J'ai brûlé plus d'un cœur dont j'ai foulé la [cendre,
> Mais je restai toujours, comme la salamandre,
> Froid au milieu du feu.
>
> TH. GAUTIER, *La Comédie de la mort.*

2. Le lecteur habitué au langage des mystiques, a tout de suite démêlé le sens spirituel qui se cache sous cette forme un peu profane. Nézâmi exprime la même idée, dans un style plus sévère : « Porte le fardeau des austérités pendant la nuit

235

Mon cœur ayant senti ton parfum dans le zéphyr, m'a quitté et s'est mis à ta recherche.

Maintenant il ne se souvient plus aucunement de moi [1]; il avait pris ton parfum, il a aussi contracté ton humeur!

Abou-Saïd.

236

O toi, dont le visage est aux yeux de tous comme le soleil qui orne l'univers; toi dont l'union est nuit et jour le but des désirs de chacun!

noire: plus grandes sont les mortifications, plus abondante est la grâce. »

Makhzèn-el-asrâr, discours VI.

« Si vous veillez, il veille aussi. Levez-vous au milieu de la nuit, devancez même les veilles, vous le trouverez et vous ne le préviendrez pas... » (Saint Bernard, *Sermons sur le Cantique.*)

1. Avec la plupart des manuscrits, je lis au 3e vers *zé mènèch* (de moi); la leçon que donne M. H. Ethé (quat. 43), *zé tènèch* (du corps) ne me paraît guère acceptable.

Si tu traites les autres mieux que moi, malheur à moi ! et si tu agis avec tout le monde comme avec moi, malheur à tous [1] !

Abou-Saïd.

237

Dans mon commerce avec l'Amie, je n'ai jamais d'autre satisfaction ni d'autre joie que d'être attentif à lui plaire : car telle est la règle [2].

En amour, la dualité n'a pas accès : cela

1. Ethé (quat. 2) même texte, sauf au 1er vers, *màh* (lune) au lieu de *méhr* (soleil), ce qui est d'ailleurs la version la plus répandue. Néanmoins, je préfère la leçon du Riâz et du Mèdjmè' qui me semble plus conforme au génie de la langue persane : 1° Parce que l'épithète « ornement du monde » convient mieux au soleil. 2° A cause de l'autre sens du mot *méhr* (affection, amour), qui s'adapte parfaitement à l'esprit du quatrain.

2. Mon contentement est que Dieu soit satisfait, et je ne pourrais trouver souffrance plus terrible que de sortir de son ordonnance, tant je la vois juste et accompagnée de grande bonté. » (Sainte Catherine de Gênes, *Traité du Purgatoire*, ch. XVII.)

signifie que tu dois opter entre ta propre volonté et le contentement de l'Amie [1].

Sèhâbi.

238

Vois comme je tiens dans ma main le pan du manteau de la bien-aimée [2]. Vois comme je suis devenu d'une seule couleur, n'ayant qu'un visage et qu'un cœur [3].

Les deux mondes ne peuvent la contenir,

1. Ramsay, exposant la doctrine de son maître Fénelon, écrit :

« Si je n'aime Dieu que par cette seule raison, qu'il me cause du plaisir ; ce n'est pas lui que j'aime, c'est moi-même. » (*Discours philosophique*, à la suite de la Vie de Fénelon.)

2. Les Romains avaient une locution pour désigner l'acte de retenir quelqu'un par le manteau : *scindere penulam*, dont voici l'équivalent français : « Il ne s'est pas fait déchirer le manteau. » (Cf. M. C. de Méry, *Hist. gén. des proverbes*, t. I, p. 138.)

3. Toutes ces expressions dénotent l'unité d'intention et la sincérité ; l'anglais nous offre une expression analogue : *single-hearted*.

et elle a tenu dans mon cœur; admire l'ampleur de mon cœur angoissé [1]!

Haqqi de Khonsâr.

239

Tu es trop au-dessus de moi pour que je te dise comment tu dois agir; brûle mon cœur si tu veux, ou fais le saigner [2].

Je ne suis qu'une image et je ne possède rien en propre; tu es le peintre, fais disparaître mes défauts.

Audji.

1. *Littéral.*: « Mon cœur étroit », ce qui produit une antithèse dans les mots, aussi bien que dans les idées. Voyez, au sujet de cette expression la note 2 du quatrain 196.

« Y a-t-il rien de si digne d'admiration que de voir Celui qui remplirait de sa grandeur mille mondes, et des mondes beaucoup plus nombreux encore, se renfermer dans une aussi petite demeure qu'est notre âme! » (Ste Térèse. *Le Chemin de la perfect.*, trad. p. le P. Bouix, ch. XXIX.)

2. Ye mysterious powers,
Whose ways are ever gracious, ever just,
As ye think wisest, best, dispose of me.

THOMSON.

240

Partout où s'est manifesté un effet de ton amour [1], un homme épris de ta passion est tombé sur la route [2].

Comment pourrait-on arriver en ta pré-

1. Le mot *méhr* (amour, affection) signifiant également « soleil » il y a ici un *ihâm*, double sens, et ce vers peut encore s'interpréter ainsi : « Partout où un rayon est tombé de ton soleil ».

Le goût européen réprouve cette forme de langage qu'il considère comme un jeu puéril. Peut-être y aurait-il lieu de distinguer et de se montrer plus indulgent dans certains cas, comme celui-ci, où les deux sens, au lieu de se nuire, s'accordent et se complètent mutuellement.

2. Voici un passage de sainte Catherine de Gênes où on trouve une pensée identique, et même les deux sens du premier vers fondus en une seule phrase ; ce qui montre, soit dit par parenthèse, que la remarque précédente n'était pas tout à fait sans valeur :

« Je vois aussi certains rayons ardents procéder de l'amour divin envers les âmes : ils sont forts et pénétrants à tel point, qu'il semble qu'ils devraient détruire non seulement le corps, mais même l'âme, si cela était possible. » (*Traité du Purgatoire*, ch. X.)

sence, puisqu'en cet endroit, partout où on pose les pieds il est tombé une tête!

Fakhr-é-Râzi.

241

Aussi longtemps qu'il y aura du sang dans la peau et les veines de notre corps, nous ne désirerons et ne demanderons rien à l'Ami si ce n'est l'Ami [1].

Il ne convient pas d'attacher son cœur aux biens de ce monde, car tous ces biens sont périssables [2] et lui seul est éternel.

Èhli de Chirâz.

242

Celui qui n'est pas résolu à se passer des deux mondes, ne sera point admis dans le sanctuaire du saint amour.

Qu'importe que la mouche s'élève plus ou

1. Au premier vers, il y a une expression usitée en persan pour dire « tant que nous serons vivants ». Rappelons ici le mot de saint Thomas d'Aquin s'adressant au Christ: *Nil nisi te, Domine.*

2. Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

Leconte de Lisle.

moins haut dans son vol, puisqu'elle est toujours attirée et séduite par les douceurs [1] ?

Sèhâbi.

243

Sans se jeter cent fois dans les épreuves, personne n'est parvenu à se corriger.

L'enfant tombe bien souvent et pleure de douleur, avant de réussir à se préserver des chutes [2].

Sèhâbi.

244

Quoique je te tienne pour un homme religieux, et que je possède des preuves qui confirment cette opinion,

1. Je ne sais ce qu'aurait pensé de ce quatrain l'Aigle de Meaux, lui qui disait à Fénelon : « Vous avez voulu raffiner sur la piété ; vous n'avez trouvé digne de vous que Dieu beau en soi. » Or, c'est là justement ce qui caractérise le vrai mystique. D'ailleurs, nombre de saints illustres, « depuis saint Paul jusqu'à saint François de Sales » entendaient ainsi « le plus parfait amour ». (Cf. Fénelon, *Réponse à la relation sur le Quiétisme*, ch. II, XXII.)

2. Some falls are means the happier to rise.

SHAKESPEARE, *Cymbeline*, a. IV, sc. 2.

Cependant, si l'amour de Dieu ne réside pas dans ton cœur et ton âme, je veux passer pour un infidèle, si je te tiens pour un (vrai) musulman [1].

Qâcém-el-Ènvâr.

245

Ceux qui à toutes choses ont préféré ton amour, reposent tous dans le champ des martyrs.

Mais quoique tes champions soient tous tombés victimes, c'est l'amour qui a triomphé dans la bataille des deux mondes [2].

Orfi de Chirâz.

1. Il est curieux de rapprocher de la pensée du mystique de Tèbrîz, ces lignes qu'écrivait naguère M. Paul Desjardins : « Quiconque n'est pas tout amour peut être néanmoins fort honnête homme, il n'est pas essentiellement et intimement moral. » (*Le Devoir présent*. Paris. A. Colin. p. 24.)

2. Un poète contemporain nous dit comment l'âme, un moment interdite devant les grandes calamités, réfléchit :

Et se souvient alors que la terre est féconde
En moissons de vertus, seulement quand l'inonde
Le sang des martyrs et des saints.

FR. COPPÉE, *Trois ans après*.

246

Accommode-toi des maux, puisque je suis ton remède; ne regarde personne, car je suis ton amie.

S'il t'arrive d'être tué dans la voie de notre amour, offre des actions de grâces, car je suis ta rançon [1].

Ahmèd de Djâm.

247

O toi dont l'amour agite le cœur de cha que atome; l'œil de la sagesse a été aveuglé par l'éclat de ta beauté.

De toute éternité et jusqu'à la perpétuité des temps, ton amour est inséparable de l'âme [2]; les autres sont tous des amis,

1. Et par un bienheureux transport
Tu sauras en moi-même éternellement vivre,
Sitôt qu'en toi tu seras mort.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. xxxvii.

2. « Sache d'abord que je suis Dieu, immuable, et que j'aimais l'homme avant de le créer. Je l'aimais d'un amour infini, pur, simple, sans cause aucune; . . . » (Ste Catherine de Gênes, *Dialogues*, liv. III, ch. i.)

mais seulement jusqu'au bord du tombeau [1].

Sèhâbi.

248

L'amour est venu, et comme le sang, il a pénétré dans ma peau et mes veines; si bien, qu'il m'a vidé de moi-même, puis m'a rempli de l'Ami.

Les (différentes) parties de mon être sont totalement envahies par l'Ami; de ma personnalité, il ne demeure plus en moi que mon nom; tout le reste est Lui [2]!

Djèlal-ed-dîn Maulèvi.

249

La Bien-aimée ne t'accordera pas (ainsi)

1. Toi seul suffis à tout, toi seul en toi contiens
L'immense plénitude où sont tous les vrais [biens.

P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. III, ch. XXI.

2. Si son confesseur l'interrogeait, elle lui disait : « Ne voyez-vous pas que je ne suis plus la même, que je suis changée en une autre personne? Mon âme est enivrée d'une telle joie, d'un tel bonheur, que je m'étonne qu'elle reste dans mon corps. » (*Sainte Catherine de Sienne*, par la Cᵗᵉˢˢᵉ de Flavigny, 2ᵉ éd., p. 132.)

l'éternelle union; ce n'est pas gratuitement qu'elle t'admettra auprès d'elle.

Renonce à parler d'union, car cette belle Voilée ne te donnera aucun indice tant que tu n'auras pas donné ta vie!

Voqou'î de Semnân.

250

Dans l'amour, qui (à vrai dire) consiste à boire le vin de l'immortalité, le seul moyen de sauver sa vie, c'est de la donner [1].

Je lui dis: « Ah! te connaître, et puis mourir! » Elle me répondit: « POUR CELUI QUI M'A CONNUE, LA MORT EST UN VAIN MOT! »

Sèhâbi.

1. C'est la pure doctrine chrétienne; Cf. *Évangile*, saint Matthieu, X, 39 et XVI, 25: saint Marc, VIII, 35; saint Luc, IX, 24; saint Jean, XII, 25.





CHAPITRE VII

LA PAROLE ET LE SILENCE.

Mon Royaume n'est pas pour ces brillants frivoles
Dont l'humaine éloquence orne ses fictions;
Il se donne aux vertus, et non pas aux paroles,
Et fuit les beaux discours sans bonnes actions.

L'Imitation, P. CORNEILLE, (liv. III, ch. XLIII.)

251

Nous voyons surgir les deux mondes, grâce au prestige du *discours* [1]; nous y trouvons

1. Ceci est une allusion à la création par le verbe, selon la formule *Keunn fa-yakounn*. (Dieu dit): « Sois, et elle est. » (Cf. Qorân, ch. II, v. 111.) Cheÿkh Mahmoud, parlant de Dieu, a écrit au

rassemblés le beau et le laid en fait de *discours*.

Avec quelque attention que j'observe le monde, l'esprit en est le discours, et les formes y sont les matériaux du *discours*.

Sèhâbi.

252

L'homme est réjoui ou attristé au moyen de la parole; c'est par elle que se reconnaît la nature de son jugement.

début de son *Golchènè-Râz* (3e dist.): « L'Être omnipotent qui en un clin d'œil, par le *kâf* et le *noûn*, a fait apparaître les deux mondes! » C'est-à-dire le monde sensible et matériel, avec le monde invisible ou spirituel; le *kâf* et le *noûn* sont les deux lettres arabes qui composent le premier mot de la formule précitée.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » « Toutes choses ont été faites par lui . . . » (*Évang.* S. Jean, ch. I, v. 1 et 3.)

Remarquons toutefois, pour être précis, que le *Logos* de saint Jean, étant une hypostase, diffère essentiellement de celui de Platon et des Alexandrins, ainsi que du verbe tel que l'entendent les mystiques orientaux.

L'infidèle que cent mers ne sauraient purifier, sans aucun doute ni conteste, devient pur avec une seule parole [1].

Mirza Mehdi Aâli.

253

Tant que des paroles n'ont pas été proférées, il n'y a pas trace de *toi* ni de *moi* ; car la parole est la diffusion de la lumière divine [2].

1. Allusion à la profession de foi musulmane : « J'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu et que Mohammed est son prophète », les Persans, qui sont presque tous chiites, ajoutent « et que Ali est le vicaire de Dieu ».

Un infidèle en prononçant cette formule devient musulman, et par conséquent cesse d'être impur.

2. Les considérations sur la vertu du discours sont fréquentes dans la littérature persane. On trouve au début de beaucoup de poèmes une dissertation de ce genre, concluant à la préexcellence de la poésie sur les autres formes du discours. Je donnerai comme exemples, le *Makhzèn-el-asrâr* et le *Hèft Pèïkèr* de Nézâmi, pour ne nommer que les ouvrages les plus célèbres.

Ici, le lecteur sceptique va peut-être sourire en pensant à un certain M. Josse qui était orfèvre, à ce que dit Molière. Voyons donc ce que les hommes éminents ont écrit à ce sujet.

On demanda à un vieillard: « Depuis quand

Voici d'abord le chef de l'école éclectique : « Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres, parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie. » (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, IX[e] leçon.) Cousin développe cette idée en plusieurs pages qu'il faut lire.

Ecoutons maintenant le sage de Francfort : « Pour le philosophe, la poésie, bien qu'elle ne soit qu'une œuvre d'imagination, est plus instructive que l'histoire, qui prétend ne se fonder que sur l'observation : la première nous donne la vérité générale, celle de l'Idée; la seconde ne nous donne que la vérité particulière, fuyante et hypothétique. » (Opinion de Schopenhauer sur l'histoire; Cf. A. Bossert, *Schopenhauer*, p. 200.)

Enfin, voici le sentiment d'un homme d'action. Que MM. les historiens ne s'offensent pas de cette opinion. Celui qui l'a émise est un de leurs collaborateurs; il a travaillé à la même œuvre, d'une manière un peu différente, il est vrai : car, tandis qu'ils l'écrivent, lui, il faisait l'histoire. Et quelle histoire! . . .

« Au bal donné le 6 octobre à Weimar, Napoléon causa encore avec Gœthe, et, parlant toujours de la tragédie, il l'aurait placée au-dessus de l'histoire. » (*Conversations de Gœthe*, édit. Charpentier, t. I, p. 84, note.)

as tu la conscience de toi-même ? » Il répondit : « Depuis le moment où j'ai commencé à parler. »

Sèhâbi.

254

Toute pensée qui s'est présentée et nous a séduit en notre particulier, s'est trouvée lorsque nous l'eûmes exprimée, accompagnée d'ennui !

C'est-à-dire que les idées, qui constituent un monde préexistant, doivent être cherchées dans la région de la vision [1] et non dans celle du discours [2].

Sèhâbi.

1. Il s'agit ici de la vision intérieure des philosophes et des mystiques.

2. Du corps et non de l'âme accusons l'indi-
[gence.
Des organes mauvais servent l'intelligence...
ALF. DE VIGNY, *La Flûte.*

Après le grand poète, voici le prosateur impeccable :

« Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre *l'Idée.* » (G. Flaubert, *Correspond.*, t. I, p. 195.)

C'est Flaubert lui-même qui souligne le mot.

255

Ceux qui demeurent assidûment auprès de la Bien-aimée, pensant (toujours) à elle, ont rarement son nom à la bouche.

Tandis que ceux qui ressemblent à la cornemuse [1], sont loin d'elle; c'est pour cela qu'ils crient en l'appelant [2].

Afzèl.

Donnons maintenant l'opinion d'un homme, penseur et philosophe du plus grand mérite, qui « a acquis une connaissance approfondie des sciences exactes et des sciences physiques ». J'emprunte la citation à M. H. Poincaré (*La Valeur de la science*, p. 214) ainsi que l'appréciation ci-dessus :

« Pour M. Le Roy, l'intelligence déforme tout ce qu'elle touche, et cela est plus vrai encore de son instrument nécessaire *le discours*. »

1. *Nây bâ anbân*, la flûte avec le sac de peau. Cette comparaison signifie qu'ils sont bruyants comme la flûte et aussi vides que l'outre qui ne contient que de l'air. Le philosophe anglais Carlyle se servait d'une expression analogue : *wind-bag*.

2. « Mon cœur avait un langage qui se faisait sans le bruit de la parole et il était entendu de son bien-aimé, comme il entend le silence profond du Verbe toujours éloquent qui parle incessam-

256

Sans l'enthousiasme, il ne convient pas de s'engager dans la voie spirituelle: on ne peut pas parcourir ce chemin avec la (seule) prétention [1].

Tu auras beau parler de la route et de l'étape, tu ne parviendras pas au but par cette voie, sans marcher.

Fèyyâz.

257

C'est faute de patience que le disciple veut connaître, d'une manière intempestive, le vrai caractère de l'amour.

De même que se trouve attardé le voyageur qui, sans relâche, s'informe du plus ou du moins de la distance à parcourir [2].

Nèqi de Kamarè.

ment dans le fond de l'âme. » (Mme Guyon, citée par M. Matter.)

1. « L'amour est pénétrant, il laisse tout ce qui s'offre à lui et s'avance jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son bien-aimé, jusqu'à ce qu'il soit en lui: il n'a point de repos qu'il ne le possède... » (Hugues de Saint-Victor.)

2. « Le voyageur qui a peur de faillir le droit chemin, marchant en doute, va regardant ça et là

258

Lis les secrets dans le livre de l'amour (divin) et n'en parle pas. Lance ton cheval sur les traces de ces personnes [1] et n'en dis rien.

Veux-tu préserver de toute atteinte ta foi et ton cœur? Vois et ne divulgue point, sache et ne souffle mot.

Qèttâli du Khârèzm.

259

O Soufi, le bigot a l'esprit bien étroit; il se trouve à la distance de cent étapes de nos entretiens.

Ses oreilles n'ont pas entendu de pensées élevées, quoiqu'il soit le coursier à longues oreilles de cette caravane [2].

Mohammed *Soufi.*

le pays où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considérer s'il ne se fourvoie point. Mais celui qui est assuré de sa route, va gaiement, hardiment et vitement. » (S. Franç. de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. II.)

1. Les mystiques.

2. Le troupeau humain

Voici un distique de Khosrau de Dehli, qui

260

Pourquoi restes-tu à rêver devant la forme de *tout ce qui est*? Pourquoi pousses-tu des cris en réclamant *tout ce qui n'est pas*?

Réunis ces deux (choses) en une seule (bouchée) que tu avaleras comme du miel: puis essuie-toi les lèvres avec une motte de terre, et demeure silencieux.

Sènâÿ.

261

La douceur de celui qui a reçu le titre de *Pîr*[1], n'a pas empêché sa renommée de s'étendre dans l'univers.

n'est pas déplacé ici: « Je ne serais pas effrayé par un monde tout rempli d'ânes, mais je redoute l'âne à forme humaine! » (*Âÿinè-é-Eskènderi.*)

Saint Jérôme, malgré toute sa mansuétude, se plaint quelquefois de la stupidité de certains hommes: « ... car la lyre résonne fort inutilement devant l'âne ..... revenons à nos ânes bipèdes, et, au lieu de jouer de la harpe devant eux, sonnons de la trompette à leurs oreilles. » (*Lettre à Marcella.*)

1. *Pîr*, directeur ou guide dans la voie spirituelle. « Il nous faut, le plus qu'il est possible agir

Des discours élevés conquièrent le monde,
lors même que tu les prononces à voix basse [1].

***

262

N'entreprends pas de t'immiscer dans les choses de la conscience; n'ouvre pas tes yeux méchants sur les défauts d'autrui [2].

Dieu connaît le secret du cœur de chacun de ses serviteurs; ne va pas t'interposer entre eux.

Abdollah Ansâri.

dans les esprits, comme les anges font, par des mouvements gracieux et sans violence. » (S. Franç. de Sales, *Lettre à Mme de Chantal.*)

1. « . . . Au moral, des principes inflexibles et un caractère liant prennent sur les hommes un grand ascendant. Ce sont ceux dont il est dit: *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.* (Vte de Bonald, *Pensées diverses.*)

2. Tourne les yeux sur toi, malheureux, et [regarde
Quel zèle aveugle te confond;
Mets sur ton propre cœur une soigneuse garde,
Et considère après ce que les autres font.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. II, ch. III.

263

L'homme qui m'a trouvé mauvais, a lui-même un mauvais naturel; et celui qui me tient pour bon, est bon lui-même.

Le caractère de celui qui parle paraît dans ses discours: il ne s'écoule de la cruche que ce qu'il y a dedans [1].

Bèhâï d'Amol.

1. Ce dernier vers est un proverbe qu'on cite souvent: le français nous offre un dicton presque identique: *Il ne sort du sac que ce qu'il y a dedans.*

Il paraît que Ronsard avait une mine fort avenante, ce qui, joint aux charmes de son esprit, lui valut maintes bonnes fortunes; toutefois, par sa conduite déréglée il s'attira les censures des gens austères, et surtout des protestants.

Un jour, certain ministre de la religion réformée ayant blâmé ses mœurs trop libres, le poète lui fit cette verte réponse:

Tu m'accuses, caffard, d'avoir eu la v.....
Un chaste prédicant, de fait et de parole,
Ne devrait jamais dire un propos si vilain:
Mais que sort-il du sac? Cela dont il est plein.

(Cf. M. C. de Méry, *Hist. gén. des proverbes*, t. I, p. 254.)

264

Parle peu, car les paroles sont comme des perles précieuses, dont le prix augmente en proportion de leur rareté.

Si on admire tant l'étroitesse de la bouche, c'est pour que les paroles en sortent à mots comptés.

Rèfi' Va'éz.

265

Il ne faut pas parler ouvertement des secrets cachés; cette divulgation n'a d'autre effet que d'augmenter l'étonnement de l'auditeur [1].

Bien que le miroir ne soit pas séparé de l'image reflétée, cependant on ne peut pas dire que le miroir est l'image.

Fèyyâz.

1. « Communiquez-vous peu aux autres; . . . Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, et réservant la nourriture solide aux forts pendent qu'on donne le lait aux enfants. » (Fénelon, IVe *Lettre à une carmélite.*)

266

Maint homme se vantait de son courage, tandis que j'ai trouvé chez une vieille femme plus de virilité que chez lui.

J'ai vu les fils du siècle; ô Hâtef, ce sont des hommes, mais presque tous, par leurs lèvres, leurs moustaches et leurs barbes seulement [1].

Hâtef d'Ispahân.

267

Jusqu'à quand gémiras-tu sur la longueur

1. How many cowards, whose hearts are all as false
As stairs of sand, wear yet upon their chins
The beards of Hercules . . . . .
SHAKESPEARE. *Merchant of Venice*. a. III, sc. 2.

Donnons maintenant quelques lignes d'une femme à l'âme grande et forte, au cœur viril, Catherine de Sienne : « Vous n'avez point été digne de vous trouver sur le champ de bataille : on vous en chasse comme un enfant ! . . . n'ayez aucune crainte, vous n'êtes point digne du martyre. Puisque vous êtes un homme quand il s'agit de promettre, ne soyez pas une femme lorsqu'on vient au fait. » (Lettre de Catherine à son confesseur le P. Raymond, au sujet d'une mission périlleuse ; citée dans l'ouvrage de la C^sse de Flavigny.)

de la route, et demanderas-tu ton chemin aux voyageurs et (même) aux brigands?

Mon Dieu! mieux vaudrait, que, franchissant ton existence d'une seule enjambée, tu en finisses avec tous tes discours.

Rèzi d'Artimân.

268

Pendant longtemps, j'ai poursuivi (l'étude) de la science, de la religion et des croyances; pendant une autre époque, je me mis à la recherche des derviches.

Puis, je m'aperçus que le cœur (seul) était la source de toutes les grâces; revenant alors (à moi-même), je cultivai mom propre cœur [1].

Khâki de Chirâz.

1. Je détache les lignes suivantes du *Discours sur l'amour de Dieu*, où Ramsay analyse la doctrine de son maître Fénelon: « Le cœur humain est un excellent philosophe quand il s'abandonne aux penchants de la pure et simple nature, rétablie par la grâce, sans avoir appris les vaines distinctions de l'École. »

La suprématie du cœur est le thème de prédilection des mystiques, ainsi qu'on peut le voir par maints passages de ce volume, et par les vers

269

Chaque fois qu'tu tu as eu lieu de te louer ou de te plaindre, c'est Lui qui t'a ouvert les yeux sur ta situation.

L'Être à qui tu exposes ton état, tu ignores que c'est celui qui t'a fait connaître à toi-même [1].

Sèhâbi.

270

Parle peu, et seulement de ce qui se rap-

de Nézâmi qui lui servent d'épigraphe. Il est piquant de retrouver une idée analogue chez un philosophe qu'on vante beaucoup de nos jours, mais qu'on ne lit guère:

Dans la « Dédicace » de son *Système de Politique positive*, Auguste Comte, après avoir dénoncé le « danger des utopies actuelles », se prononce pour la « prépondérance continue du cœur sur l'esprit ». (Cf. Brunetière, *Sur les Chem. de la Croyance*, p. 39: et Angot des Rotours, *La Morale du cœur*, ch. VII.)

1. « Dieu seul sait apprécier ce qui nous est nécessaire et nous convient: ainsi nous devons préférer ses conseils aux nôtres, comme étant incomparablement meilleurs. » (S. Bonaventure, *Des sept dons du Saint-Esprit*.)

porte à tes occupations. N'aborde point le premier un sujet sur lequel on ne t'interroge pas.

Tu as été pourvu de deux oreilles et d'une seule langue; cela signifie que tu dois écouter deux fois et ne parler qu'une seule [1].

Afzèl.

1. *Os unum natura, duas formavit et aures;*
Ut plus audiret, quam loqueretur homo.

Cardonne qui cite ces vers de Caton le Censeur, à propos de Nabi-Efendi, poète turc de la fin du XVII^e siècle (*Mélanges de littérature orientale*, 1770, t. II, p. 192), est tout émerveillé de la coïncidence et croit devoir nous dire que Nabi-Efendi « ne savait pas un mot de latin ». Je ferai observer que si ce poète ignorait le latin, il connaissait probablement le persan, comme la plupart des lettrés osmanlis.

D'ailleurs, Caton le Censeur pourrait bien n'être que le père adoptif de cette belle pensée. Si je ne m'abuse, son véritable père serait le philosophe Zénon, celui-là même qui adressait un jour ces paroles à certains ambassadeurs : « Dites au roi Ptolémée qu'il y a ici un homme qui sait se taire ».

Puisque Cardonne était en veine de citations latines, il aurait pu se souvenir de ce vers de Térence (l'*Eunuque*, Prologue, v. 41) :

271

L'homme raisonnable dont le corps et l'âme sont sains et dispos, n'a pas coutume de s'offenser d'aucune parole [1].

Si c'est un sage qui a tenu ce discours, c'était une exhortation; et si c'est un ignorant qui a parlé, quelle importance ont ses propos?

Sèhâbi.

272

Devant celui qui considère ses erreurs

Nullum est jam dictum, quod non dictum sit [*prius.*

(On ne peut rien dire aujourd'hui qui n'ait été dit autrefois.)

Trad. de Mme Dacier.

Sir Gore Ouseley (*Biograph. notices of Persian poets*, p. 387), attribue à tort ce quatrain à Hâfez: s'il l'a vu dans un divan de ce poète, c'est par le fait d'une interpolation. Le *Medjma'* et le *Riâz* (p. 165) le donnent, comme nous, sous le nom d'Afzèl.

1. « Qu'on vous loue ou qu'on vous blâme, ne vous en inquiétez point, considérez-vous vous-même, et vous trouverez que vous ne méritez aucun éloge . . . » (S. Bonaventure.)

comme des choses justes, ne profère pas de vérités; car ce serait là une erreur.

Elles lui paraîtraient teintées de la couleur de sa complexion; le miroir tortu [1] déforme la beauté (même).

Saadi.

273

Ceux qui boivent le vin de la connaissance (divine), perdent la mémoire de tout ce qui n'est pas Lui.

A l'homme qu'on a doué d'une langue, on ne donne pas d'yeux; quant à celui qu'on a pourvu d'yeux, on lui impose le silence [2].

Sèhâbi.

1. Il s'agit ici de miroirs métalliques, comme ceux qui étaient en usage autrefois. C'est le cas le plus fréquent lorsque les poètes persans font allusion au miroir.

> Une esclave d'Égypte, au teint luisant et noir,
> Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir :
>
> ALF. DE VIGNY, *Le Bain.*

2. « O amour céleste! ô amour divin! tu m'as fermé la bouche, je ne sais, je ne puis plus parler... » (Ste Catherine de Gênes, *Dialogues*, liv. III, ch. III.)

274

Tout ce que nous avons écrit doit être effacé; ce que nous avons élevé mérite d'être jeté à bas.

Toutes nos conceptions n'étaient que de vains fantômes. Hélas! nous avons follement gaspillé notre vie [1]!

Èÿn-ol-Qozât de Hamadân.

275

Quand, (me voyant) tel que je suis, je compris que je n'étais pas actuellement dans mon bon sens, mais (plutôt) dans un état d'ivresse et d'ignorance,

Je m'assis à l'écart, comme un homme

1. « Le culte qui enseigne l'existence d'un Dieu invisible et omnipotent est moins trompeur que la religion scientifique. Et par quelles réalités avons-nous remplacé les grandes hypothèses sur les causes premières? Sait-on plus que jadis ce que c'est que l'esprit, la force, la matière, le temps, l'espace? » (Fiérens-Gevaert, *La Tristesse contemporaine*, p. 3; Paris, Alcan, 1899.)

frappé de stupéfaction, je mis mon livre en morceaux et brisai ma plume[1] !

Attâr.

276

Ce n'est point par la vivacité de ton esprit que tu pourras échapper aux hommes, et tu ne te sauveras pas de toi-même par ta faconde.

Tu auras beau faire, ces deux (moyens) ne te serviront pas dans ces deux cas ; tu ne te délivreras des autres et de toi-même que par le *Silence*.

Sènâÿ.

277

Les paroles, hormis ce qu'il est indispensable de dire, sont des contes et des bavardages qui te déconsidèrent.

C'est lorsqu'il y a eu excès de paroles,

1. « Je ne connais presque rien, je suis de toutes parts entouré de mystère. » Paroles de Pasteur rapportées par M. Ollé-Laprune. (*Le Prix de la vie*, Paris, 1894, p. 184.)

que naissent parmi les hommes, la discorde, le déshonneur, les querelles et les séditions[1] !

Sèhâbi.

1. « C'est à peine si deux hommes ont le temps de se donner la main avant de mourir : et nous trouvons le temps de nous disputer, de nous haïr, de nous proscrire et de nous entretuer pour des mots mal définis ! »

AUG. GUYARD, *Quintessences*, (p. 140.)





CHAPITRE VIII

LES DÉSIRS ET LES PASSIONS

LE RENONCEMENT

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière:
C'est là qu'est le néant!

A. DE MUSSET, *Souvenir.*

278

Va, ferme les yeux, afin que ton cœur devienne un œil; et qu'avec cet œil tu puisses voir un autre univers.

Si tu renonces à te complaire en toi-même, ton état sera d'un bout à l'autre digne d'éloge.

Afzèl.

279

Veux-tu atteindre le but souhaité? Fais deux pas: l'un pour t'éloigner du monde, et l'autre pour fuir les désirs [1].

Ecoute cette belle maxime du vieillard de Bastâm: « Renonce à convoiter le grain et tu échapperas au piège. »

Bâyèzîd de Bastâm.

280

Soucie-toi un moment de ton âme, jusqu'à quand le souci du pain; combien t'emploieras-tu à choyer ce corps ignorant?

Jusqu'à quand cette danse du menton, rythmée par le choc des dents, pour satisfaire le tambour du ventre et la flûte du gosier [2]?

Djèlal-ed-dîn Maulèvi.

1. Ce distique a une saveur toute particulière en persan, à cause de la grande ressemblance des mots *kâm* (but, désir) et *gâm* (pas) qui y reviennent plusieurs fois.

2. Oubliez votre corps, ne pensez qu'à votre âme:
Dieu lui-même l'a dit: « L'homme né de la [femme

281

Tu ne veux ni demeurer dans la voie de ceux qui professent la vérité, ni tenir une place dans les rangs de ceux qui nient.

Tu t'imagines que c'est là une affaire de mince importance; ô homme à courte vue, tu as une longue tâche (devant toi)[1]!

Attâr.

282

Tout cœur qui veut atteindre le monde des secrets, doit défaire le nœud des attachements (terrestres).

Ne vit que peu de temps, et c'est dans les [douleurs. »

Alfred de Vigny, *La Prison.*

1. Cheÿkh Attâr blâme ici les hommes qui, par indifférence ou couardise, évitent de prendre parti dans la question vitale de la croyance. Pour lui, comme pour un illustre penseur moderne: « La plus grande maladie de l'âme, c'est le froid. » (A. de Tocqueville.)

> Mais les indifférents ne sont que des athées:
> Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul [jour.

Alf. de Musset, *L'Espoir en Dieu.*

Ce sont des pièges que les liaisons de ce monde méprisable; comment l'oiseau pourrait-il voler dans les filets [1]?

Fèyyâz.

283

Continuellement, tu réjouis ton cœur dans le péché, (mais) qu'il te survienne des tribulations, alors tu penses à Dieu.

Le monde t'a quitté et tu te targues d'y renoncer; comment prétends-tu rendre la liberté à un passereau envolé [2]?

Haçan de Déhli.

284

Celui qui a toujours les yeux mouillés (de larmes), remportera une plus grande part de la moisson de la vie.

1. Car enfin travailler, dormir, manger et boire,
Et mille autres nécessités,
Sont aux hommes de Dieu, qui n'aiment que [sa gloire,
D'étranges importunités.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. I, ch. xxii.

2. La Rochefoucauld a dit: « Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons. »

Ne manque pas de pleurer à l'époque de la jeunesse; les pluies printanières sont autrement productives [1].

Abou-Tâleb de Torchîz.

285

L'homme qui aime l'or, à notre époque troublée, est toujours malheureux dans la crainte des événements.

Chez les vieillards, la convoitise de l'or grandit à l'approche de la mort, comme les ombres au coucher du soleil [2].

Mirza Khalîl.

286

Hélas! ce que j'ai gagné mériterait d'être perdu: tout ce que j'ai connu, mieux eut valu ne pas le connaître.

1. Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée:
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin [des pleurs;

A. DE MUSSET, *La Nuit d'octobre.*

2. What folly can be ranker? Like our shadows,
Our wishes lengthen as our sun declines.

YOUNG, *Night thoughts*, V.

J'ai rejeté tout ce qu'il fallait prendre, et j'ai pris tout ce qui était à rejeter [1] !

Nosrèt.

287

Si tu rentres en toi-même, tu es troublé par la crainte et l'espoir; et si tu te mêles aux hommes, tu es contrarié par les événements.

La pauvreté cause de la tristesse, et la richesse amène les tracas. En un mot: Tout n'est qu'ennui, hormis Dieu [2] !

Sèhâbi.

1. . . . . I flung away
Those keys that might have open set
The golden sluices of the day,
But clutch the keys of darkness yet;

LOWELL, *A Life lost.*

2. Rapprochons de ce beau quatrain, ces lignes d'un grand moraliste français: « O vérité! il n'y a que les âmes et Dieu qui offrent de la grandeur et de la consistance à la pensée, lorsqu'elle rentre en elle-même, après avoir tout parcouru, tout sondé, ... tout connu. »

J. JOUBERT, *Pensées*, (titre II, 6.)

288

Ou tourne-toi vers le coin de la retraite, nuit et jour; ou bien allume le feu de l'amour et incendie ta maison.

L'amour et la retenue ne peuvent s'accorder ensemble; si tu ne veux point que ta réputation soit déchirée, ferme les yeux [1].

Saadi.

289

Je suis celui qui ai arraché mon cœur au monde et à l'existence; et de la table de l'univers, une bouchée me contente [2].

J'ai enlevé une pierre de la rue de la

1. *Littér.*: « couds tes yeux », ce qui produit une antithèse assez piquante avec les mots précédents.

2. Man wants but little here below,
Nor wants that little long.

GOLDSMITH, *The Hermit.*

Selon M. Éd. Fournier, Ducis n'a fait que traduire ces vers, dans le bel alexandrin que voici:

Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu [de temps!

modération, et je l'ai jetée dans la brèche de l'avidité (pour la fermer).

Qèttâli du Khârèzm.

290

Va, ne tourne pas autour du tabernacle des secrets; pourquoi cette témérité, puisque tu n'es pas l'homme du (bon) combat?

Il faut (pour cela) un vaillant [1], détaché des deux mondes et décidé à se repaître de souffrances, au lieu de pain et d'eau [2].

Sènâÿ.

291

Quoique je ne sois plus qu'à un pas du terme, j'ai encore cent graines de passion dans le limon (dont je suis pétri).

1. Le texte porte *rénd*; pour ce mot, voyez *Les Perles de la couronne*, p. 121, note.

2. « Le chevalier n'est regardé comme brave qu'autant qu'il a fait ses preuves sur le champ de bataille: — l'âme qui s'est conformée à la volonté de Dieu, qui s'en est revêtue, se donne elle-même, donne ses enfants, ses biens, sa vie, pour l'honneur de Dieu. » (Ste Catherine de Sienne. *Lettre à sa mère Lapa*.)

Je ne sais comment je pourrai trouver assez de place dans la terre, avec tous ces désirs que j'ai au cœur.

Mo'mén de Yèzd.

292

Tantôt je me suis attaché à des cheveux pareils à des chaînes [1]; tantôt je suis devenu le point de mire d'un regard (perçant) comme une flèche.

Mon cœur aurait voulu s'affranchir des deux mondes, et j'ai vieilli dans l'esclavage de la concupiscence et des passions [2] !

Mo'mén de Yèzd.

1. Il n'est pas rare de voir les poètes persans comparer à des chaînes les cheveux bouclés des belles.

2. Racine a écrit dans son IIIe *Cantique*:

Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais.

M. Edouard Fournier remarque avec raison, que dans ce distique, Racine n'a fait que reproduire une pensée de saint Paul: « ... Je ne fais pas le bien que je veux: mais je fais le mal que je hais. » (Ép. aux Rom., ch. VII, v. 15.)

293

O œil, tu es visiblement l'ennemi du *cœur*; sans cesse, tu jettes aux vents la moisson du *cœur*.

Tu regardes, à la dérobée, le visage des belles, et alors tu en imputes la faute au *cœur* [1].

Nèdjm-ed-dîn du Khârèzm.

294

Tant que les larmes ne seront pas teintées de rose et que la face ne sera pas couleur de paille [2], le cœur ne deviendra pas l'orient des lumières divines.

Le disciple qui a le sentiment de sa propre

1. « Il est bien certain que ce qui s'appelle sentiment du cœur et en général sensibilité commence par les yeux. » (Bossuet, *Traité de la concupiscence*. chap. XI.)

2. Le poète désigne par ces expressions l'homme dont la face est jaunie par les veilles et les austérités et qui verse des larmes sanguinolentes. Notez que ces deux couleurs sont précisément celles de l'aurore.

tête ne pourra point parvenir à la connaissance parfaite des (grands) secrets.

Rèzi d'Artimân.

295

L'homme pieux, qui est un partisan de l'amour, s'est isolé, avec connaissance de cause, de tout objet d'attachement.

Toute vieille femme peut mourir de mort naturelle; celui-là est (véritablement) un homme, qui meurt de son plein gré [1].

Ibrahîm d'Ordoubâd.

1. Le poète fait ici allusion à l'ascète qui est complètement mort au monde. On peut consulter à ce sujet *Les Perles de la couronne*. (p. 5.)

Voyons maintenant la théorie des mystiques chrétiens.

Voici un paragraphe des fameux articles d'Issy, qui est rapporté dans le très estimable ouvrage de M. Matter intitulé *Le Mysticisme au temps de Fénelon*. L'auteur débute par cette remarque: « Il n'est pas besoin de dire que les trente-quatre articles arrêtés à Issy sont de bonne doctrine, puisque c'est une œuvre de Bossuet. »

Art. XXXIV. « La mort spirituelle, dont tant de saints mystiques ont parlé après l'Apôtre (qui

296

Sois satisfait de ce qui t'a été donné et conduis-toi avec justice; ne recherche point ce qui assujétit, adopte une existence libre.

Ne t'afflige pas en regardant ceux qui sont mieux partagés que toi; considère ceux qui te sont inférieurs et vis content.

Afzèl.

297

Si tu ne peux pas te restreindre dans le manger et le dormir, alors quelle différence y a-t-il entre toi et les brutes, par rapport aux secrets (divins)?

N'as-tu pas vraiment honte de ton exis-

dit aux fidèles, *Vous êtes morts*), n'est que l'entière purification ou désintéressement de l'amour; en sorte que les inquiétudes et les empressements qui viennent d'un motif intéressé n'affaiblissent pas l'opération de la grâce, et que la grâce agit d'une manière entièrement libre. La résurrection spirituelle n'est que l'état habituel du pur amour, auquel on parvient d'ordinaire après les épreuves destinées à le purifier. » Le grand évêque ajoute :

« Parler ainsi, c'est parler comme tous les plus saints et les plus précautionnés mystiques. »

tence : Tandis que ta bien-aimée reste éveillée, toi, tu te livres mollement aux douceurs du sommeil [1] !

Attâr.

298

O Èchrâq, ne réjouis pas auprès des belles ton cœur affligé. Ne répare pas le temple des idoles avec les pierres de la Kaaba.

Cette auberge transitoire ne sera pas longtemps prospère ; ne jette pas les fondements de ta maison sur le passage d'un torrent !

Èchrâq.

299

Celui qui habite le coin de la pauvreté et de l'anéantissement, sait jusqu'où peut aller la sécurité des voyageurs.

Les reclus ont une plus juste notion des affaires du siècle : le jeu est mieux observé

1. Voici un distique que je détache d'un des plus beaux ghazels de Sâyeb : « Tu as passé tant de journées dans la joie, grâce au vin et aux musiciens : fais-toi donc une joie de veiller une nuit, pour prier ton Créateur. »

(par le spectateur placé) à côté de l'échiquier.

Sèhâbi.

300

O Seigneur! fais que je puisse me passer des deux mondes; honore ma tête en lui donnant la couronne de la pauvreté.

Dans la route qui mène vers toi, initie-moi à tes divins mystères; fais-moi rebrousser chemin de toute direction qui s'écarte de toi [1].

Djâmi.

301

Tout en ayant la force de l'éléphant, on doit se faire (petit comme) la fourmi; avec le royaume des deux mondes, il faut rester tout nu.

Admire cette chose étrange: il faut, tout en voyant les défauts de chacun, faire comme si on était aveugle.

Qèttâli du Khârèzm.

1. « Eclairez mes yeux, Seigneur, afin que je sache ce qui vous est agréable, en tout temps, et alors je serai sage.... Conduisez-moi, Seigneur, dans vos voies, et je serai saint. » (Saint Bernard, *Sermons*.)

302

Avec les ennemis, comme avec les amis, pratique la bienveillance : supporte les injustices de chacun.

Ne reste pas inactif, car le monde comporte des causes et des moyens : emploie ces moyens et mets ta confiance en Dieu [1].

Émâd du Kermân.

1. C'est le moment de rappeler un distique célèbre de Djèlal-ed-dîn Roumi : « Le Prophète a dit à haute et intelligible voix : — Tout en mettant ta confiance en Dieu, ne néglige pas d'attacher ton chameau. » (*Mèsnèvi*, liv. I.) Outre ce *hadîs*, bien connu, il y a un passage du Qorân, auquel fait allusion le 3e vers du quatrain : « Nous avons fait que tout ait sa cause. »

Me sera-t-il permis de remarquer à ce propos, qu'on a peut-être un peu abusé de certaines formules comme : « Inertie orientale, fatalisme musulman », etc. Si le fatalisme est une conséquence nécessaire de l'Islam, pourquoi les Persans sont-ils moins fatalistes que les Turcs, quoique également mahométans ? Et pourquoi les Russes, qui professent une autre religion, sont-ils fatalistes jusqu'à un certain point ? Ne serait-ce pas plutôt une question de tempérament et de race ?

303

O toi, qui n'es que désirs et sensualité, es-tu un enfant, un homme ivre, ou un insensé; qui donc es-tu?

Tu as dit: « Quand je serai parvenu à la vieillesse, je ferai pénitence. » Mais je crains que tu n'atteignes pas la vieillesse, et que tu meures jeune [1]!

Rèfi' Va'éz.

304

Si tu échappes aux artifices de la sensua-

Au reste, le Progrès, usant en cela d'un de ses procédés habituels, nous offre ce fatalisme tant décrié revêtu maintenant de formes scientifiques et placé sous un vocable nouveau : le *Déterminisme*. « Il est bénin, bénin ; là, prenez, prenez ... » comme dit l'apothicaire de Molière! Je sais bien qu'il y a une certaine différence entre les deux, mais le résultat est le même. Qu'importe que l'on dise déterminisme ou fatalisme, si on aboutit toujours à la négation du libre arbitre? Et comment concilier ce déterminisme avec le principe démocratique de la liberté?

1. « Il n'y a point de longue vie, ni de court repentir. »
DUCLOS, *Considérations sur les Mœurs*, (ch. XVI.)

lité, tu es un homme habile; et si tu aplanis la montagne de tes désirs, tu es un Fèrhâd [1].

O oiseau, tu ne seras pas libre en te tirant du piège; si tu renonces au grain, alors (seulement) tu deviendras libre [2].

Molla Mozaffèr.

305

Éblis, qui est devenu légendaire pour sa méchanceté, n'est, le malheureux, qu'un chien à la porte de la Bien-aimée.

S'il voit un partisan ou un ami, il ne fait pas d'opposition; il n'est un obstacle que pour celui qui est un étranger [3].

Mohammed *Soufi*.

1. Héros légendaire, fameux par ses travaux gigantesques dans la montagne de Bistoûn. Pour son histoire, voyez *Les Perles de la couronne*. (p. 41, note, et p. 51, note 2.)

2. Tant que l'oiseau se laisse séduire par le grain qui sert d'appât au piège, il risque d'y tomber. L'oiseau symbolise ici le mystique, qui n'est réellement libre que lorsqu'il a définitivement renoncé au monde.

3. C'est ainsi que souvent la sagesse suprême,
Pour chasser le démon, se sert du démon même.

BOILEAU, *L'Amour de Dieu*.

306

Il n'y a dans mon esprit aucune prétention déplacée; c'est pour cela que je ne me trouve intimidé par personne.

Je suis libéré de toute obligation aux créatures; il n'y a point, dans ce monde, de paradis supérieur à celui-là [1].

Nè'îm.

307

Aux yeux du sage, le monde est un puits sans fond; les interminables désirs forment la corde de ce puits.

1. Ce paradis du sage, Hakîm Sènâÿ le décrit en des vers d'une douceur incomparable, et dont ma traduction ne peut malheureusement donner qu'une faible idée:

« Tu as assez entendu vanter la Chine et le pays de Roûm, lève-toi et viens contempler le royaume de Sènâÿ. — Là tu ne verras que cœur, sans envie ni cupidité; là tu ne verras qu'âme, sans orgueil ni haine. — Point d'or, et (cependant) des mines royales sous la main; pas d'orge, mais le coursier du ciel toujours sellé! »

Ce coursier toujours à la disposition du poète, c'est, on l'a deviné, Pégase, ou la Chimère!...

Quelle que soit la longueur de la robe de ta vie, elle ne suffira point à la stature de ton espoir géant!

Fèyyâz.

308

Dans les révolutions du ciel, où se succèdent les gains et les pertes, tout zénith est en train de courir vers un nadir [1].

C'est l'ignorant qui se trouve exalté par une élévation qui sert de prélude à un abaissement.

Sèhâbi.

309

Malgré le vin et l'ivresse nous nous proposons d'être pieux; nous recherchons le monde et nous souhaitons la vie future [2].

1. C'est ce que dit ce proverbe latin: *Summisque negatum stare diu.* « Une fois qu'une chose a atteint son plus haut degré d'élévation, elle ne tend plus qu'à descendre. » (Cf. M. C. de Méry, *Hist. gén. des proverbes*, t. I, p. 205.)

2. « Nous avons trop de prétentions et de desseins: nous voulons trop de choses: nous voulons avoir les mérites du Calvaire, et les consolations

Comment pourrait-on concilier le monde et la religion? C'est pour cela que nous ne possédons ni religion ni biens mondains.

Abou-Saïd.

310

Jusqu'à quand seras-tu le compagnon de la colère et de l'avidité? Combien de temps resteras-tu l'allié du chien et du chacal?

O mon âme! que fais-tu dans ce corps avec la concupiscence? Jusqu'à quand demeureras-tu dans ce sac avec l'ours [1]?

Rèfi' Va'ez.

du Thabor tout ensemble; avoir les faveurs de Dieu et les faveurs du monde. » (S. François de Sales, *Épîtres*, liv. III, ép. LI.)

1. Locution proverbiale souvent citée. On dit aussi: « Entrer dans un sac avec un chien »; cela signifie se hasarder dans une société compromettante ou dangereuse. Le dicton pourrait bien tirer son origine d'un supplice en usage autrefois. En effet, M. Quitard nous dit dans son *Dictionnaire des proverbes* (p. 259):

« Le parricide, chez les Romains, était noyé dans un sac où l'on enfermait avec lui un chien, un coq, une vipère et un singe. » Et il fait allu-

311

Chez les gens mondains, celui qui est au premier rang a le cœur plus déchiré par les révolutions de la roue céleste.

Tout grain de blé très développé, étant plus gros, se trouve plus (rudement) broyé par le mouvement de la meule.

Nèciri.

312

Ne te laisse pas égarer par la chevelure bouclée *de la femme*. C'est un noir serpent que chaque bout de cheveu *de la femme*.

C'est du côté de l'homme que la femme

sion à un discours de Cicéron : *Pro Roscio Amerino*.

M. Quitard ajoute que, sous les règnes de Charles VI et de Louis XI, il existait un supplice analogue : on enfermait les criminels dans des sacs et on les précipitait ensuite dans la Seine ou dans la Loire. Le savant parémiographe aurait pu citer, à ce propos, ces vers de la fameuse ballade de Villon :

Semblablement où est la royne
Qui commenda que Buridan
Fust jetté en ung sac en Seine ?...

a été tirée [1]; cela veut dire: mieux vaut que son côté soit vide *de la femme* [2]!

Mo'men de Yèzd.

313

Quoique la fortune amène l'abondance et

1. « Et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma la femme ... » (*Genèse*, ch. II, v. 22.)

2. Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et [d'âme.

ALF. DE VIGNY, *La Colère de Samson.*

Il ne nous serait guère possible de résumer ici, même une faible partie de ce que les Pères de l'Église ont dit de la plus belle moitié du genre humain.

Une femme de beaucoup d'esprit, la M^ise de Blocqueville, donne quelques échantillons de ces jugements dans son livre intitulé *Les Soirées de la Villa des jasmins* (t. II, p. 153). Voici la plus modérée de ces appréciations; elle est du père Joly, qui condense en quelques mots toute son expérience de confesseur: « Le plus sage devient avec les femmes le plus fou des hommes! »

la prospérité, elle est un pesant fardeau quand elle devient par trop vaste.

L'excès des richesses et des dignités est un fléau pour l'homme: la branche de l'arbre se rompt sous le poids de fruits trop nombreux [1]!

Sèhâbi.

314

Fais la guerre sainte à tes passions, c'est là le véritable courage. Commande à toi-même, c'est là le vrai commandement [2].

1. Un des plus nobles esprits de l'Angleterre moderne est exactement du même avis. Ce que Ruskin condamne, ce n'est pas la richesse, c'est la trop grande richesse.

Voici sa pensée résumée par un de ses meilleurs interprètes: « Car à quelque point de vue qu'on se place, au point de vue de l'esthétique de la nature que la spéculation souille et enlaidit, ou au point de vue du bonheur des petites gens qu'elle rançonne et qu'elle écrase, — la richesse est un mal. Un pays soi-disant riche n'est pas plus un pays heureux qu'un beau pays. » (R. de la Sizeranne, *Ruskin*. Hachette, 4e éd., p. 306.)

2. On distingue deux espèces de guerre sainte ou *djèhâd*: La grande (*dj. akbèr*), est la guerre

Ne montre pas du doigt les défauts des gens; voilà la clef des trésors de la félicité.

Vahchèt du Bakhtiari.

315

O Auhèd, tu vois que tout ce que tu as vu n'était *rien*; toutes les paroles que tu as prononcées ou entendues ne sont *rien* !

C'est en pure perte que tu as couru d'un bout à l'autre du monde. Et aujourd'hui que tu t'es retiré dans un coin, c'est encore *rien* [1] !

Auhèd du Kermân.

316

Si l'homme était averti et prévoyant, la

contre sa propre sensualité, la petite (*dj. asghèr*). est celle contre les infidèles.

Il y a un *hadîs* (tradition) du Prophète, qui dit: « La guerre sainte la plus louable est celle qu'on fait à ses propres passions. »

1. Ce quatrain, avec quelques variantes, se trouve attribué, tantôt à Khèyyâm (Cf. Nicolas, Q. 47). tantôt à Afzèl ou à Attâr. Au milieu de ces divergences irréductibles, j'ai cru qu'il était préférable de me ranger à l'avis de l'auteur du *Riâz-ol-Aréfîn* (p. 38).

perte des biens mondains lui servirait à fortifier sa religion.

Un enfant pleurait quelquefois pour certaine chose qu'il souhaitait; arrivé à l'âge de raison, il dit: « Quel malheur, si cela s'était réalisé [1] ! »

Sèhâbi.

317

Si tu poursuis (la satisfaction de) tes désirs et de ta sensualité, je t'avertis que tu t'en iras (de ce monde) misérablement.

Considère qui tu es, d'où tu es venu, sache ce que tu fais et où tu dois aller [2].

Abdollah Ansâri.

1. La réflexion suivante confirme cette pensée de notre poète: elle est d'un homme que la fortune avait comblé de ses dons: noblesse, beauté, génie, tout lui avait été accordé: « Il est singulier que je n'aie jamais désiré sérieusement une chose sans l'obtenir et sans m'en repentir après. » (*Mémoires de lord Byron*; cité par Gœthe.)

2. Saint Augustin et d'autres Pères de l'Église ont exprimé la même idée. Voici maintenant ce que Diderot dit à ce sujet dans ses *Pensées philosophiques* (éd. orig., 1757, p. 34): « Je me pique

318

A chaque instant, cette chienne de concupiscence nous fait courir à la porte des

d'ignorer tout cela, sans en être plus malheureux, répondait froidement le Sceptique: ce n'est point ma faute, si j'ai trouvé ma raison muette, quand je l'ai questionnée sur mon état ... Pourquoi regrettrais-je des connaissances que je n'ai pu me procurer, et qui sans doute ne me sont pas fort nécessaires, puisque j'en suis privé. »

En lisant ces lignes, on est tenté de donner raison à Joubert, qui a écrit quelque part, que Diderot « prenait son érudition dans sa tête et ses raisonnements dans ses passions ou son humeur ».

Sur le premier point, on peut répondre que d'autres, aussi sincères que le célèbre encyclopédiste et qui le valaient bien pour la vigueur intellectuelle, comme Pascal, Descartes, Leibnitz, n'ont pas trouvé leur raison muette lorsqu'ils l'ont interrogée sur ces matières.

Quant au second argument, il est singulièrement maladroit, car il se retourne avec une force redoutable contre la science elle-même : « ... Nous pouvons très bien vivre sans connaître les montagnes de la lune ou les propriétés de l'éther, mais non pas sans que l'imagination et le cœur exigent et réclament des satisfactions que la science et la raison sont impuissantes à leur donner. »

gens, estimables ou vils, pour satisfaire nos désirs et notre avidité.

On attache le chien qui a un mauvais naturel, mais voici que le chien de notre mauvais naturel nous a mis la corde au cou!

Djèlal-ed-dîn Maulèvi.

319

J'ai moi-même, de mes deux mains, mis

(Cf. F. Brunetière, *La Renaissance de l'Idéalisme*.) Si ce langage ne messied pas à un esprit de cette culture et de cette valeur, à plus forte raison peut-il convenir à la plupart de ceux qui n'ont ni le temps, ni l'envie, ni peut-être les moyens de se livrer à de profondes recherches scientifiques.

Plus d'une fois, il m'est arrivé d'entendre exprimer, à propos de la science, une remarque analogue à celle de Diderot, et presque dans les mêmes termes, par de braves gens qui n'avaient pas la moindre notion de la *Synthèse chimique*, ni de *l'Origine des Espèces*, et qui, *horresco referens*, ignoraient même l'usage du téléphone . . . Oserai-je ajouter que ces gens n'étaient cependant ni plus méchants, ni plus malheureux que bien d'autres!

Le quatrain ci-dessus est parfois attribué à Khèyyâm (Voy. Nicolas, Q. 89) : mais, outre qu'il n'est nullement dans la manière de ce poète, j'ai pour moi l'autorité du *Riâz* (p. 31).

le feu à ma propre moisson; pourquoi me plaindrais-je de mon ennemi?

Personne n'a d'animosité contre moi, je suis mon propre ennemi. Malheur à moi, à ma main et au pan de mon habit[1]!

Abou-Saïd.

320

Chaque fleur fraîche qui sert d'ornement à ce parterre, si tu la regardes, est une rose:

1. En Perse, où on porte des vêtements assez longs, on se sert souvent du pan de son habit, comme d'un éventail, pour attiser le feu. C'est pour cette raison que le pan de l'habit est ici impliqué dans la malédiction du poète.

Jean Visconti, archevêque de Milan, étant parvenu à s'attacher et à prendre à son service Pétrarque, qui jusque là s'était montré d'une indépendance farouche, les amis du poète, très surpris de le voir aliéner ainsi sa liberté, en exprimèrent leur étonnement sans aucune réserve. « Ils ont raison, répondit Pétrarque, l'homme n'a pas de plus grand ennemi que lui-même, j'ai agi contre mon goût et contre ma façon de penser. Hélas! nous passons notre vie à faire ce que nous ne voudrions pas faire, et à ne pas exécuter ce que nous désirons. »

mais si tu la cueilles, devient une épine [1] !

Ne t'approche pas du flambeau et contemple-le de loin ; car il est de feu, quoiqu'il paraisse (tout) lumière.

Bèhâï d'Amol.

321

Ceux qui sont détachés des choses terrestres font valoir un domaine dans le monde du cœur.

Ne regarde pas avec mépris les gens au corps dénudé ; c'est quand le sabre est nu, qu'il est capable de trancher [2].

Notqi de Nichâpour.

1. But pleasures are like poppies spread,
You seize the flower, its bloom is shed :

BURNS, *Tam o'Shanter*.

Le *Hèft-Eqlîm* donne ce quatrain comme étant de Sèhâbi.

2. « Si vous marchandez un cheval, vous luy ostez ses bardes, vous le veoyez nud et à descouvert : . . . Pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté ? . . . C'est le prix de l'espee que vous cherchez, non de la gaine . . . » (Montaigne. *Essais*, liv. I, ch. XLII.)

322

Tandis que tu es lié par le talisman de la terre et du ciel, comment pourrais-tu devenir dépositaire du trésor de (la vraie) existence?

Tu as dit: « Je n'espère plus rien des deux mondes. » Silence! car c'est justement cela l'espoir, *c'est cela même*!

Sèhâbi.

323

O mon cœur, si tu n'es pas ivre et si tu es sensé, tu abandonneras le monde avant qu'il ne t'abandonne.

Dors peu le matin, car bientôt te surprendra un sommeil dont tu ne te réveilleras qu'au jour du jugement [1]!

Nèdjm-ed-dîn Râzi.

1. Réfléchis! — La mort est amère
A qui vécut trop doucement.
Th. Gautier, *Les Affres de la mort.*



CHAPITRE IX

LA VERTU ET LA BIENFAISANCE

Celui-là fait beaucoup en qui l'amour est forte,
Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait,
Celui-là fait bien qui se porte
Plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

L'Imitation, P. CORNEILLE, (liv. I, ch, XV.)

324

Veux-tu que Dieu te traite favorablement; que les esprits et les anges se tournent tous vers toi?

Ou bien ne fais pas tout ce qui n'est point conforme à sa volonté; ou sois content de tout ce qu'il fera avec toi.

Ébné-Yèmîn.

325

Celui qui a compris le vrai but des religions, a brûlé toutes ses haines dans (le feu de) son amour pour *l'Unique* [1].

Chaque parti combat les autres pour des intérêts mondains et allègue, comme prétexte, la religion et les doctrines.

Sèhâbi.

326

La libéralité est une vertu, mais demander est répréhensible; faire des sollicitations, c'est se couvrir de honte.

Vois la condition du soleil et de la lune dans l'acte de donner et de recevoir: le soleil reste entier, tandis que la lune a coutume de décroître [2].

Mo'mén de Yèzd.

1. « Si on n'aime pas le prochain on n'aime pas Dieu, car la seule manière dont nous pouvons être utiles à Dieu, c'est en faisant du bien au prochain . . . quand la haine traverse le cœur elle lui ôte la vie de la grâce. » (Sainte Catherine de Sienne. Cité par la Csse de Flavigny.)

2. « C'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. » (Maxime évangélique.)

327

O Mèdjzoûb, si quelqu'un te querelle, agis de telle manière que la honte le fasse passer par cent couleurs (diverses):

Conduis-toi avec bienveillance dans tes rapports avec les gens grossiers; car l'eau, par sa douceur, arrive à creuser la pierre.

Mèdjzoûb de Tèbrîz.

328

Celui dans l'esprit duquel la crainte du péché fait défaut, s'il se targue d'avoir du cœur, est un menteur insigne [1].

Un peu de péché ruine le cœur; dans la

« Comme le donner est qualité ambitieuse et de prerogative, aussi est l'accepter qualité de soubmission : tesmoing l'injurieux et querelleux refus que Bajazet feit des presents que Temir (Teÿmour ou Tamerlan) luy envoyait . . . » (Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. IX.)

1. 'Tis ever thus
With noble minds, if chance they slide to folly:
Remorse stings deeper . . . .

MASON, *Elfrida*.

case du miroir, la moindre humidité équivaut à une inondation [1].

Rèfi' Va'éz.

329

O toi, qui n'as pas fait un seul pas avec rectitude dans le sentier de la vérité [2]; toi, dont les dévotions sont toutes sans consistance aux yeux de Dieu,

Il y a un sens secret dans l'ablution: c'est pour que tu saches qu'il faut d'abord se laver les mains de toutes les œuvres du monde [3].

Sèhâbi.

1. A cause de la rouille qu'elle produit; ne pas oublier qu'il s'agit de miroirs métalliques, comme ceux qu'employaient les anciens. L'expression « la rouille du péché » se rencontre souvent chez les mystiques chrétiens, notamment chez sainte Catherine de Gênes.

2. Ou « le sentier de Dieu », le mot *Haqq* ayant les deux significations.

3. Nous rappelons que chez les musulmans, la prière est toujours précédée d'ablutions régulières: « O croyants! quand vous vous disposez à faire la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au

330

Si tu t'appliques à peser tes paroles et tes actions, tu seras aux yeux des gens (aussi cher que) la prunelle de leurs yeux.

Ne te conduis pas avec les hommes de telle manière que, s'ils agissent de même avec toi, tu puisses en être offensé.

Èhli de Chirâz.

331

Ce n'est pas (seulement) pour celui qui est bon qu'il faut avoir de l'amitié : (même) avec les mauvais, il faut se comporter comme la coquille avec l'amande [1].

coude : essuyez-vous la tête, et les pieds jusqu'au talon. » (*Qorân*, ch. V, v. 8.)

Quant à l'expression « se laver les mains d'une chose », elle a à peu près le même sens qu'en français, avec une nuance cependant : elle signifie renoncer à cette chose, en faire son deuil.

1. Expression pittoresque qui signifie vivre en parfaite harmonie avec quelqu'un, en s'adaptant à son humeur comme la coquille s'adapte à l'amande. On dit en anglais dans le même sens : *to be hand and glove together*. L'équivalent de ces locutions

Cela veut dire qu'il est facile d'aimer ses amis, mais qu'il faut également aimer ses ennemis.

Sèhâbi.

332

Veux-tu prendre rang avec les justes? ne permets jamais que qui que ce soit se trouve lésé par tes actions.

Ne te préoccupe point de la mort et ne te tourmente pas pour ta subsistance, car ces deux choses arriveront nécessairement en leur temps [1].

Sèhâbi.

333

Que tous les habitants de l'univers se

serait, en français, « être comme les deux doigts de la main ».

« To the poet, to the philosopher, to the saint, all things are friendly and sacred, all events profitable, all days holy, all men divine. » (*Emerson's Essays.*)

1. Seeing that death, a necessary end,
Will come, when it will come.

SHAKESPEARE, *Julius Cæsar*, a. II, sc. 2.

livrent aux dévotions; qu'ils fassent des dons de cent manières diverses, et créent des œuvres utiles.

Si tu considères bien, tu ne verras pas autre chose que ceci: ils ont, avec le creux de la main, versé un peu d'eau d'un océan dans un autre [1] ! Sèhâbi.

334

La royauté, les grandeurs, l'ivresse et l'orgueil sont *peu de chose*; la condition de derviche, la pauvreté et la gêne sont *peu de chose*.

Efforce-toi de parvenir au séjour éternel; autrement, ces deux ou trois jours d'existence, sous quelque forme que ce soit, c'est *peu de chose*! Sèhâbi.

1. « Or, ce n'est pas que notre service lui soit ni nécessaire ni utile: car (Luc. XVII, 10.) *après que nous avons fait tout ce qu'il nous a commandé, nous devons néanmoins avouer*, par une très humble vérité ou véritable humilité, qu'en effet *nous sommes serviteurs très inutiles* et très infructueux à notre Maître, qui, à cause de son essentielle surabondance de biens, ne peut recevoir aucun profit de nous... (S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XI, ch. VI.)

335

O toi, qui as fait de ton corps et de ton âme les esclaves de la convoitise, tu es excusable si tu ne recherches pas les hommes libres.

Ce qui porte le riche vers le pauvre, c'est une disposition généreuse et bienveillante, chose que tu ne possèdes pas [1] !

Sèhâbi.

336

Evite de jamais te relâcher dans tes amitiés; agis constamment de la même manière qu'au premier jour [2].

1. « Civilisation ! grand mot dont on abuse, et dont l'acception propre est ce qui rend civil. Il y a donc civilisation par la religion, la pudeur, la bienveillance, la justice ; car tout cela unit les hommes ; et incivilisation, ou retour à la barbarie, par l'esprit de contestation, l'irréligion, l'impudence, l'audace, l'ambition de tous, l'amour constant de son bien-être, l'ardeur du gain : car tout cela désunit les hommes, et ne nous attache qu'à nous-mêmes. » (J. Joubert, *Pensées*, titre XVIII, 1.)

2. Dans une lettre datée du 7 octobre 1696, madame de Maintenon écrivait : « J'ai vu notre

Quand même on te briserait, toi, dans ta pureté, comme le miroir brisé, montre (les choses) intactes.

Mirza Sâléh.

337

Tant que tu n'auras point tourné le dos aux jouissances et aux désirs, tu ne trouveras pas en face de toi le soleil de l'existence [1].

Si tu n'es point dans l'état de pleine perfection comme la lune de quatorze jours [2], c'est parce que ton visage n'est pas entièrement tourné vers lui.

Sèhâbi.

ami (Fénelon). Nous avons bien disputé, mais fort doucement. Je voudrais être aussi fidèle à mes devoirs *qu'il l'est à son amie* (M[me] Guyon) : *il ne la perd pas de vue, et rien ne l'entame sur elle.* »

M. Matter, à qui j'emprunte cette citation, remarque fort judicieusement : « On ne saurait, ce semble, faire un plus grand éloge d'un homme que de le dire à toute épreuve dans l'amitié, surtout quand l'amitié compromet . . . »

1. C'est-à-dire Dieu.

2. La pleine lune.

338

Notre vie est achevée, et nous restons inachevés; nous sommes dans l'enfer des désirs, et nous n'avons pas encore mûri [1].

Voici toute une existence que nous marchons dans la voie de la recherche et, chose surprenante, nous nous trouvons encore au premier pas [2] !

Mo'mén de Yèzd.

339

Quand tu frotterais tes yeux humides (de larmes) sur la poussière de son seuil, quand tu te montrerais à sa face avec des yeux remplis de crainte,

1. *Littér.* : « nous sommes encore crus », ce qui produit une antithèse plaisante avec « l'enfer des désirs ». Le mot persan *khâm* a plusieurs sens : cru, inexpérimenté, novice, etc. L'anglais *raw* correspond assez bien à ce mot, et présente à peu près les mêmes acceptions.

2. « Ce n'est jamais fait; il faut toujours recommencer, et recommencer de bon cœur. *Quand l'homme aura achevé*, dit l'Écriture, *alors il commencera.* » (S. François de Sales, *Épîtres*, liv. III, ép. LII.)

Si tu laisses pénétrer dans ton esprit une pensée autre que la sienne, tu paraîtras aux yeux de Dieu sous l'aspect d'un infidèle [1].

Abol-Haçan *Vèhy*.

340

Tandis que la raison a un penchant pour les impuretés, l'amour aspire à l'essence du Très-Haut.

1. On a ici un exemple de *tèdjnîs* (ou *djénâs*). Cette figure de rhétorique comporte deux variétés principales: Dans l'une, il y a une ressemblance incomplète de son entre deux mots. Dans l'autre, les mots offrent une similitude parfaite de son, avec des sens différents: cette forme, qui est en réalité le calembour, s'appelle *tèdjnîs tâmm*. C'est ce que nous trouvons dans ce quatrain, à la fin des 1er, 2e et 4e vers: les mêmes sons reviennent à la rime avec d'autres significations.

Le « Législateur du Parnasse » ne condamne pas absolument le jeu de mots, il n'en réprouve que l'excès:

Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine.
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès...

(Boileau, *Art poétique*, ch. II.)

Nous sommes, nous, dans les entraves des attachements; mais le cœur ne fait que tendre à monter, comme la flamme de la bougie.

Sèhâbi.

341

Le monde est une route, le paradis une étape; ces deux choses sont auprès des initiés comme un fétu.

Si tu es un amant sincère, abandonne-les tous deux, afin que l'Amie t'indique une voie pour parvenir à Elle [1].

Abou-Saïd.

342

O Amie! j'ai tout abandonné (pour toi), le bon comme le mauvais. J'étais un infidèle, me voici devenu un croyant.

1. Fénelon, dans une lettre qu'il adresse au duc de Beauvilliers, avant de partir pour Cambrai, où il vient d'être exilé, écrit: « La charité est un amour de Dieu pour lui-même, indépendamment du motif de la béatitude, qu'on trouve en lui. » Et plus loin: « On a accoutumé les Chrétiens, sous prétexte de sûreté et de précaution, à ne chercher Dieu que par intérêt pour eux-mêmes. » (Lettre du 3 août 1697, citée par Ramsay.)

Tout ce qui est contraire à ta volonté, j'y renonce, quand ce serait la religion elle-même.

Abou-Saïd Bèrghèch.

343

Il faut par (la présence de) l'herbe trouver le chemin du ruisseau : puis, du ruisseau aller à l'Océan et s'y reposer.

Cela signifie, qu'on doit de la forme corporelle se diriger vers le cœur, puis une fois là, s'abîmer dans celui qui gouverne les cœurs [1] !

Sèhâbi.

344

Quoique les paroles et les actions d'un

1. « Les premiers degrés, après nous avoir conduits à Dieu par les traces de sa présence en toute créature, nous amènent à rentrer en notre âme où l'image de la Divinité brille avec tant d'éclat. » (Saint Bonaventure, *Itinéraire de l'âme à Dieu.*)

« Et quand le résultat est obtenu, par la grâce de Dieu, le corps et tous les biens qui s'y rapportent ne seront plus aimés qu'en vue de l'âme, l'âme pour Dieu et Dieu pour lui-même. » (Saint Bernard, *Traité de l'amour de Dieu.*)

homme soient vilaines, c'est un péché de dévoiler sa manière d'agir.

Celui qui met à nu la conduite du prochain, se déshonore lui-même : l'or est trouvé faux, mais la pierre de touche en a la face noircie [1].

Kèlîm de Kachân.

345

J'ai pendant un certain temps, comme les avares, resserré la voie de mon gosier [2] :

1. Au propre, la chose est d'une vérité manifeste. Au figuré, avoir la face noire signifie être déconsidéré, être couvert de honte. Inversement, sortir d'une affaire avec la figure blanche, veut dire s'en tirer à son honneur et d'une manière satisfaisante. Ces expressions sont fréquemment employées, aussi bien dans le style noble que dans le langage usuel : « Au jour de la résurrection, il y aura des visages blancs et des visages noirs. Dieu dira à ces derniers : N'est-ce pas vous qui, après avoir cru, devîntes infidèles ? etc. » Et « Ceux dont les visages seront blancs éprouveront la miséricorde de Dieu et en jouiront éternellement. » (*Qorân*, ch. III, v. 102 et 103.)

2. J'ai jeûné.

puis, pour un temps, pareil aux indigents, j'ai mis des pièces à mon manteau.

Par ces moyens, pas un seul nœud n'ayant été dénoué des difficultés de mon cœur, je me ceignis étroitement les reins pour servir les hommes [1].

Nâzér de Kâzeroûn.

346

Il n'existe pas un seul être dans ce monde (créé) d'eau et d'argile, qui ne soit, comme toi, susceptible de plaisir et de douleur [2].

1. Le poète nous fait entendre, dans un langage humoristique, qu'il ne suffit pas de jeûner et de faire étalage de sa pauvreté, pour prétendre à la perfection morale, si on ne cherche en même temps à se montrer utile et à servir ses semblables. « Car même le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir... » (*Évang.* Marc, X, 45.)

2. Je vais citer ici quelques lignes d'un grand poète, Zèhîr de Faryâb, l'émule du fameux Ènvèri : « Songe au nombre d'êtres vivants qui sont tourmentés et molestés par toi, pour que ton ventre soit repu et ton corps couvert ! — Un inconscient animal broute des épines dans la plaine, soudain tu aiguises ton couperet pour le mettre en pièces. —

Il faut regarder tous les êtres animés comme toi-même; tout homme qui n'a pas compris cela, n'est pas un juste [1].

Sèhâbi.

347

Si tu commandes à tes passions, *tu es un homme*; et si tu ne censures point la conduite d'autrui, *tu es un homme*.

Ce n'est pas une action virile que de frapper du pied quelqu'un à terre; si tu prends par la main celui qui est tombé, *tu es un homme* [2].

Qèttâli du Khârèzm.

Quelques infimes bestioles se tissent des cocons avec le sang de leur cœur: (tu les prends et) tu les portes dans les assemblées, en disant: « Voici de la soie, et voilà du satin ».

1. « Il (saint François) portait respect presque à toutes créatures, en contemplation de leur Créateur..... Il appelait les créatures ses frères et sœurs, par certaine considération admirable que le saint amour lui suggérait. » (S. François de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VIII, ch. XI.)

2. Ce quatrain est quelquefois, par erreur, attribué à Roudègui. Souvent aussi, on le ren-

348

Hélas, cent fois hélas! ô mon cœur, tu n'es pas de force à l'entrevoir; tu ignores la splendeur des mystères (divins).

Pareil au lièvre, tu te contentes seulement d'avoir les deux yeux ouverts, mais tu n'es pas éveillé [1]!

Rèzi d'Artimân.

contre avec des différences de rédaction dans le second vers. Voici une de ces variantes qui me paraît assez heureuse: « Et si tu es vil à tes propres yeux, etc. » En l'adoptant, on supprime un grave défaut de la leçon la plus connue, savoir: la répétition de la même rime au 2e et au 4e vers.

1. Un auteur ancien, Xénophon, si je ne me trompe, affirme que le lièvre dort avec les paupières ouvertes. La Fontaine, dans une de ses plus jolies fables, fait dire au même animal:

Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.

(*Le Lièvre et les grenouilles*, liv. II, f. XIV.)

Nous trouvons aujourd'hui, dans le langage vulgaire, l'expression: *œil de lièvre* qui désigne un état dans lequel, par suite de la paralysie du muscle orbiculaire des paupières, l'œil reste toujours entr'ouvert, même pendant le sommeil; le

349

O toi, par qui le sanctuaire et le monastère sont remplis de cent mélodies; tu es dépourvu de couleur, et tu te manifestes sous des couleurs variées.

Les Croyants et les Chrétiens t'invoquent nuit et jour dans les mosquées, à la Mecque, et dans les églises des Francs.

Hâtef d'Ispahan.

350

C'est la pensée de l'Être unique qui occupe les natures pures, et non la crainte de l'enfer, ni l'espoir du paradis.

Il n'est pas un amant sincère, celui qui, dans une lettre à la bien-aimée, met autre

nom scientifique de ce mal est « lagophtalmie », qui a la même signification que le terme ci-dessus.

Concluons par cette belle pensée de Joubert : « Ceux-là seuls veillent, ô mon Dieu, qui pensent à vous et qui vous aiment. Tous les autres sont endormis ; ils font des rêves et s'attachent à des fantômes. Vous seul êtes la réalité. » (*Pensées*, titre I, 58.)

chose que l'expression de son dévouement [1].

Sèhâbi.

351

Tant que je suis indigne, mes prières restent sans effet; et si je suis méritant, la chose souhaitée vient d'elle-même me trouver.

Un roi demandait des prières à un der-

1. De vains docteurs encore, ô prodige honteux!
Oseront nous en faire un problème douteux!
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathème,
L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-[même...

BOILEAU, *L'Amour de Dieu*.

Dans une lettre écrite par lui à Racine, en 1696 ou 1697, Boileau a dit qu'il avait eu l'honneur de réciter son *Epître sur l'amour de Dieu* « à Mgr l'archevêque de Paris, et à Mgr l'évêque de Meaux, qui en avaient tous deux paru, pour ainsi dire, transportés ».

Il est intéressant de rapprocher de ces lignes ce passage de Fénelon: « Mais il (M. de Meaux) regardait comme une erreur très dangereuse la doctrine de l'amour de pure bienveillance, par lequel on aime Dieu indépendamment du motif de la béatitude. » (*Réponse à la relation sur le Quiétisme*, ch. III, 48.)

viche; celui-ci lui dit: « Prie toi-même, c'est-à-dire pratique la bienfaisance ».

Sèhâbi.

352

Dans la voie de la recherche, je suis sans tête ni pieds comme la boule du mail [1]; et je parcours heureusement ce chemin avec les pieds de la ferveur.

Je suis le bon grain qui germerais dans le cœur même de la pierre, si le nuage de l'espérance m'ordonnait de germer.

Nèqi de Kamarè.

353

O toi qui es à même de faire le bien, la

1. « Sans tête ni pieds », comme un homme hors de lui. Il y a ici une allusion au vieux jeu persan appelé *gouy-o-tchaugân*, pour lequel on se servait d'une boule *gouy* et d'un bâton à extrémité recourbée *tchaugân*. La plupart des Orientalistes le nomment « le jeu de mail » et je me suis conformé à l'usagè; cependant, je crois qu'il serait plus juste de l'assimiler au *polo*, jeu fort en vogue depuis quelques années en Europe: la ressemblance entre les deux est parfaite. Rappelons enfin, qu'on fait dériver de *tchaugân* le mot français « chicane ».

vie dont tu as entendu parler ne consiste qu'en ce seul instant!

Tu as le champ libre, fais courir ta monture avant qu'on te dise: « Descends, c'est assez. »

***

354

L'homme opulent dont les jours et les nuits se passent dans les plaisirs, ignore la cause des gémissements du pauvre.

L'eau coule abondamment dans l'Oxus et dans l'Euphrate, tandis qu'au désert, les gens altérés en cherchent (un peu) pour (sauver) leur vie [1]!

Saadi.

355

Oh! prends garde et ne détourne point ton visage des pauvres, afin de ne pas être écarté de leurs prières.

Il y a un langage secret dans la ligne du

1. Quand nos foyers sont doux et sûrs, nous [oublions
Malgré nous, près du feu, les grelottants [haillons...
SULLY PRUDHOMME, *Le Rire*.

grain de blé [1], qui te dit: « Une moitié en est pour toi, et l'autre moitié pour les pauvres [2]. »

Mèdjzoûb de Tèbrîz.

356

Si, pendant un instant, tu goûtais la douceur des peines de son amour, jamais tu ne te mettrais en peine d'aucune joie.

La véritable joie est de souffrir pour Elle, mais que puis-je faire si tu ne sais pas distinguer la joie de la peine?

Kèmâl d'Ispahan.

357

Quand on n'a pas beaucoup éprouvé les peines et les revers de la vie, on ne peut

1. Le sillon longitudinal du grain de blé. Le mot *khètt* (ligne) signifie également « écriture », sens qui s'accorde bien avec « langage secret ».

2. Soyez bons! pour qu'au jour où le juge du [monde
Vous interrogera, la Charité réponde:
« C'est un de mes enfants, accueillez-le, [Seigneur. »

Édouard Plouvier, *Sonnet*.

pas entrer dans la société des hommes de la voie (spirituelle) [1].

Un oiseau, s'envolant soudain d'un navire, s'éleva dans les airs; mais lorsqu'il vit la mer (immense), il se rejeta dans le vaisseau.

Sèhâbi.

358

Pour un homme (vraiment) grand, se faire petit n'est pas un amoindrissement; sans aucun doute, cette petitesse est un effet de la perfection;

Car, si un père parle le langage d'un enfant, les gens raisonnables savent bien que ce père n'est pas un enfant [2].

Sèhâbi.

1. C'est aussi l'avis de l'auteur de *La Bonne souffrance*, qui, dans un autre volume, écrit :

Ils m'ont vu changer d'existence
Et, converti par la douleur,
Devenir, dans la pénitence,
Moins impur, plus sage et meilleur.

FRANÇOIS COPPÉE, *Le Devoir nouveau.*

2. « Personne ne connaissait mieux que lui (Saint François de Sales) la plus haute perfection : mais il se rapetissait pour les petits et ne dédaignait

359

Ne regarde pas si quelqu'un possède des talents variés; vois (plutôt) comment il tient ses promesses.

Si un homme s'acquitte bien de ses engagements, cet homme est supérieur à tout ce que tu peux imaginer [1].

Sènâÿ.

—

jamais rien. Il se faisait tout à tous . . . » (Fénelon, Lettres spirituelles, *Let. à une personne mariée.*)

Voici un autre exemple: cette fois ce n'est plus un saint, mais un écrivain de génie: Gœthe « l'olympien ».

Johanna Schopenhauer, dans une lettre qu'elle écrit à son fils, le futur philosophe, (le 28 novembre 1806) dit en parlant de Gœthe qui vient souvent chez elle, et qu'elle admire avec enthousiasme: « Il cause de tout, a toujours quelque anecdote à raconter, et n'impose nullement par sa grandeur; il est sans prétention, *comme un enfant.* »

Ce dernier trait est caractéristique, et elle y revient souvent; ainsi, on lit dans une autre de ses lettres: « Il a quelque chose de si simple, de si enfantin! » (Cf. *Schopenhauer*, par A. Bossert, Paris 1904, p. 18.)

1. Le poète a ici en vue la race, partout pul-

360

Je n'ai, ni le cœur troublé par les désirs cupides, ni la poitrine dévorée par le feu de la convoitise de l'or.

Un pain d'orge, l'eau du puits et un coin inoccupé me suffisent. Dieu! quelle heureuse existence que la mienne[1]!

Khosrau de Dehli.

lulante, hélas! des beaux parleurs, des hâbleurs et des rodomonts:

Les marchands de pathos et les faiseurs d'em-
[phase,
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase.

AUGUSTE BARBIER, *Iambes.*

1. Je me demande ce que penseront de ces vers les « économistes » qui professent que « l'intérêt, les besoins, les appétits individuels sont le vrai ressort des sociétés, le seul facteur du progrès . . . » Sans aucun doute, ils n'auront qu'un sourire de pitié dédaigneuse pour cette morale « vieux jeu », qui ne vaut certainement pas, à leurs yeux, *la Morale de la concurrence.* Un de leurs prophètes n'a-t-il pas écrit ces paroles mémorables: « Se passer de ce qu'on n'a pas est la vertu des moutons; mais il convient à des hommes de se procurer ce qui leur manque. » (J.-B. Say, *Cours*

361

Il faut avoir l'âme consumée et la tête courbée [1]. Pareil au flambeau, il faut vivre en brûlant.

Quoi ! tu voudrais que tout te vînt à souhait ? Mais cela serait la condition d'un dieu ! Supporte les tribulations, car tu dois être un serviteur.

Attâr.

362

Si tu rends service à chacun, tu seras une âme ; et si tu deviens âme, tu seras trouvé digne de la Bien-aimée.

d'économie politique, part. IV, ch. I. Cité par M. Paul Janet.)

Si le célèbre économiste revenait au monde, il aurait lieu d'être satisfait ; il verrait une foule de gens avides de se procurer ce qui leur manque, le plus rapidement possible et sans trop regarder aux moyens. Ces hommes n'ont pas souvent la douceur légendaire des moutons, mais ils pourraient bien avoir quelque autre analogie avec la race ovine.

1. L'âme consumée d'amour, et la tête courbée en signe d'humilité.

Quand une (simple) fourmi recevrait l'hospitalité chez toi, cela vaudrait mieux que si, toi, tu étais l'hôte de Soleÿmân [1].

Émâd du Kermân.

363

Où est le cœur digne de loger Dieu ? Quel avantage retires-tu de ce morceau de chair en forme de pomme de pin ?

On dit que le cœur est la maison de Dieu ; oui, le cœur est la demeure de la vérité [2], mais où y a-t-il un cœur [3] ?

Hèdâÿèt.

1. Antithèse symbolique réunissant les deux extrêmes : la fourmi, humble et chétive, et le grand Salomon qui incarne en sa personne la puissance et la majesté royales dans toute leur splendeur.

2. *Haqq* qui signifie également vérité et Dieu.

3. En un langage mâle et robuste qui rappelle la manière de Bossuet. Hakîm Sènâÿ a dit : « Tu as donné le nom de cœur à un morceau de chair : mais l'organe qui aime et recherche la vérité, tu l'as laissé périr. — Cet objet que par une vaine fiction, tu appelles *cœur*, va le jeter aux chiens de la rue ! » (*Hédîqè*, chapitre : Du Cœur.)

364

Si tu te conformes toujours aux décrets du destin, tu obtiendras l'empire des deux mondes.

Enfin, tu parviendras à la glorieuse dignité d'*ombre de Dieu*, si tu ne veux que ce que Dieu aura voulu [1].

Mîr Nèdjât.

365

Ne blâme pas celui qui est honoré par le monde, lors même qu'il en tirerait vanité.

La forme de la terre est si parfaitement sphérique, que chacun, à son point de vue, occupe une position élevée [2] !

Chaukèt de Bokharâ.

1. « Plus l'homme se conforme au vouloir divin, plus il s'approche de la perfection ; — bienheureuse l'âme qui meurt volontairement à elle-même en toutes choses, parce qu'elle vit en tout pour Dieu, ou plutôt c'est Dieu qui vit en elle ! » (Sainte Catherine de Gênes, *Vie*, éd. de Gênes, ch. XXXI, cité par le Vte M.-T. de Bussierre.)

2. L'auteur de ce quatrain à allures scientifiques est un poète relativement moderne.

Mais voici des vers bien plus anciens; Djèlal-ed-

366

A l'école de la raison, sois ton propre

din les composait plus de deux siècles avant la découverte de l'Amérique: « Si le soleil abandonne ce parterre pour aller éclairer les antipodes (*taht-el-arz*), le soleil du savoir mystique (*ma'réfét*), lui, ne se déplace jamais: il n'a d'autre Orient que l'âme et la raison. » (*Mèsnèvi*, liv. II: cf. éd. de Téhéran in-8°, 1307 (H.), p. 106, l. 4.)

Qu'on me permette ici une petite digression: Quelques personnes ont formulé des critiques au sujet de certaines remarques, analogues aux précédentes, énoncées dans *Les Perles de la couronne*. On a même parlé d'interprétation complaisante, etc. Je répondrai que j'indique toujours mes textes, et que les Orientalistes peuvent s'y reporter et s'assurer de la fidélité de mes traductions. J'ajouterai que mon principal but est de faire un peu connaître la poésie persane, qui mérite réellement d'être mieux appréciée: chemin faisant, s'il se présente une idée pouvant intéresser le lecteur, je l'expose de mon mieux. Pour me servir d'une expression de M. Ém. Faguet, « cela vaut ce que cela vaut et je n'y tiens pas autrement ».

Mais comme je tiens à convaincre mes lecteurs de ma parfaite sincérité, je vais produire un nouvel exemple: et cette fois, pour ne donner

livre; en prévision de l'interrogatoire divin, sois ta propre réponse.

aucune prise à la critique, je citerai un livre classique, facilement accessible, et dont il existe une excellente traduction française: *Le Boustan* de Saadi. Prenons maintenant une invention toute récente, quelque chose de matériel et de tangible, « la cuirasse Benedetti » qui met ceux qui la portent absolument à l'abri des projectiles et du poignard.

« L'invention est très réelle » dit M. H. de Parville dans la « Revue des sciences » du *Journal des Débats* (14 janvier 1904) et, comme le secret n'en est pas connu, il propose différentes hypothèses: La cuirasse serait faite de « coton hydrophile tassé assez fortement ». Ouvrez la traduction du Boustan par M. B. de Meynard (Paris, 1880) à la page 238 et lisez *L'Archer d'Ardébil*. Un soldat vêtu d'une casaque de feutre s'avance à la rencontre de ce guerrier altier qui bande son arc et vise: « Mais des cinquante flèches qu'il lança aucune ne put trouer la tunique de feutre de l'agresseur. »

M. de Parville offre une autre explication: « L'air semble jouer un certain rôle dans le phénomène. Si l'on tire sur un de ces calendriers à effeuiller qui contiennent 365 pages, on constate qu'une balle traverse seulement les premières feuilles... Même résultat en essayant de percer

Afin de ne pas rester court demain, lors de la reddition des comptes, fais attention aujourd'hui, et tiens tes comptes en règle.

Rèfi' Va'éz.

367

Si tu es un (vrai) disciple, ne cherche point la réputation et la célébrité; fuis ta propre personne et repose-toi en Dieu.

L'homme sage ne parle pas de lui-même aux (gens du) siècle; l'oiseau avisé fait le mort tant qu'il est dans le piège.

Sèhâbi.

les feuilles avec un poignard. On percera une porte de bois et on ne transpercera pas un cahier de papier de même épaisseur. » Voici maintenant une note du *Boustan* (p. 257. n. 6) que je transcris textuellement :

« Les corselets des cavaliers persans étaient, à cette époque, formés de plusieurs doubles de soie et présentaient une surface impénétrable à la pointe de l'épée et de la lance. Le poète a fait une allusion du même genre, plus haut, en parlant des guerriers qui revêtent un corselet *formé de cent doubles de soie.* »

Concluons en rappelant l'adage : *Nil novi* . . .

368

O Seigneur, par quel moyen obtiendrai-je ton approbation? Par quel stratagème parviendrai-je à être ton ami [1]?

Puisse Khézr jouir en paix de son immortalité; quant à moi, je désire sacrifier ma vie pour toi.

Ne'îm.

369

Depuis que mon cœur brisé est devenu le sanctuaire de *l'Ami*, je n'ai plus, pour les autres, quitté le commerce de *l'Ami* [2].

Il ne néglige pas un instant un homme

1. « O mon Dieu et toute ma consolation, que feray-je pour vous contenter? Tous les services que je vous puis rendre, quand bien je vous en rendrois plusieurs, sont défectueux et misérables. » (Ste Térèse, *Méditations après la communion*, XV, trad. Arnauld d'Andilly.)

2. « J'ai fui la conversation des créatures pour vous trouver; je vous possède; comment laisserai-je les créatures m'éloigner de vous? » (Sainte Catherine de Sienne.)

tel que moi; comment pourrais-je, moi, négliger le service de *l'Ami*[1]?

Olfèt.

370

Veux-tu te délivrer de ta personnalité et devenir un *soufi*? Il faut bannir de ta tête les passions et les désirs;

Abandonner ce que tu as entre les mains, et subir cent fois les atteintes du malheur, sans bouger de ta place[2].

Djâmi.

1. On lit dans la *Vie* de la sainte, que Dieu disait à Catherine: « Pense à moi, ma fille, et je penserai à toi! »

2. Paroles célèbres que proféra Abou-Saïd en réponse à la question: « Quel est le véritable soufi? » (Cf. *Nefehât* et *Heft Eqlîm*. art. Abou-Saïd.)

Djâmi s'est borné à mettre en vers ce beau précepte, qui résume en quelque sorte la doctrine du grand mystique.





CHAPITRE X

LA VIE ET LA MORT

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plutôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

A. DE MUSSET, *Souvenir*.

371

Le temps de jeter un regard et il ne reste plus ni saule ni cyprès, ni les épines des passions, ni les roses de l'espérance.

Avec le boisseau de la lune et du soleil, le laboureur du ciel mesure la moisson de la vie des humains.

Vâlèh de Boroudjerd.

372

Nous sommes dans les tourments à cause de l'instabilité de la vie; elle ne nous a pas laissé respirer un moment ensemble.

En voyant le blanc coursier du jour, et la cavale noire de la nuit, apprends que cette vie galope à deux chevaux vers le néant [1] !

Mo'mén de Yèzd.

373

Je suis arrivé hier, et je n'ai pu faire aucune besogne (utile); aujourd'hui, nul marché n'a été animé par ma présence.

Demain, je partirai sans être instruit d'aucun secret; ne pas venir eût été de beaucoup préférable à ceci.

Abdollah Ansâri.

374

Pauvre être humain, avec tous ses *moi* et

1. *Do-èspè*, à deux chevaux, expression s'appliquant à un courrier ou à un soldat qui, pour aller plus vite, mène avec lui deux chevaux qu'il monte tour à tour.

ses *nous*! Au fond de ses occupations et de ses travaux, rien, absolument rien [1] !

Pendant un laps de temps, il a couru de côté et d'autre; puis, Dieu a pris son âme et la terre son corps.

Sèhabi.

375

Tu existais et tu n'avais besoin ni de nourriture ni de sommeil; ces quatre associés [2] ont fait de toi un nécessiteux!

Chacun reprendra ce qu'il t'a donné et alors tu redeviendras ce que tu étais primitivement.

Afzèl.

376

Seul et caché à toutes les créatures, *je*

1. Vain human-kind! fantastic race!
Thy various follies who can trace?

Swift.

2. Les quatre éléments qui, selon la vieille croyance, constituent le corps humain.

Ne vois-tu pas ici le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre,
Leur éternelle amour, leur éternelle guerre...

P. Corneille, *l'Imitation*, (liv. I, ch. xx.)

pleure[1]; avec un cœur endolori, les yeux (levés) au ciel, *je pleure.*

Tel un enfant qui verse des larmes sur un oiseau envolé, ainsi sur ma vie écoulée *je pleure*[2] !

Saadi.

377

Quand ton nom ornerait le registre des cieux, il serait tout de même un jour effacé du feuillet de la vie.

Si Noé a vécu pendant mille ans dans ce monde, voilà plusieurs milliers d'années qu'il est dans la terre[3] !

Haçan de Déhli.

1. Au lieu de *tènhâ* (seul), l'édition de Tèbriz porte *chèbhâ* (les nuits).

2. Ecoutez maintenant une voix, qui, de l'extrémité occidentale de l'Europe, semble répondre au poète iranien; on dirait un écho aux accents plaintifs résonnant sur les bords de la Seine :

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

P. VERLAINE, *Sagesse.*

3. Le Qorân dit : « Nous envoyâmes Noé vers

378

Puisque la non-existence me satisfait si bien, pourquoi me donnes-tu tant de conseils sur l'existence?

Le jour où je serai abattu par le glaive du non-être, quel est celui qui me pleurera? C'est cela qui me fait rire!

Sènâÿ.

379

Je suis allé sur la tombe de l'opulent Mahmoud, et je lui ai demandé: « Qu'as-tu obtenu de ce bas monde? »

Il m'a dit: « Trois aunes de terre et six aunes de toile; c'est aussi tout ce que tu auras.

son peuple, il demeura au milieu d'eux mille ans moins cinquante. » (Ch. XXIX, v. 13.) Les commentateurs et les historiens ne sont pas d'accord sur la durée totale de la vie du patriarche. Pour les uns, comme Aboulféda, cette période de 950 ans comprend toute la durée de l'existence de Noé. D'autres affirment qu'il vécut bien plus longtemps. Quelques-uns donnent le chiffre de mille cinquante ans; l'un va même jusqu'à dire que Noé vécut près de mille six cents ans.

quand tu serais cent fois plus considérable que moi [1] ! »

Cheÿkh Maghrébi.

380

Le monde n'a pas tellement affaire à toi, et ta perte ne lui causera aucun embarras.

Quoique ta mort soit (chose) difficile à tes yeux, il n'existe point pour le monde de besogne plus facile !

Sèhâbi.

381

J'ai trouvé le jardin de ce monde tout semblable à une cage ; les seuls oiseaux que j'y ai rencontrés étaient les désirs et les passions.

Comme j'ai ouvert les yeux, depuis l'aurore de l'existence jusqu'à la nuit du néant, je

1. Hélas ! même ce peu est quelquefois refusé aux meilleurs d'entre les mortels. Rappelez-vous ces vers où Boileau, parlant de l'écrivain qui, selon lui, a le plus honoré le grand règne, dit :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière...

n'ai aperçu qu'un seul et unique instant [1].

Sèhabi.

382

Quand de nos corps seront parties mon âme pure et la tienne, on posera deux briques sur ma fosse et la tienne.

Ensuite, pour (faire) les briques des tombeaux des autres, on jettera dans un moule ma poussière et la tienne [2].

Khèyyâm.

383

Le jour où la mort ferme la porte aux désirs, il y a un individu qui pleure, et un autre qui rit.

Celui qui pleure se trouve arraché à son

1. Ou « qu'un seul et unique souffle », le mot persan *nèfès* ayant ces deux acceptions.

« Souvenez-vous, Seigneur, que ma vie n'est qu'un souffle... » (Job, ch. VII, v. 7.)

2. « To what base uses we may return, Horatio! Why may not imagination trace the noble dust of Alexander, till he find it stopping a bung-hole? »

SHAKESPEARE, *Hamlet*, (a. V, sc. 1.)

bonheur; l'autre rit parce qu'il a atteint l'objet de ses souhaits.

Sèhâbi.

384

Quand il se produit des perturbations dans ton existence et dans tes projets, c'est un message que t'envoie la Bien-aimée éternelle.

Cet Être, en dehors duquel il n'existe point de repos pour toi, te fait entendre sa voix de l'autre côté du trépas [1] !

Sèhâbi.

385

Jusqu'à quand demanderas-tu : « Qui a remporté la boule [2] de la prospérité? » Jusqu'à quand diras-tu : « Qui a bu à la coupe des plaisirs? »

1. « Pourquoi craindrait-il que la vieille maison tombe en ruines, l'homme qui voit l'édifice spirituel s'élever chaque jour vers le ciel et s'achever par l'éternité? » (Saint Bernard, *Lettres.*)

2. C'est-à-dire : « Qui a gagné au jeu de la fortune? » Allusion à l'antique jeu de *Tchaugân* (polo) qui se jouait avec une boule. (Voy. la note du quat. 352.)

Quels sont ces contes? il faut partir. Quelles sont ces histoires? il faut mourir!

Ghazâli de Mèchhèd.

386

Il est passé le temps où les plaisirs du monde me charmaient; le temps où le luxe, le succès et les honneurs me semblaient désirables.

J'ai pu croire que la vie était douce: je me trompais, c'est ma jeunesse qui était douce [1].

Attâr.

1. Quelques lecteurs seront étonnés du rapprochement que je vais faire, mais il s'impose à cause de la grande analogie des idées; d'ailleurs, celui que je cite fut un poète à sa manière, et un maître en son genre.

Béranger parlant à sa nouvelle amie, regrette de ne pouvoir l'aimer comme autrefois il a aimé *Rosette*:

Elle avait moins d'attraits que vous;
Même elle avait un cœur moins tendre:
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant, heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.

387

Ils ont vécu quelque temps, puis finalement ils sont morts; la jeunesse les a déçus, et la vieillesse les a abreuvés de chagrins.

Dans le fleuve du monde, où alternent le chaud et le froid, ils ont couru comme l'eau, puis se sont figés comme la glace [1] !

Sèhâbi.

388

C'est la vieillesse qui disperse les feuilles de (l'arbre de) la sensualité, qui donne la couleur de la tristesse à la face du plaisir.

Chaque dent qui tombe par l'action creusante du temps, est un créneau qui se détache du château fort de l'existence [2] !

Nôrès.

1. Apparence mobile entre mille apparences
Toute vie est sur terre un flot qui roule et [meurt.

Sully Prudhomme, *Sur la mort.*

2. Longin, dans son *Traité du sublime*, parle avec enthousiasme d'une certaine description du corps humain par Platon. Il en donne un extrait, où le grand philosophe appelle la tête « une cita-

389

L'âge courbe la taille et rend la figure blême; l'âge brise et anéantit la force des lions.

Je demandai: « Quel est le plus grand mal, de la vieillesse ou de la mort? » Une voix cria: « *La vieillesse, la vieillesse*[1] ! »

Mo'men de Yèzd.

390

Le cœur demande, à grands cris, le royaume du monde; sans relâche, il souhaite une existence perpétuelle.

delle », expression qui se rapproche de celle de notre poète. (Voy. la trad. de Boileau, ch. XXVI.)

1. A celui qui trouverait cette opinion exagérée, je conseille de lire: « Les dernières années de Kant » dans *Fragments et Souvenirs* par V. Cousin. En voici un court extrait:

« Plus d'une fois le noble vieillard, dans le sentiment de jour en jour plus douloureux de cette faiblesse de l'âge qui effrayait aussi Socrate, souhaita la mort. La vie, disait-il, est pour moi un fardeau: je suis las de le porter: et si cette nuit l'ange de la mort m'appelait, je leverais les mains, et dirais de grand cœur: Dieu soit béni! »

Le pauvret ne sait point que la mort, tel un chasseur (impitoyable), marche sur ses pas pour lui réclamer sa vie [1].

Afzèl.

391

Cette vie ressemble au vent du début du printemps, et ces plaisirs sont comme le torrent des montagnes.

Prends garde, et vis de telle manière qu'après ta mort, il reste quelque regret (de ta perte) à tes amis [2].

Adâÿ de Yèzd.

392

J'ai vu un tapis, avec des dessins qui confondent la raison, étendu sur une route dont on n'aperçoit pas les limites.

1. Mais, dans l'horreur du bois natal,
Voici le Lévrier fatal,
La Mort . . . .

P. Verlaine, *Amour*.

2. *Littér.* : « qu'il y ait lieu, pour tes amis, de se mordre les doigts », cet acte impliquant le regret. Le français a une expression qui approche de celle-ci : « se mordre les pouces de . . . »

Chaque voyageur qui est arrivé, s'y est assis un moment, a compté quelques uns des dessins, puis s'en est allé [1] !

Sèhâbi.

393

Tantôt tu désires renoncer à cette existence remplie de chagrins; tantôt tu souhaites une vie durable.

Tu voudrais que le restant de ta vie fût plus long que la partie écoulée; qu'as-tu donc fait dans le passé, et que pourrais-tu bien faire dans l'avenir [2] ?

Ahmèd de Djâm.

394

Ces humbles et ces superbes qui portent le nom d'hommes, sont comme les doigts dans la main du Temps.

Si, aujourd'hui, il y en a de grands et de

1. Le lecteur a sans doute deviné que ce tapis aux bigarrures étranges, dont parle le poète, symbolise le monde.

2. « Il n'y a point d'homme à qui la vie ne manque, avant qu'il en ait fait l'usage qu'il en voulait faire. » (Fontenelle.)

petits, demain, lorsqu'ils seront couchés (dans la tombe), ils se trouveront tous égaux [1].

Molhèm de Kachân.

395

Jusqu'à quand te soucieras-tu de ce monde plein de tourments? Combien t'inquiéteras-tu de ta misérable vie?

Tout ce qu'on peut te prendre c'est cette forme corporelle; figure-toi qu'il y a un tas d'ordures de moins, et n'y pense plus!

Haçan de Ghaznè.

396

O toi, qui as été pétri et formé des contraires [2]! pourquoi ne penses-tu jamais à ta propre mort?

1. La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Où l'un fait le César et l'autre l'Arlequin,
Mais la mort la finit toujours en tragédie,
Et ne distingue point l'Empereur du faquin.

Les Quatrains de Pierre Matthieu.

2. On sait que les anciens philosophes, Empédocle, Aristote, d'autres encore, pensaient que tous les corps terrestres sont composés de quatre éléments: la terre, l'air, l'eau et le feu.

Ce corps et ce souffle, je vais te dire ce qu'ils sont: Une poignée de terre tombée sur le passage du vent [1]!

Molla Qâcém de Mèchhèd.

397

Les humains, qui ont (tous) le cœur plus ulcéré les uns que les autres, vont par groupes: les uns en arrière, les autres en avant.

Dans l'exil de la mort, la solitude n'est pas à craindre; car de l'autre côté, les êtres chers sont en plus grand nombre [2]!

Mortèza-Qouli Châmlou.

398

Hélas! la meilleure partie de ma vie *a passé*; l'époque où le cœur pouvait goûter quelque joie, *a passé* [3].

1. ... Comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

RACINE, *Esther*, (a. I, sc. 5.)

2. Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment....

HÉGÉSIPPE MOREAU, *La Voulzie*.

3. Voici un joli vers de Delille, où on retrouve la même pensée:

Le temps de la jeunesse qui était un printemps délicieux, rapide comme la saison des roses, ou la lueur de l'éclair, *a passé*!

Seÿf d'Esfèrèng.

399

Le sultan a fait dresser son pavillon sur la terre, puis l'a quittée. Le derviche a repoussé du pied le monde, et il est parti.

Bref, tous les deux jours, dans le jardin de la vie, un oiseau a chanté sur la branche et s'est envolé.

Réza de Chirâz.

400

Ne regarde pas si le cœur d'Ebné-Yèmîn a été inondé de sang; vois (plutôt) de quelle manière il a quitté ce monde transitoire:

Le (saint) livre [1] dans la main, les yeux sur la route, la face tournée vers l'Ami, il est

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les [premiers...

(Trad. des *Géorgiques* de Virgile, liv. III.)

1. Le Qorân; l'Ami désigne Dieu, notre ami d'en haut, *amator noster*.

sorti en souriant, avec le messager de mort [1].

Ébné-Yèmîn.

401

Hier, devant la sépulture d'une personne aimée, le cœur déchiré (par la douleur), j'arrosais mon visage de larmes sanglantes.

Une voix se fit entendre, disant : « Combien pleureras-tu sur nous ; pleure sur toi-même, car tu as une (pénible) tâche à accomplir ! »

Attâr.

402

Tant que tu auras, comme un voile, le corps devant ton âme, tu soupireras en vain après un rayon de cette lumière.

O malheureux, enseveli dans l'ombre ! tu

1. (Saint Thomas d'Aquin (mourut) joignant les mains, élevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix et prononçant par manière d'élans, avec grande ferveur, ces paroles du Cantique qui étaient les dernières qu'il avait exposées (Cant. VII, 11) : *Venez, ô mon cher bien-aimé, et sortons ensemble aux champs.* — S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VII, ch. IX.)

es privé de soleil parce que tu te trouves derrière un mur [1].

Nèqi de Kamarè.

403

Quand tu poserais sur la lune les pieds de ton trône; quand tu serais pareil à Soleÿmân par tes richesses et ton bonheur,

Après avoir atteint l'âge de la maturité, il te faudrait plier bagage; car le fruit devenu mûr tombe de l'arbre [2].

Kâvous du Djordjân.

1. Rapprochons de ces vers un passage de Ste Catherine de Gênes, où, parlant du péché qui empêche l'influence divine d'agir sur l'âme, elle dit : « Il en est comme d'une chose couverte; elle ne saurait correspondre à la réverbération du soleil, non par défaut du soleil, qui luit sans cesse, mais à cause de l'obstacle qu'oppose la couverture; ... » (*Traité du Purgatoire*, chap. II.)

2. Quand Dieu cueille son fruit mûr sur l'arbre [de vie,
A qui donc appartient la douleur ou l'envie?

LAMARTINE, *Cantique sur la mort.*

Ces vers sont de l'auteur du *Cabous nâmè*, ouvrage fort estimé, qui a été traduit en français

404

Qu'ils possèdent une natte de jonc ou un trône, finalement, tous les hommes se dirigent vers le néant.

Tout ce qui se trouve sous la voûte couleur d'émail [1] sera enfin enivré avec la coupe de la mort [2].

Mo'mén de Yèzd.

405

Ces habitants des tombeaux sont devenus terre et poussière; chaque atome s'est séparé des autres atomes.

Hélas! quel vin est-ce là, pour que jus-

par M. Querry (Paris, E. Leroux). On trouvera, au bas de la page 103 de cette traduction, le quatrain interprété d'une manière un peu différente. Peut-être le texte de M. Querry présentait-il quelque variante: quant à la leçon que j'ai adoptée, elle est de tout point semblable à celle du *Mèdjmè'ol Focèhâ*. (Voy. t. I, p. 53.)

1. La voûte azurée du ciel.

2. All that live must die,
Passing through nature to eternity.

SHAKESPEARE, *Hamlet*, (a. I, sc. 2.)

qu'au jour du jugement, ils aient (ainsi) perdu connaissance et soient insensibles à toutes choses [1] ?

Khèyyâm.

406

Je me demande avec étonnement, pourquoi celui qui doit mourir et qui n'emportera rien avec lui, hormis son linceul,

S'inflige des peines et tourmente ses amis, pour rassembler tant de choses qu'il ne consommera point [2] !

Djèmâli d'Ardestân.

407

Quand tu parviendrais au gouvernement

1. Pascal, parlant de la mort terrestre, dit : « On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » (*Pensées*, ch. XXIV, LIV.)

2. « Rares sont les esprits assez éclairés pour comprendre que *l'avoir matériel* devant fatalement cesser à la mort importe peu, tandis que *l'appris* et surtout *l'aimé*, étant destinés à nous appartenir plus que jamais au delà de la tombe, sont les seuls trésors dignes d'envie. » (Mise de Blocqueville, *Les Soirées de la Villa des jasmins*, t. II, p. 156.)

de cent villes ou provinces, ou que tu atteindrais à la perfection dans les sciences et les arts,

Que tu sois un amant sincère, ou un impeccable anachorète, lorsque deux ou trois jours se seront écoulés, tu ne seras plus qu'une fable !

Afzèl.

408

Si même ta vie dépassait cinq cents ans, la raison t'avertit qu'à la fin il ne resterait plus de toi qu'un conte.

Eh bien! puisque tu ne seras plus qu'un conte, ô homme sage! tâche que ce soit un beau conte, et non une vilaine fable.

Afzèl.

409

Cette vie précieuse n'est rien qu'une peinture sur l'eau [1]; sache-le, il faut profiter de l'occasion, sache-le !

1. *Naqch ber âb*, chose incertaine et fugace.

La vie est un éclair, une fable, un mensonge,
Le souffle d'un enfant, une peinture en l'eau . . .

Les Quatrains de Pierre Matthieu.

Soudain, par l'effet d'un seul souffle, l'édifice de ta vie s'abîmera, comme une bulle, dans l'océan de l'Existence.

Mirza Mohammed-Tèqi.

410

Quand tu auras goûté les délices du monde, *toute ta vie*; et que tu auras reposé avec ta bien-aimée, *toute ta vie*,

Comme ton heure sonnera enfin, il te faudra partir; et ce sera un rêve que tu auras fait, *toute ta vie*[1]!

Abou-Saïd.

1. Maurice de Saxe était grand, vigoureux, et doué d'une force prodigieuse. La fortune le combla de ses faveurs; sa vie fut en quelque sorte un bonheur ininterrompu. Mourant subitement à cinquante-quatre ans en pleine gloire, il dit à son médecin Senac: « La vie n'est qu'un songe; le mien a été beau, mais il est court. »





CHAPITRE XI

PRÉDESTINATION ET LIBRE ARBITRE

LE PÉCHÉ ET LE REPENTIR

Tiens ton âme prête à ce jour ultime
Qui surprendra l'assassin comme un crime
Et fondra sur le vol comme un voleur.

P. Verlaine, *Parallèlement.*

411

Si ta situation est bonne, ce n'est point par l'effet de tes mesures habiles; et si elle est malheureuse, cela n'est pas non plus de ta faute.

Fais-toi une habitude de la soumission, et vis résigné et content, puisque le bien et le

mal de ce monde ne dépendent pas de toi [1].

Abou-Saïd.

412

Ma vie est pleine de tribulations; *qu'y faire*? Je me trouve sans force au milieu de ma détresse; *qu'y faire*?

Je suis loin de croire à la prédestination, mais je me vois contraint dans mon libre arbitre; *qu'y faire* [2]?

Bâqi de Tèbriz.

413

Je bois du vin, et aux yeux de tout homme qui, comme moi, est instruit, il semblera tout simple que j'en boive [3]:

1. Il n'est pas absolument certain que ces vers soient d'Abou-Saïd. Le quatrain ne figure pas parmi ceux publiés par M. H. Ethé: en revanche, on le trouve dans certains manuscrits de Khèyyâm.

2. « O libre arbitre, que tu es esclave de ta liberté, si tu n'es attaché comme avec des clous par l'amour et par la crainte de celuy qui t'a créé. » (S[te] Térèse, *Médit. ap. la Commun.*, XVII.)

3. Ce quatrain figure, sous le N° 182, dans le livre de M. Nicolas, avec, au 2[e] vers, une variante que je n'ai pas cru devoir adopter.

Dieu, de toute éternité, savait que je boirais du vin; si (donc) je n'en buvais point, la prescience divine deviendrait de l'ignorance!

Khèyyâm.

414

Aucun homme instruit ne tiendra un tel propos, car il serait facile de répondre à son argument.

Faire de la prescience divine la cause du péché, ne peut provenir, aux yeux des gens sensés, que d'un excès d'ignorance [1].

Nècîr-ed-dîn de Toûs.

1. Heav'n made us agents free to good or ill,
And forced it not, though he foresaw the will:

DRYDEN.

Ce quatrain, qui est fait sur les mêmes rimes que le précédent, est considéré par quelques personnes comme une réponse de Khâdjèh Nècîr aux vers de Khèyyâm. Rappelons, à ce propos, que le célèbre astronome n'était pas le contemporain de Khèyyâm, mais qu'il lui est postérieur de plus de cent cinquante ans.

On trouve ce quatrain dans le livre de M. Nicolas (sous le numéro 110), très défiguré d'ail-

415

A l'époque de la jeunesse j'avais pour compagnes les passions; je n'avais ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre.

La somme de ma vie a été dépensée dans le sommeil de la vanité, je me suis réveillé maintenant qu'il faut s'endormir[1] !

Khalîl-Bèg du Guilân.

leurs; à ce point que le 1er distique en est devenu incohérent. Néanmoins, M. Nicolas le traduit sans hésiter, en l'accompagnant d'une note où il est question des docteurs orthodoxes, qui ont vraiment bon dos.

Ces vers semblent bien être une réponse au quatrain précédent, c'est en les prenant ainsi, qu'on en saisit le sens et la portée. Faut-il les attribuer à Khèyyâm? Je ne le pense pas, les ayant cherchés en vain dans les nombreux manuscrits de ce poète que j'ai consultés, ainsi que dans le Ms. d'Oxford publié par M. E. H. Allen.

1. Du sommeil de la mort. Ce dernier vers renferme une allusion a un *hadîs* (tradition du Prophète): Les hommes sont endormis; ils ne se réveillent que quand ils meurent.

« Mais quant à ceux qui demeurent au sommeil du péché, ô Dieu! qu'ils ont une grande raison

416

L'oiseau de la grâce a délaissé mon jardin; la rose de la dévotion ne s'est pas une seule fois épanouie sur le limon dont je suis formé.

Ce dos qui aurait dû se courber pour la prière, n'a point fléchi tant qu'il n'a pas été cassé par le poids des péchés.

Mo'mén de Yèzd.

417

Le fil du libre arbitre n'est pas dans ta main, mais cela n'apparaît pas à ton faible caractère.

Les projets sont comme les dés, et les éventualités en sont les points; ils sont entre tes mains, sans être cependant en ton pouvoir.

Sèhâbi.

418

O atome errant, où est ta stabilité? ô poignée de poussière, quelle est ton importance?

de se lamenter, gemir, pleurer et regretter! » (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IV, ch. v.)

Contraint dans ta venue, ton séjour et ton départ, ô être malheureux et impuissant, où est ton libre arbitre [1] ?

Rèzi d'Artimân.

419

Tout ce qui existe, bon ou mauvais, possède la nature de son lieu d'origine [2]; la

1. Il convient de citer ici un beau distique du *Mèsnèvi*, (liv. I) : « Nous sommes tous des lions, mais des lions pareils à ceux des étendards; nous recevons, à chaque moment, notre impulsion du vent. » Le vent c'est l'Esprit, qui souffle où il veut. Sous une forme poétique, c'est presque le mot de Fénelon ; « *L'homme s'agite, mais Dieu le mène.* » On cite parfois incorrectement cette phrase célèbre qu'on attribue à tort à Bossuet, parce qu'elle semble plus conforme à la natuie de son génie. Elle est du « doux Fénelon » et se trouve dans son sermon pour la fête de l'Épiphanie, prêché en 1685, *Sur la vocation des gentils.*

2. Le mot *gôhèr* signifie « nature, essence » et aussi « pierre précieuse » ; une autre traduction donnerait : « Toute chose existante, bonne ou mauvaise, est un gemme de sa mine à elle. » Le vers persan, dans sa concision, réunit les deux sens tout en restant fort clair.

couleur qu'il a contractée, il l'appelle sa science supérieure [1].

O musulman, si tu étais né dans le pays des infidèles, tu accablerais de cent sarcasmes ton islamisme actuel [2] !

Sèhâbi.

420

Nous sollicitons de Dieu le paradis et ses délices, le religieux avec ses bonnes œuvres, et moi avec mon vaste espoir.

Je me présente les mains vides, et lui avec des offrandes ; (voyons) lequel de ces deux (procédés) sa nature généreuse va agréer !

Abou-Saïd.

1. Taine parlant de Bacon, a dit : « L'homme croit tout faire par la force de sa pensée personnelle, et il ne fait rien que par le concours des pensées environnantes ; . . . »

J'imagine que le puissant critique aurait lu avec plaisir ce quatrain, qui résume, sous une forme pittoresque, sa fameuse théorie de *la race* et du *milieu*.

2. All faiths are to their own believers just;
For none believe because they will, but must.

Dryden.

421

Où y a-t-il un amant pur et un cœur vivant? Où trouve-t-on un homme consumé (de passion)[1] et sans idées désordonnées?

Puisqu'ils sont tous les esclaves de leurs fantaisies, sur toute la surface de la terre, où y a-t-il un serviteur de Dieu!

Attâr.

422

Sans avoir fait un seul moment ce que l'on t'a prescrit, tu voudrais devenir ce que sont devenus les hommes (d'action).

Tu ne t'es pas mis en route, c'est pour cela qu'on ne t'a pas indiqué le chemin; autrement, qui a frappé à cette porte sans qu'elle lui ait été ouverte[2]?

Afzèl.

1. Par passion, le poète entend l'amour divin.

2. « Et moi je dis: Vous ne le trouvez pas, parce que vous ne le cherchez pas, et vous ne le recevez pas, parce que vous ne le demandez pas; . . . . . » (Saint Bernard, *Traité de la considération.*)

423

Tous ceux qui ont parcouru les (diverses) époques (de la vie) n'ont pas fait un seul pas sans suivre une habitude.

Un démon est venu et a séduit les gens de ce monde; et cela, par des moyens qu'on a appelés opium, haschisch ou vin.

Sèhâbi.

424

Je ne veux plus recevoir le nom d'homme, si tu as, ô femmelette semeuse de discorde, couleur de sincérité, ou odeur d'aménité [1].

Je renonce au vin, j'y renonce; ô Seigneur, j'y renonce! Voilà que je t'ai répudiée trois fois, ô fille de la vigne [2].

Ibrahîm Adhèm.

1. On a deviné qu'il s'agit de « la purée septembrale ».

En traduisant plus librement, on pourrait remplacer les derniers mots par ceux-ci : « la moindre apparence de sincérité, ou le plus petit soupçon d'aménité ».

2. Répudier sa femme trois fois est une chose excessivement grave pour un musulman : « Si un

425

Jusqu'à quand ces vaines apparences et ces désirs grossiers? Jusqu'à quand tourner le dos à toutes les vérités?

On ne peut pas courir toute sa vie pour satisfaire sa concupiscence; on ne peut pas tuer cent chevaux à la recherche d'un âne!

Sèhâbi.

426

Ce monde plein de séductions et d'artifices est (comme) du feu pour celui qui possède la lumière de la grâce.

mari répudie sa femme trois fois, il ne lui est permis de la reprendre que lorsqu'elle aura épousé un autre mari, et lorsque celui-ci l'aura répudiée à son tour. » (*Qorân*, ch. II, v. 230.)

Dans le langage poétique, répudier une chose trois fois, signifie renoncer à cette chose d'une manière absolue et définitive.

L'auteur de ce quatrain ne doit pas être confondu avec le célèbre soufi du même nom. Fils d'un poète fort estimé, Rèzi d'Artimân, souvent cité dans ce recueil, Mirza Ibrahîm *Adhèm* était lui-même très habile dans l'art de faire les vers, et possédait en outre le don de l'improvisation.

La cage a beau être couverte de peintures et d'ornements, l'infortuné oiseau cherche des yeux une ouverture [1].

Sèhâbi.

427

Nombre d'hommes au cœur simple ont reconnu cette voie, et nombre de gens savants sont tombés au fond du puits [2].

C'est un effet de la grâce, qui ne dépend point de la science ni des œuvres; tel un trésor, sait-on qui le trouvera sur son chemin [3]? Sèhâbi.

1. « Hélas! hélas! ô mon Dieu, que le temps de ce banissement est long, et que j'y souffre de peine pour le désir que j'ai de vous voir. Seigneur, que peut faire une âme qui se trouve enfermée dans la prison de ce corps? » (Ste Térèse, *Médit. après la Commun.*, XV.)

2. Humble love,
And not proud science, keeps the door of [Heaven:
Love finds admission where proud science fails.

YOUNG.

3. « Le royaume des cieux est semblable à un tresor caché dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il cache: . . . » (*Évang.* Matth., XIII, 44.)

428

Quoiqu'il ne nous ait pas été donné de commander aux événements, la vérité est que nous ne sommes pas (non plus) contraints.

Nous nous trouvons, dans cette demeure pleine de clameurs et de troubles, semblables à la main du paralytique, ou aux yeux de l'aveugle !

Modjrém.

429

Je ne suis ni digne de la mosquée, ni bon pour la synagogue; Dieu (seul) sait de quelle argile il m'a pétri.

Je suis comme un infidèle pauvre, ou comme une courtisane laide; je n'ai ni religion, ni biens mondains, ni l'espoir du paradis [1] !

Khèyyâm.

1. M. Nicolas s'est fourvoyé dans l'interprétation de ce joli quatrain, qu'il accompagne de remarques pleines d'esprit et d'imagination. On regrette toutefois qu'il n'ait pas, au préalable, étudié le texte un peu plus attentivement.

430

Que ferai-je, ô Seigneur, puisque mes gémissements sont sans effet? Chaque nuit.

D'abord, la leçon du premier vers, telle qu'il la donne (Q. 57), n'est pas très bonne, à cause du mot *bèhècht* (paradis) qui revient encore à la fin du quatrain. Mais ce qui est plus étrange, c'est qu'il ne tienne aucun compte du *hèmzè* sur l'avant-dernier mot du 3e vers; et cependant ce signe figure sur le texte même de M. Nicolas. Au reste, la mesure du vers, aussi bien que le sens, exige qu'on lise *qahbèyè*; de même, j'estime qu'on doit lire *kâfèrè* avec un « kèsrè » : dès lors, il faut bien traduire à peu près comme je l'ai fait.

La pensée de Khèyyâm se dégage maintenant très nettement, et tous les ingenieux commentaires de M. Nicolas deviennent inutiles. Cette pensée, c'est la négation (*nèfy*) de sa propre personne, qu'il compare tantôt à une courtisane laide et tantôt à un mécréant pauvre. Examinons chacun de ces cas :

La beauté est la qualité essentielle de la femme, a-t-on dit fort justement. Cela est encore plus vrai de la femme galante dont c'est, en quelque sorte, la seule raison d'être : « Car, fût-elle sans âme, Aphrodite a son prix! » (Sully Prudhomme.) Une courtisane sans beauté est donc un être absurde

le flambeau de mon destin est plus obscur.

A force de rompre mes vœux a tout moment, chaque vœu (de repentir) que je fais, devient un nouveau péché!

Mirza Hèÿdèr.

431

O toi, de l'écriture duquel la forme et

et inutile, comme par exemple, un chanteur aphone, ou un soldat sans courage.

Quant à l'infidèle indigent, on sait que selon l'opinion commune, l'impie sera damné dans l'autre vie: mais s'il est riche, il peut du moins jouir des avantages de celle-ci: tandis que s'il est pauvre, il n'a rien à espérer ni en ce monde, ni dans l'autre. Voici deux vers anglais qui disent à peu près la même chose:

The fool throws up his interest in both worlds:
First starv'd in this, then damn'd in that to [come.

N'en déplaise à M. Nicolas, rien ici ne dénote l'ironie, et Kheyyâm exprime à sa manière l'idée que nous rencontrons chez un charmant poète moderne:

Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.

Alf. de Musset.

l'idée sont deux traces; la terre et le ciel sont un distique de ta plume.

Qu'ai-je besoin de commenter le *Divan* de la création? les mots en sont nos fautes, et le sens en est ta bonté[1]!

Názém de Hérát.

432

Le religieux qui réside en cet étroit séjour[2], est inquiet au sujet de l'interrogatoire de demain.

Dis lui: « Vis joyeux, car le dévot et le pécheur lui appartiennent (également); partout où il y a de l'eau, elle coule vers la mer. »

Sèhábi.

433

Si Dieu n'inspirait aux hommes la crainte

1. *Divan*, recueil de poésies: Théophile Gautier a écrit dans la préface d'*Émaux et Camées*:

Gœthe, au bruit du canon brutal,
Fit le *Divan occidental*...

Cet ingénieux quatrain est un bel exemple de la figure de rhétorique nommée *[illegible]*. (Voir *Les Perles de la couronne*, p. 12, note.)

2. Le monde.

de sa justice et de ses rétributions, ils ne songeraient point à se conduire avec rectitude [1].

Dans un jardin, hormis le maître, occupé à l'entretenir et à l'embellir, il n'y a personne qui ne commette des dégâts.

Sèhâbi.

434

Cette maison du cœur qui est la demeure élue de Dieu, aux yeux de l'homme instruit, ressemble à une boussole:

La concupiscence impie a beau la faire tourner (de divers côtés), lorsqu'elle s'arrête elle se dirige (toujours) vers Dieu.

Nèqîb.

435

Si tu te montres bienveillant, je ne crains pas l'univers; mais si tu exerces ta justice, je périrai soudain.

1. « La crainte de Dieu nous est aussi nécessaire pour nous maintenir dans le bien, que la crainte de la mort pour nous retenir dans la vie. » (J. Joubert, *Pensées*, titre I, 22.)

Je le répète cent fois par jour, ô pur Créateur, je ne suis qu'une poignée de terre; que peut une poignée de terre [1]?

Cheÿkh Maghrébi.

436

Demain, quand tu contempleras le registre de tes actions, noirci (par le nombre des péchés), oh! comme tu te mordras les mains de confusion [2]!

Dans ton ignorance, tu as cédé ta religion pour les biens mondains [3]; toi qui vends Joseph pour dix drachmes, que comptes-tu acheter (avec cette somme) [4]?

Saadi.

1. « Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un vase d'argile, et que vous me réduirez en poussière. » (Job, X, 9.)

2. Comme on dit familièrement en français : « Tu t'en mordras les pouces » ou « les doigts ».

3. L'édition de Tebriz (1257) présente au 3e vers une variante qui m'a semblé peu heureuse, parce qu'elle fournit un sens moins clair : « Dans ton ignorance, tu as vendu ta religion. »

4. Joseph est ici un symbole qui représente un bien infiniment précieux, la religion, ou la Divi-

437

J'avais, moi misérable, entrepris le voyage du Hédjaz [1], lorsqu'un matin ces mots parvinrent de mon cœur à mes oreilles :

« O Seigneur, comment a-t-il le front d'aller

nité elle-même. Les poètes persans emploient souvent cette comparaison, notamment Saadi dans son *Boustan*.

Il y a à la fin du quatrain un double sens qui paraîtra peut-être bizarre, surtout en un pareil sujet : Le dernier vers se termine par les mots *tchè khèri* (qu'achèteras-tu ?) or, ces mots signifient également « quel âne tu es ». Le goût persan autorise de tels jeux de mots, pourvu qu'on en use avec discernement.

1. Partie de l'Arabie où se trouvent les villes saintes de la Mecque et de Médine. Cheÿkh Bèhâï, peu après, effectua son projet. Il a même composé à cette occasion un poème en forme de mèsnèvi, intitulé : *Savânèh-ol-Hèdjâz*, où il raconte les péripéties de son voyage. Quelques vers en sont devenus populaires ; entre autres, ceux-ci qu'on cite parfois en évoquant des souvenirs agréables :

« Oh ! parle encore du Nèdjd et des amis du Nèdjd, afin que la joie anime jusqu'aux portes et aux murailles ! »

vers la Kaaba, ce guèbre dont la présence serait un opprobre pour une église? »

Bèhâï d'Amol.

438

O Seigneur, j'ai honte de mes vilains péchés; je suis confus de mes mauvaises paroles et de mes méchantes actions!

Fais parvenir à mon cœur une émanation de ta sainte grâce, pour en effacer toutes les pensées vaines et mauvaises.

Abou-Saïd.

439

Le paradis est illuminé par le visage de l'Ami; toujours, la partie contribue à expliquer le tout [1].

Le sourire de l'homme dépeint son bonheur, de même que les fleurs annoncent le printemps.

Sèhâbi.

1. « Or, comme partout où est le roi, là est la cour; ainsi, partout où est Dieu, là est le ciel. » (Ste Térese, *Le Chem. de la perfec.*, ch. XXIX.)



CHAPITRE XII

LA VIE FUTURE

LA MISÉRICORDE DIVINE

O vérité suprême et toujours adorable,
Miséricorde immense et toujours ineffable,
Je ne réclame point dans ma fragilité
D'autre miséricorde, ou d'autre vérité.

(*L'Imitation*, P. Corneille, liv. III, ch. XL.)

440

Mon corps chétif est courbé sous le faix des péchés: ô Seigneur! pourquoi ne me tendrais-tu pas la main?

Si dans mes œuvres il ne se trouve rien qui soit digne de toi; il y a dans ta clémence (tout) ce dont j'ai besoin.

Abou-Saïd.

441

O Seigneur! regarde-moi avec bienveillance, car j'ai le cœur blessé; ô Tout-Puissant, jette les yeux sur moi misérable.

Je sais bien que je suis indigne de (me présenter à) ta porte; ne considère pas ma personne, considère ta propre générosité.

Afzèl.

442

Comment soupirerais-je après le paradis et les houris? ne me parle pas de tels souhaits, car ils me semblent vilains [1].

Puisque le royaume t'appartient, qu'importe que ce soit l'enfer; du moment que tu es avec moi, je trouve partout un paradis [2].

Né'îm.

1. N'ont-ils pas un amour servile et mercenaire,
Ces cœurs qui n'aiment Dieu que pour se [satisfaire? . . .

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. II, ch. xi.

2. « Le paradis n'est pas plus aimable que les misères de ce monde, si le bon plaisir divin est également là et ici. » (S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. iv.)

443

Cet être unique possède toutes les choses (imaginables) excepté des besoins; que dis-je! c'est lui qui a créé ceux qui ont des besoins.

Il est, Lui, tout miséricorde, et moi je ne suis que péché; que peut-on porter chez les médecins, si ce n'est des maux [1]?

Sèhâbi.

444

Ne va pas te figurer que je craigne l'autre monde, ou que le trépas et les affres de l'agonie me fassent peur.

Comme la mort est la vérité [2], je ne la redoute point; (mais) je n'ai pas mené une bonne vie, c'est pour cela que j'ai de l'appréhension [3].

Afzèl.

1. « Mais que feray-je, ô consolateur de ceux qui sont sans consolation, et vray medecin de ceux qui cherchent leur remede en vous? » (Ste Térèse, *Médit. après la Commun.*, V.)

2. « La mort, c'est l'avènement du vrai. » (Victor Hugo, *Actes et Paroles.*)

3. « O mort! ô mort! je ne sçay qui te peut craindre puisque c'est dans toy que nous devons

445

Ce corps grossier est notre vieil ennemi; le souffle de notre respiration est (comme) une poussière qui ternit notre miroir [1].

Nous sommes des enfants dans cette école, et nous nous trouvons exilés; notre dernier jour est pour nous comme la veille du vendredi [2].

Mirza Tèqi.

446

Quand le soleil embellit l'univers de son

trouver la vie. Mais comment ne te craindra pas celuy qui aura employé une partie de sa vie sans aimer son Dieu? » (Ste Térèse, *Médit. après la Communion*, VI.)

Ce quatrain se trouve (N° 276) dans le livre de M. Nicolas, avec quelques variantes, dont une assez bizarre au premier vers. Je l'ai cherché en vain dans Allen, le manuscrit Schefer et les autres. Il y a donc lieu de croire qu'il n'est pas de Khèyyâm.

1. « Car le corps corruptible appesantit l'âme, l'énerve et l'amollit: cette demeure terrestre abaisse les pensées et les empêche de s'élever vers le ciel. » (Saint Bernard, *Sermons*.)

2. On sait que chez les musulmans, c'est le vendredi qui est jour de repos.

éclat, il peut bien rayonner sur ce qui est immonde comme sur ce qui est pur [1].

Sa lumière n'est souillée par aucun objet immonde, et nulle chose pure n'en peut augmenter la pureté [2].

Djâmi.

447

Je suis celui que tu as fait apparaître par un effet de ta puissance; j'ai vécu dans l'abondance et j'ai été nourri de tes bienfaits [3].

1. Cette image symbolise la miséricorde divine, qui s'exerce envers les pécheurs aussi bien qu'envers les justes.

2. «... Dieu est bon par nature, et non par une cause extérieure : sa bonté ne diminue pas en se communiquant, de même qu'elle ne reçoit aucun accroissement d'une bonté étrangère. » (S. Bonaventure, *Soliloque.*)

3. Dans le second vers, je lis, avec le Riâz, *perverdè chodèm* : la leçon de M. Nicolas (Q. 353) : *sad sâlè chodèm* (j'ai vécu cent ans) ne me paraît pas admissible, à cause de la répétition des mêmes mots dans le 3e vers ; puis, comme Khèyyâm se propose de pécher pendant un siècle, cela ferait deux siècles de vie, ce qui est peut-être excessif, même en tenant compte de l'exagération poétique.

Je veux tenter un essai et pécher pendant un siècle, (pour voir) lequel l'emportera de ma coulpe ou de ta miséricorde [1].

Khèyyâm.

448

Sur la vaste étendue de la terre, il n'y aura plus ni bons ni méchants; le monastère et la synagogue resteront inoccupés.

Si tu pardonnes, pas un seul n'ira en enfer; mais si tu exerces ta justice, le paradis restera vide [2].

Nè'îm.

449

Nous sommes ceux qui avons mis notre confiance dans la bonté de Dieu, et qui

1. « Là où le péché a abondé a surabondé la grâce. » (*Sermons sur le Cantique des Cantiques*) Toutefois saint Bernard fait une distinction entre « ceux qui pèchent avant d'avoir connu Dieu et éprouvé ses miséricordes » et « ceux qui, après leur conversion, sont retombés dans le péché et le vice. » (*Ibid.*)

2. Étends sur eux la main de ta clémence;
Ils ont péché, mais le ciel est un don!
LAMARTINE, *Pensées des morts*.

nous sommes affranchis des dévotions et des péchés.

Là où ta grâce agit, ce qui n'a pas été fait est comme s'il l'avait été; et ce qui a été fait, comme s'il ne l'avait pas été [1].

Bou-Ali Sinâ.

1. Ce quatrain est parfois attribué à Khèyyâm (voy. Nicolas, Q. 379). Comme je ne l'ai trouvé ni dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, ni dans Allen, ni dans les autres, j'ai dû me ranger à l'avis de la plupart des lettrés persans, qui est aussi celui de M. H. Ethé (Q. 58, note 23), du *Hèft-Éqlîm*, etc.

A propos de ce quatrain et du suivant, il n'est pas hors de saison de rappeler ici que leurs auteurs étaient contemporains et qu'ils s'étaient vus. Le plus grand savant de son siècle et l'un des plus grands mystiques de tous les temps se sont rencontrés et ont causé ensemble.

La legende a conservé le souvenir de leur entrevue. Quand ils se furent séparés, on demanda à Abou-Saïd comment il avait trouvé Avicenne. « Ce que je vois, il le sait » répondit-il. Et lorsqu'on interrogea l'illustre médecin au sujet du Cheÿkh, il dit : « Ce que je sais, il le *voit* ».

Ces paroles mémorables, dans leur énergique concision, marquent l'immense intervalle qui existe entre l'homme de science et le *voyant*.

450

O toi, qui n'as pas fait le bien, qui as commis de mauvaises actions et qui ensuite t'es réfugié dans la clémence divine,

Ne compte pas sur le pardon; car, jamais ce qui n'a pas été fait ne sera comme s'il l'avait été, ni ce qui a été fait comme s'il ne l'avait pas été [1]!

Abou-Saïd.

451

Quoique pour toute denrée tu n'aies que des erreurs et des péchés et que ton corps

1. « Mais il y a une confiance infidèle, qui ne peut qu'attirer la malédiction : c'est lorsque nous nous autorisons de l'espoir du pardon pour pécher. » (Saint Bernard, *Sermons*.)

Ce quatrain se trouve dans le livre de M. Nicolas (N° 361); cependant il est généralement attribué à Abou-Saïd et semble, en quelque sorte, une réponse au précédent.

Je dois ajouter qu'il ne se trouve dans aucun des manuscrits de Khèyyâm que j'ai consultés. M. H. Ethé le donne dans ses quatrains d'Abou Saïd (N° 58), mais avec une variante au 2e vers.

brisé soit (comme) un esquif menacé par les flots de la perdition,

O Djènnèti, n'appréhende pas la violence de la tempête de tes fautes, car c'est Dieu qui est ton pilote sur cet océan.

Djènnèti d'Ispahan.

452

Dans la contrée de l'amour, il n'y a pas de place pour le repos; là tout est amoindrissement, il n'y a point d'augmentation [1].

Sans la souffrance et la douleur, il n'y a pas lieu d'attendre des remèdes; sans faute ni péché il n'y a point à espérer de pardon [2]!

Mo'mén de Yèzd.

1. « L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie : ... Il faut être brisé et mis en poudre pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. » (Fénelon. *IVe Lettre à une carmélite.*)

2. « Jamais David n'eût été si comblé d'humilité s'il n'eût péché ... Voyez ma chère fille, ce grand Artisan de miséricorde : il convertit nos misères en grâces, et fait la thériaque salutaire à nos âmes de la vipère de nos iniquités. » (S. François de Sales. *Epîtres*, liv. II, ép. II. *A une dame mariée.*)

453

Le jour où se montrera le Maître de l'univers, sa bienveillance sera pour les petits et sa colère pour les grands.

Ainsi quand le radieux soleil éclaire le monde, les atomes deviennent visibles [1] et les planètes disparaissent.

Sèhâbi.

454

Le bigot ne sait pas comme nous combien vaste est ta clémence; les étrangers ne peuvent te connaître aussi bien que les amis.

Tu as dit: « Ne commets pas de péchés, car je suis le *vengeur*. » Dis cela à celui qui ne te connaît pas [2] !

Mozaffèr Hocéÿn.

1. Allusion aux grains de poussière qu'on voit dans un rayon de soleil.

2. Cette dernière expression, qui paraîtra peut-être un peu familière, est une locution proverbiale. Je n'ai vu ce quatrain dans aucun des cinq manuscrits de Khèyyâm que j'ai consultés. On le trouve cependant dans Nicolas sous le numéro 190, avec une variante au 3e vers.

455

Celui qui suit la voie (de Dieu) sera élevé de son abaissement ; (tandis que) l'homme égaré reviendra bientôt de son élévation.

Dans la marche de celui dont le cœur est tourné vers Dieu, le puits où fut jeté Joseph [1] est préférable à l'ascension de Nemrod au ciel [2] !

Sèhâbi.

1. Les frères de Joseph, après avoir parlé de le tuer, résolurent de le précipiter dans un puits : « Puis ils emmenèrent Joseph avec eux, et d'un commun accord ils le jetèrent au fond d'un puits. » (*Qorân*, ch. XII, v. 15.)

2. Nemrod, légendaire pour son orgueil, se trouve mentionné dans plusieurs passages du Qorân. Il est célèbre aussi par sa persécution d'Abraham, qu'il fit jeter dans une immense fournaise.

C'est lui qui, d'après les musulmans, fit élever la tour de Babel, avec l'intention de combattre les habitants du ciel. Cette tour ayant été renversée par une tempête et un tremblement de terre, il imagina de s'élever dans les airs au moyen d'un coffre porté par quatre oiseaux gigantesques : mais, après avoir parcouru une certaine distance, il fut violemment précipité sur une montagne.

456

Le jour où je me réveillerai de ce sommeil, je serai embrasé par le feu de la confusion.

Quelle eau pourrait me laver de ces souillures, à moins que je ne fonde en eau, de la honte de mes péchés?

Rèfi' Va'éz.

457

Quand j'aurais commis les péchés du

Cependant, il ne mourut pas cette fois; un sort plus lamentable lui était réservé.

C'est à cette circonstance que Sèhâbi fait allusion dans le quatrain ci-dessus.

Finalement, pour le punir de son insolente présomption, Dieu le fit périr misérablement: un chétif insecte, un cousin, fut l'instrument de sa mort. (Voy. d'Herbelot, *Bibl. orient.*, art. Nemrod.)

Les auteurs persans mentionnent souvent ce personnage et les divers faits précités. Signalons, entre autres, un passage du Mèsnèvi (fin du livre VI), où il est dit que, dans son enfance, Nemrod fut confié à la femelle d'un léopard, qui venait de mettre bas: celle-ci l'allaita et prit soin de lui.

Au sujet du léopard, voyez la note 1 du Q. 142.

monde entier, j'espère (fermement) que ta bonté me tendrait la main.

Tu as dit: « Au jour de la détresse, je te prendrai la main. » Ah! ne permets pas que je devienne plus misérable que je ne le suis actuellement [1] !

Seÿf-ed-dîn de Bâkhèrz.

458

Tant que l'homme habite le terrestre séjour, son œuvre est toute d'iniquité, et celle de Dieu, œuvre de libéralité et de grâce.

1. « Vous voyez, Seigneur, ma misère et ma nudité, vous savez que je ne veux que vous seul, soit au Ciel, soit sur la Terre. C'est entre vos mains que j'abandonne mon âme, ne comptant point pour mon salut sur aucun bien qui soit en moi, mais sur votre seule miséricorde . . . . . » (Passage d'une partie du testament de Mme Guyon, donnée, d'après l'original, par Ramsay dans sa *Vie de Fénelon.*)

On trouve ce quatrain dans Nicolas (N° 296), avec de légères différences, ainsi que dans deux manuscrits de Khèyyâm: mais il ne figure ni dans le manuscrit Schefer, ni dans Allen. D'autre part, le *Riâz* (p. 84), le *Hèft-Èqlîm* et l'*Atèchkèdè* s'accordent pour l'attribuer à Seÿf-ed-dîn.

Rassure-toi, il en sera de même dans l'autre séjour; l'année qui doit être prospère se reconnaît à son printemps [1].

Bèhâï d'Amol.

459

Au jour de la résurrection, les bons et les méchants seront épouvantés; mais comme c'est à Lui qu'ils auront affaire, leur tâche à tous sera rendue facile.

Que les eaux soient amères ou douces, une fois qu'elles sont entrées dans l'Océan, elles deviennent toutes pareilles [2].

Mirza Abdollâh.

1. Locution proverbiale.

2. Citons ici deux vers du *Faust* anglais. Le malheureux, qui n'a plus qu'une heure à vivre, se parle à lui-même; on entend sonner minuit, la catastrophe est imminente, et *Faustus* après avoir maudit Lucifer qui le prive des joies du ciel, s'écrie:

O soul, be changed into small water drops,
And fall into the ocean; ne'er be found.

CHRISTOPHER MARLOWE.

460

Je suis affligé et je ne m'en irai pas de ta porte avec mes peines ; je ne m'en retournerai que plein d'espoir, content et joyeux.

Personne n'a jamais quitté déçu le seuil d'un être bienfaisant comme toi ; je suis décidé, moi aussi, à ne point partir désespéré [1] !

Abou-Saïd.

461

Seigneur ! aie pitié de mon cœur asservi (aux passions) ; aie pitié de mon âme accablée de peines.

Pardonne à mes pieds qui m'ont porté à la taverne ; pardonne à ma main qui a tenu la coupe !

Khèyyâm.

1. « O Dieu, qui espera jamais en vous, lequel ait été confondu ? J'espère en vous, ô Seigneur, et je ne serai point confondu éternellement. » (S. François de Sales, *Epitres*, liv. III, ép. XVI.)

« Seigneur, je ne quitterai pas votre présence tant qu'il ne vous plaira pas de faire ce que je veux. » (Ste Catherine de Sienne, *Vie* par la Cesse de Flavigny, 2e éd., p. 54.)

462

J'ai un faible cœur accablé de chagrin; *oh! pardonne et n'interroge pas.* De tous côtés, cent dangers me guettent; *oh! pardonne et n'interroge pas.*

Je serais couvert de confusion, si tu me questionnais sur mes actes; ô le plus généreux des plus généreux, *pardonne et n'interroge pas*[1]!

Haçan de Déhli.

463

O Seigneur, ne laisse point dans mon cœur de place pour d'autres que toi; ne laisse pas dans mes yeux la poussière des désirs.

Je l'ai dit, je l'ai dit: Je ne suis capable de rien. Pitié, pitié, ne m'abandonne pas à moi-même[2]!

Abou-Saïd.

1. Que dirai-je, sinon: *J'ai péché, mon Sauveur,*
J'ai péché; mais pardonne, et d'un œil pitoyable
Regarde un criminel qui demande faveur.

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. LII.

2. « O mon Dieu, vous qui sçavez tout, souvenez-vous au moins d'une si extreme misere; et regardez

464

J'étais assis chez moi, le cœur déchiré (par les remords) et je tenais ma tête courbée sous le poids de mes péchés;

Une voix se fit entendre, disant: « Ne t'afflige pas, ô derviche! tu agis selon ta nature et nous selon la nôtre [1]. »

Abou-Saïd.

465

Je suis toujours en guerre avec la sensua-

avec des yeux de compassion nostre lascheté et nostre foiblesse. » (Ste Térèse, *Médit. après la Communion*, VII.)

1. J'ai vu tes repentirs, tes douleurs, tes alarmes,
Et l'humilité de ton cœur.

J'ai voulu si peu me défendre
De tout ce que leur vue attirait de pitié,
Que jusque dans ton sein il m'a plu de des-
[cendre . . .

P. Corneille, *l'Imitation*, liv. III, ch. xxi.

Dans Ethé (Q. 36) le 1er vers est tout autre, et le 2e présente de notables différences. Tout bien considéré, j'ai cru devoir adopter la leçon de mon manuscrit.

lité, qu'y faire? Continuellement je souffre de mes propres actes, mais qu'y puis-je?

Je suppose que dans ta générosité tu consentes à me pardonner; que deviendrai-je avec la honte (de savoir) que tu connais mes actions?

Khèyyâm.

466

Reviens, reviens, quel que tu sois, *reviens*; si (même) tu es un infidèle, un guèbre, un idolâtre, *reviens*!

Notre porte n'est pas la porte du désespoir [1]; lors même que tu aurais cent fois rompu tes vœux, *reviens* [2]!

Abou-Saïd.

1. Ce vers évoque le souvenir d'un autre vers bien différent; je veux parler de l'inscription que Dante a placée sur la porte de son enfer:

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate
(Vous qui entrez, laissez toute espérance!)

DANTE, *Inferno*, canto III.

2. L'ange ne peut te voir sans en frémir d'effroi,
Les justes et les saints tremblent devant ta face,
Et tu dis aux pécheurs: *Accourez tous à moi!*

P. CORNEILLE, *l'Imitation*, liv. IV, ch. I.

467

N'ayant pas de bois d'aloès, j'ai apporté du bois de saule [1]; j'ai apporté mes cheveux blancs et ma figure noircie (par le péché).

Tu as dit toi-même que le désespoir était impie [2], j'ai agi d'après ta parole et j'ai apporté MON ESPÉRANCE [3]. Abou-Saïd.

1. Le bois d'aloès (*xylaloë* ou *aloexylon*), qui symbolise ici les bonnes œuvres, est employé pour les fumigations aromatiques. La similitude des noms l'a fait souvent confondre avec la résine, provenant de la plante liliacée, qui sert en médecine. Cette question a été agitée naguère à propos des travaux de MM. Colson et P. Vignon au sujet du linceul du Christ. (Voir notamment le *Journal des Débats* du 28 août 1902.)

En persan, aucune confusion n'est possible, les deux substances portant des noms tout à fait différents : Le bois employe comme encens s'appelle *cûd*, et la resine utilisée en médecine se nomme *sabr*.

On trouve ce bois balsamique souvent mentionné dans la litterature persane : « Il n'est pas un homme, celui qui n'a pas d'humanite ; le bois d'aloes dénué de parfum doit être brûlé comme bois de chauffage. » (Khosrau de Dehli, *Qacid.*)

2. On remarquera la parfaite conformité de cette

idée avec la doctrine chrétienne qui a fait de l'espérance l'une des trois vertus théologales. A ce propos, rappelons l'opinion de quelques théologiens estimés qui ont prétendu que Judas, malgré sa détestable trahison, aurait pu être sauvé s'il n'avait *désespéré* de la miséricorde de Dieu.

3. « L'aube de l'Espérance, qui était cachée sous le voile de l'invisible, peut se montrer maintenant que l'œuvre de la nuit sombre *a pris fin.* »

« Désormais, mon cœur va rayonner sur les horizons; car j'ai (enfin) atteint le Soleil et la poussière *a pris fin*! »

HÂFÉZ, Ghazèls en *dâl.*

L'auteur du *Riâz* (p. 97), mieux inspiré d'habitude, donne une leçon peu satisfaisante du 1er distique de ce quatrain, qu'il attribue en outre à un certain Chèrèf de Monyèrè. Mon manuscrit concorde absolument avec Ethé (Q. 80), tant pour le texte que pour l'attribution.





ÉPILOGUE

L'esprit, de lumière en lumière
Montant dans ton infinité,
S'y transforme en ta déité,
Qu'il embrasse et voit tout entière.

L'Imitation, P. CORNEILLE, (liv. IV, ch. XI.)

468

Dans tout l'univers il n'y a qu'une lumière unique, qui s'est manifestée sous des apparences variées.

Dieu est cette lumière, le monde est la diversité de ses manifestions. Voilà le monothéisme, tout le reste n'est que chimère et vanité.

Djâmi.

469

Lorsque l'Océan respire, il se produit ce

qu'on nomme des vapeurs; celles-ci se réunissant forment une masse qui s'appelle un nuage.

Le nuage répand des gouttes (d'eau) et se change en pluie; cette pluie devient un torrent, et finalement le torrent retourne à la mer [1].

Djâmi.

470

O toi qui es l'abrégé des quatre éléments, écoute ce message du monde spirituel:

Tu as en toi un ange et un démon, une bête féroce et un homme; SELON QUE TU

1. Nous trouvons exprimée ici, en quelques mots et dans un langage familier, l'idée fondamentale de la doctrine soufie. Voyons maintenant ce que disent les mystiques d'Occident: « Les fleuves coulent incessamment, et, comme dit le Sage, *ils retournent au lieu duquel ils sont issus.* (Eccl. I, 7.) La mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos: tout leur mouvement ne tend qu'à les unir avec leur origine. » (S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. III, ch. VI.)

FERAS PRÉVALOIR L'UN OU L'AUTRE, TU SERAS CELUI-LÀ[1] !

Afzèl.

1. On dirait, qu'en écrivant ces vers, Bâbâ Afzel prévoyait la réflexion que nous trouvons formulée, plusieurs siècles après, dans Pascal :

« Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni qu'il croie qu'il est égal aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre. » (*Pensées*, édit. Charpentier, p. 133, note 1.)





INDEX ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS DES QUATRAINS

On a mis en italiques le nom par lequel l'auteur est généralement désigné ; c'est parfois son nom ordinaire, plus ou moins abrégé ; mais le plus souvent son nom de plume (*tèkhellos*).

La date de la naissance n'étant pas toujours certaine, on s'est borné à donner celle de la mort, en se servant de l'ère mahométane ou de l'hégire.

Les numéros se rapportent aux quatrains.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

* Les cinq manuscrits de Khèyyâm, mentionnés dans le cours de cet ouvrage, sont : 1° Un vieux Ms. de la Bibliothèque nationale, *Suppl. persan*, N° 823. 2° Un autre Ms. de la Bque Nle, ancien également, *Suppl. pers.* 1.417 (Fonds Schefer). 3° Le Ms. de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, publié par M. Ed. Heron Allen en 1898. 4° et 5° Deux Mss. de ma propre collection.

M

N

O

Q

R

S

T

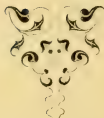
V

Y

Z



TABLE DES MATIÈRES



Imprimerie ci-devant E. J. Brill — Leide.

